N° 764 41e Année Tome CCXIX 15 Avril 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

GALTIER-

LA
D
GAR

ro



Aux éditio

Un volume sur alfa : **27 f**

OISSIÈRE

VIE

ÇON

an

Evelyn
Alberte
Geneviève

de France

Édition courante : **15** fr.

L'ALSACIEN DE 1830

Pour connaître un pays, il ne faut pas se contenter de l'étudier dans le présent. Pour le comprendre et en pénétrer l'intimité, nécessité s'impose de remonter dans son passé. Ce qui peut paraître au profane chose anormale, exorbitante, détestable, devient normal, clair, compréhensible, à la lueur de l'histoire. Vous voulez déchiffrer l'énigme de l'Alsacien de 1930, remontez le cours des ans et essayez de voir ce qu'était son ancêtre, il y a cent ans. Je crois que bien des traits qui choquent aujourd'hui nos contemporains feront figure de caractéristiques héréditaires.

§

En 1831, au moment où les sabots des chevaux qui amenaient Louis-Philippe à Strasbourg claquaient et faisaient vibrer le sol, paraissait une brochure curieuse, qui ne manquait pas d'une certaine dose d'aigreur. Elle s'intitulait : *L'Alsace telle qu'elle est ou réflexions d'un patriote alsacien à l'occasion du voyage du Roi.* Due à un certain Danzas, elle est très significative de l'état d'esprit d'alors; mais nous devrons la compléter par les *Lettres sur Strasbourg et sur l'Alsace* du baron Massias, ancien chargé d'affaires de France près la cour de Bade, parues en 1835, et par quelques touches empruntées au quotidien le plus populaire en Alsace sous la Monarchie de juillet : *Le Courrier du Bas-Rhin.* C'était un

journal bilingue, modèle de ce que peuvent donner, dans un pays comme l'Alsace, des cerveaux nourris de la moelle française et qui conservent un contact constant avec l'Allemagne; organe qui donne l'impression exacte de ce que l'on a coutume d'appeler « le pont »; lien entre les deux civilisations française et allemande, sans que jamais une ombre, si légère fût-elle, vînt ternir la pureté du sentiment national.

§

L'amour de la France, tel est bien le trait dominant de l'âme alsacienne il y a cent ans.

L'Alsace a eu dans son histoire un sentiment national pour la première fois, quand naquit la conscience de la nationalité. Ce fut au moment de la Révolution française. Auparavant, l'habitant de la plaine du Rhin appartenait à quelqu'un, il n'était pas quelqu'un... Mais le sentiment national proprement dit est né de la révolution. Il s'est cristallisé au cours des guerres qui suivirent la grande secousse politique et sociale, il s'est affirmé pendant le Premier Empire et il est resté vivace pendant tout le XIXe siècle.

Rien n'est plus juste que ces lignes dues à la plume avertie de M. Jean Knittel, rédacteur en chef des *Dernières Nouvelles de Strasbourg,* parues dans le numéro de juillet 1928 de la *Revue des Vivants.*

S'il y a eu quelques indépendants, attirés, intellectuellement parlant, vers l'Allemagne, la très grande majorité alsacienne était française. Sur ce point, les historiens allemands de bonne foi ne discutent pas. O. Wiltberger, dans un article paru dans la *Strassburger-Post* de 1909, *Das Elsass, Deutschland und Frankreich* (1830-48), le reconnaissait pleinement. D'un autre côté, poésies, chants, discours de circonstances, écrits en allemand, en français ou en dialecte, le prouvent surabondamment. Je songe ici à l'œuvre d'Ehrenfried Stœber.

Mais s'il est Français, l'Alsacien aime profondément la province qui l'a vu naître. Chez beaucoup, l'esprit ré-

gional ou local l'emporte. Comme il n'aime voir autour de lui que des visages connus, familiers! Certes, il se rallie parfois aux grands noms de la politique, les Benjamin Constant, les La Fayette, les Odilon Barrot, mais il préfère le candidat du pays, qui parle *son* dialecte, qui connaît *ses* besoins et *ses* mœurs. Il veut ignorer le proverbe qu'une expression séculaire a consacré : nul n'est prophète dans son pays! Français donc, mais avec un amour profond, j'allais dire poussé jusqu'à l'immodération, de la petite patrie, amour qu'entretient en lui l'usage de son patois. C'est bien ce que reconnaît Massias, quand il écrit : « Les Alsaciens sont surtout Alsaciens par leur idiome. » Il ajoute :

Leur patois, ainsi qu'il est arrivé à celui de presque tous les départements, s'usera et finira lorsqu'il aura cessé d'être utile pour exprimer des idées et des affections spéciales qui seront envahies par des idées, des affections et une langue plus générale.

Et l'on sait que la coupure de 1871 a arrêté cette marche « vers une langue plus générale », à laquelle les préfets de Louis-Philippe ont commencé à entraîner les Alsaciens.

Dès lors, on comprend que l'Alsacien soit hanté par l'idée de décentralisation. « On y a en horreur le mot centralisation », écrit encore le baron Massias. Ouvrons au hasard le *Courrier du Bas-Rhin.*

Les départements supportent avec impatience le joug de la capitale, écrit son rédacteur en chef Ch. Bœrsch; ils veulent que leurs intérêts soient respectés et consacrés par la loi; ils veulent en un mot vivre de leur vie prospère, sans nuire à l'action centrale, nécessaire sous certains rapports, mais odieuse quand elle veut être exclusive.

Dans un important article, *Des obstacles qui s'opposent à la décentralisation littéraire, surtout en Alsace*

que la *Revue d'Alsace* publia en 1834, le même Bœrsch écrivait :

Ce qui vous manque, ce sont les institutions locales qui permettent quelque indépendance politique et ne tuent pas toute spontanéité; c'est une organisation plus libérale, qui offre moins de chances d'avancement à la bassesse incapable et aux intrigants d'antichambre; qui mette dans chaque localité les hommes de savoir et de force, de moralité et de talent, en faisant dépendre leur avenir, leur puissance politique des suffrages libres et éclairés de tous leurs concitoyens, et non de quelques intrigues de coterie, de quelque faveur ministérielle. Ce sont les institutions qui répandent la vie dans un pays, l'échauffent et le retrempent...

Mais il ne s'agit nullement de rompre l'unité du pouvoir politique et l'union matérielle du territoire, car il faut à la France l'égalité morale.

Sans doute, il y a un travail d'émancipation à accomplir en France; mais qu'il n'aille pas cependant jusqu'à ébranler ce qui fait la force et la gloire de la France, son unité si compacte, si résistante; il ne s'agit pas de la disloquer ou de l'écarteler au nom d'une pensée de liberté. Car enfin, si vous jetez un coup d'œil sur l'histoire de la civilisation moderne, vous êtes obligés de reconnaître qu'il y a eu dans la centralisation française quelque chose de providentiel, un puissant mobile de progrès. Pour que la France ait pu, pour qu'elle puisse encore marcher et se maintenir à la tête de la civilisation, ne faut-il pas qu'elle rassemble en un seul faisceau toutes les forces éparses de ses enfants?... La France est le cœur du monde moderne; à elle le devoir d'initier l'humanité entière à ses brillantes destinées... Cette sublime fonction humanitaire, elle ne peut la remplir que par un centre énergique, d'où parte une vigoureuse impulsion.

Ce que veut l'Alsacien, c'est que l'on ne centralise pas l'esprit public dans une localité, c'est que Paris ne fasse pas la loi à la fois à la France et au pouvoir. Car la centralisation est « une source intarissable de len-

teurs, d'embarras, de mécomptes, de pertes ». Car Paris « est le gouffre insatiable où viennent se concentrer richesses et pouvoir, talents et puissance, foyer immense qui soutire et absorbe sans cesse les forces les plus vitales des départements ». Pour lui, chaque province a sa mission particulière à remplir.

Chacune est, par rapport à la nation dont elle fait partie, dans la même situation où chaque peuple est par rapport à l'humanité. Aucune n'est oisive... Mais pour que la tâche soit bien faite, il faut que chacune s'occupe avec soin et attention du métier qui lui est confié et ne le rejette pas, ne le néglige pas, pour empiéter sur les attributions des autres. Ainsi ,dans la réaction générale qui s'opère aujourd'hui contre les excès, les abus de la centralisation française, il ne faut point que chaque province agite tumultueusement le drapeau de la révolte et se croie appelée à enlever à elle seule tous les genres de suprématie dont Paris a joui jusqu'ici.

Bœrsch développait la mission commerciale et industrielle qui était, à son avis et avec raison, réservée à l'Alsace, et dont la littérature devait se faire l'écho.

Ainsi la littérature alsacienne, pour mériter vraiment ce nom, doit principalement soulever et discuter les questions qui se rattachent au travail industriel de l'Alsace, examiner les obstacles qui retardent encore les progrès de son activité commerciale, indiquer les moyens de les détruire, et apporter aussi quelques pierres à l'édifice...

L'Alsacien était donc partisan d'un régionalisme qui laisserait aux communes le soin de leurs affaires, sans que le pouvoir central eût à intervenir pour des futilités. Il voulait débarrasser le conseil municipal « de toutes ces ignobles entraves dont l'avait entouré le pouvoir ombrageux d'un dictateur et que le gouvernement soi-disant constitutionnel de la Restauration avait si soigneusement maintenues ». Il souhaitait que l'on permît aux départements voisins de correspondre dans des buts

d'intérêt local. Car « il pourrait sortir de ces combinaisons des monuments utiles, des routes, des défrichements, des canaux, des colonies agricoles, des entreprises de tout genre ». Ce sont là des formules qui annoncent le régionalisme économique contemporain.

§

L'Alsacien de 1830 est fier. Il est convaincu que sa province est la terre privilégiée de la tolérance.

Le clergé catholique en Alsace, écrit Danzas, précisément parce qu'il avait conservé les traditions de celui d'Allemagne, avait vécu avec les protestants dans un état de paix et d'union indispensable dans un pays où le même temple sert encore à des cultes différents.

Il est persuadé que l'influence du clergé de l'intérieur à ce sujet a été mauvaise.

Mais déjà par le zèle de Mgr Tharin (1) et d'après le prétexte que le clergé d'Alsace ne devait différer en rien de celui de France, des frères de Bordeaux avaient été appelés dans ce pays et y avaient même fondé des écoles, tandis que des séminaristes alsaciens étaient envoyés à Bordeaux, Nancy et autres villes de l'intérieur. Ils sont revenus avec des principes d'intolérance qu'eux aussi appellent des idées françaises, lesquelles n'ont pas tardé à porter leur fruit.

La lutte entre catholiques et protestants qui sévit en Alsace en 1842-44 et dont l'organe de combat fut *l'Abeille,* dirigée par de Hombourg, fit mentir des principes de tolérance trop fortement affirmés.

Précisons davantage. En mars 1848, en pleine crise antisémite, le Colmarien E. Schœngauer écrivait au ministre de la Justice, Crémieux, ces lignes significatives, qui s'adaptent si justement aux populations rurales alsaciennes :

(1) Qui fut évêque de Strasbourg sous la Restauration.

Toutes les questions sont ici au fond, pour la plus grande partie des habitants, des questions de religion. Ce sont plutôt des catholiques, des protestants, que des républicains, des philippistes ou des légitimistes.

§

L'Alsacien de 1830 n'est pas toujours très tendre pour le fonctionnaire venu de l'intérieur, et c'est encore un côté de son caractère. Ce fonctionnaire, en effet, n'est-il pas comme truffé de vices rédhibitoires? Il ne paie pas assez d'impôts; son traitement est trop élevé.

Il faudra bien qu'on en vienne à diminuer définitivement de moitié tous les gros traitements, les moyens d'un tiers et les petits d'un quart jusqu'au minimum de 15 à 1.800 francs qui représente un capital d'au moins 50.000 francs en biens-fonds.

Les attaques menées par le *Courrier du Bas-Rhin* contre le préfet Choppin d'Arnouville, dans la première moitié de la Monarchie de Juillet (1831-37), montrent que les administrateurs envoyés par le gouvernement en terre d'Alsace, et réputés ignorants de tout ce qui touchait aux problèmes alsaciens, n'étaient pas, en général, l'objet d'une admiration béate.

L'ignorance du dialecte est encore imputée à crime aux Français de l'intérieur par l'Alsacien de vieille souche. Ce qui y ajoute, c'est leur répugnance à apprendre le patois alsacien.

Peu s'en faut qu'on ne vienne à nous traiter de barbares, dans une contrée qui a produit les Pfeffel, les Koch, les Blessig, les Schweighaeuser et Haffner que la mort vient de nous ravir, et tant d'hommes de mérite qui ont répandu la véritable civilisation, c'est-à-dire l'instruction populaire parmi nous... Ces chicanes sur la langue ne sont dues qu'à l'envie qu'on a d'occuper toujours les meilleures fonctions dans notre belle province, sans vouloir s'identifier complètement avec ses habitants, et pour que le moindre hobereau d'une bicoque de

l'intérieur puisse se donner vis-à-vis d'eux les airs d'un conquérant.

L'Alsacien de 1830 voit grand quand il s'agit de l'Alsace. Pour lui, sa province est unique. Sans doute, concède-t-il, ses compatriotes obtiennent des situations dans le reste de la France, mais à la condition de savoir le français, « tandis qu'en n'exigeant pas chez nous la connaissance de notre langue vulgaire, il n'y a plus compensation ». Danzas demandait qu'on ouvrît un registre dans chaque mairie, sur lequel les habitants exprimeraient leurs vœux sur cette question :

Souhaitez-vous que le roi rende une ordonnance portant que dans les départements du Rhin, et sans en excepter les préfets, nul ne soit désormais promu à des fonctions judiciaires ou administratives, ni à un emploi quelconque, s'il ne sait point lire et écrire les deux langues française et allemande; en outre qu'il sera facultatif à chacun d'exiger que, sans augmentation de frais, les expéditions des actes et contrats lui soient délivrées dans la langue qu'il préférera.

En effet, ce qui soulève le plus les protestations de certains Alsaciens de cette époque, c'est que la justice soit rendue en français. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'ils s'opposent à l'usage de la langue nationale. Au contraire, l'Alsacien juge raisonnable, nécessaire et juste que le gouvernement la propage par l'enseignement primaire, tout en faisant sa part à l'allemand. L'inspecteur d'Académie du Bas-Rhin, Willm, dont l'influence fut si grande sur le développement du français en Alsace, sous le gouvernement de Louis-Philippe, en est le type (2). Bœrsch soutenait la même idée :

Il est encore un travail spécial qui paraît encore réservé à l'Alsace, dont elle parle beaucoup sans avoir entrepris de l'accomplir : c'est de marier la France à l'Allemagne.

(2) Sur la question linguistique, voir le bon travail de Lévy (P.) : *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*, plus particulièrement le tome II, p. 165 et suivantes.

Car « les Alsaciens sont les truchements naturels des deux peuples que sépare le Rhin : leur destination est d'en maintenir les rapports scientifiques, littéraires et de bon voisinage, de manière néanmoins à rapprocher l'Allemagne de la France plutôt que la France de l'Allemagne. L'Alsacien n'a rien à demander à la civilisation allemande, tandis qu'il a eu beaucoup à profiter de la civilisation générale de la France, à laquelle il contribue pour sa part. » Mais n'y avait-il pas un obstacle à cette œuvre? Il le semble bien; c'était l'avis des observateurs attentifs.

Certes, les matériaux sont tout prêts, les ouvriers aussi, reconnaissaient-ils; il ne s'agit que de les convier au travail, de leur en donner le signal. Vous avez à Strasbourg des hommes d'une érudition littéraire et scientifique très profonde, familiarisés avec le génie de la nation allemande... Ce qui leur manque, c'est précisément ce talent de vulgariser qui est le propre du caractère français; ce sont des puits de science et non des fontaines vivantes. D'un autre côté, les jeunes gens qui, plus maîtres de notre langue, pourraient vulgariser l'Allemagne en France, ceux-là sont étrangers à la littérature et à la science allemande... Aussi l'Alsace reste inactive et aride.

Enfin, l'un des traits les plus saillants de ce caractère, dont nous essayons de dissocier les éléments, c'est l'esprit critique. L'Alsacien de 1830 vit dans une atmosphère d'opposition, qui se forge, on peut le dire, sous l'œil des « mouchards », dans les très nombreuses brasseries qui ont pignon sur rue à Strasbourg et dans les centres de moindre importance. Là, entre deux pots de bière, l'on refait la Charte, l'on précise les droits et les devoirs du roi, l'on renverse les ministères comme des châteaux de cartes, l'on pose les bases de la République idéale. Opposition politique, qui se traduit par des cris de passion, des gestes de violence, des émeutes ou des « charivaris », mais qui ne fait jamais douter un instant des sentiments

patriotiques de ses adeptes. Peut-on tenir en suspicion le nationalisme de ces « patriotes » qui ont noms : Liechtenberger, Charles Bœrsch, Gustave Silbermann, etc.? Opposition, dont le noyau, si je puis dire, était fait d'un principe qui a exalté bien des cœurs, traversé les siècles en suscitant d'héroïques ou de téméraires chevaliers, sans jamais être parfaitement défini et dont le sens a évolué avec les époques : celui de liberté. La Liberté! Voilà le mot qui secoue la majeure partie de la bourgeoisie agissante de l'Alsace dans la première moitié du XIXe siècle; bourgeoisie pleine d'allant, entraînante, qui ne vit pas tapie dans un isolement hermétique, mais qui, se jetant dans l'arène politique, maîtresse des suffrages que lui octroie le système censitaire, fait alors l'esprit public et l'anime de ses ardentes convictions.

§

Ce sentiment d'indépendance, ce besoin de liberté, nous le retrouvons dans le domaine économique. Par tous les moyens, la presse, les pamphlets, les députations, les pétitions, l'Alsacien a toujours essayé de rompre le barrage douanier derrière lequel il étouffait. A coups redoublés, avec force, avec colère, avec des arguments cent fois répétés, repris et reservis, il a lutté contre les entraves à la liberté des relations commerciales. Ah! si l'on voulait écrire une histoire de « la grogne » alsacienne en matière économique, quelles belles pages animées, pétillantes, malicieuses n'inspirerait-elle pas! Pour l'expliquer, il faut remonter dans le passé. Sans l'histoire, comment justifier cette turbulence latente et obstinée, sinon par une mauvaise humeur invétérée.

Géographiquement parlant, l'Alsace était destinée à une vie commerciale et internationale intense. Le Rhin n'est pas une barrière; il ne sépare pas, il lie. Strasbourg est l'une des étapes sur cette belle route qui va de la Suisse à la mer du Nord. Il avait été pendant longtemps

l'une des grandes villes rhénanes; certes, il y avait entre elles de la jalousie, mais chacune de ces sœurs faisait partie d'un tout : la région rhénane, dont le fleuve unissait les morceaux. Après 1681, la France avait maintenu cette situation. En 1789, le port de Strasbourg était l'entrepôt naturel des marchandises transitées sur l'Italie, la Suisse, la Hollande et Hambourg. Les denrées venues de l'intérieur de la France, cafés, huiles, indigos, y aboutissaient. Strasbourg jouissait d'un privilège unique : il était port franc et communiquait librement avec l'étranger. De là partaient les routes qui rayonnaient à travers l'Empire. Il était tout entier tourné vers l'Est. A l'Ouest, les relations étaient secondaires : massif des Vosges, concurrence des produits français de l'intérieur, cordon douanier, étaient autant d'obstacles à des échanges fréquents. Strasbourg exerçait avant tout une fonction rhénane.

Qu'ils soient Anglais, Allemands ou Français, tous les voyageurs de l'époque s'accordent à louer son rôle économique; ils dénombrent tous les produits venus des quatre points de l'horizon commercial, les métiers variés qui s'y donnent libre carrière : horlogerie, orfèvrerie, peausseries, tanneries, fabriques de porcelaine, de tabac, chantiers de constructions navales, banques. De Strasbourg partaient les commis-voyageurs qui allaient visiter une clientèle établie sur tout le territoire de l'Empire. L'animation régnait sur la grande route de France, le long de la rive gauche du fleuve, jalonné d'auberges, de forges, de boutiques de charrons.

Mais voilà que le décor change. En 1790, les barrières douanières sont reculées jusqu'au Rhin, et, du coup, Strasbourg étouffe. Les Strasbourgeois protestent à l'envi. Ce n'est pas une mince entreprise que de déplacer le courant des affaires de l'Est vers l'Ouest, de conquérir des débouchés problématiques. Strasbourg n'était plus la grande cité rhénane, si fière de sa liberté et de son acti-

vité. L'Alsace était coincée entre les Vosges et le Rhin, devenu fossé douanier.

L'Alsacien était trop habitué à la liberté pour accepter le fait sans mot dire. Il ameuta la représentation nationale, il menaça. Il cria si fort qu'on finit par l'écouter. Une loi du 10 juillet 1791, amendée par un texte du 7 septembre 1792, calma toutes ses angoisses. La liberté commerciale lui était rendue : le transit, l'entrepôt étaient rétablis. L'Alsacien respirait. Simple intermède! La guerre étrangère coupa soudainement court à cette situation heureuse. Le décret du 29 juillet 1793 y mit fin. De nouveau prisonnier, l'Alsacien végète. Il laisse passer le flot. Puis, quand le calme paraît revenu, il se remet à l'œuvre, il reprend la lutte. La Chambre de Commerce de Strasbourg, le Conseil Général, le maire Hermann lui servent de truchements. Il en use largement. Il sait faire l'unanimité dans les protestations contre la prohibition d'exporter les grains, la graine de lin, l'amidon ou la poudre à poudrer. Il repousse la taxe des barrières, « spoliatrice de l'industrie », qui avait été organisée par la loi du 9 vendémiaire an VI et qui entravait la circulation, sans grand profit fiscal. Il s'élève contre les vingt-neuf péages établis sur le fleuve pour parer aux dépenses de balisage, de réparation des rives, d'établissement de chemins de halage. Avant tout, il envisage une grande politique rhénane, en matière de navigation, dont Jean Bon Saint-André, Commissaire Général du gouvernement dans les départements réunis de la rive gauche, se fit le protagoniste.

§

L'Alsacien retrouve sa prospérité avec l'Empire, qui fit de Strasbourg un grand centre de ravitaillement pour les armées. A l'enrichissement matériel, le règne de Bonaparte ajoute les lauriers de la victoire. Déjà, après 1810, l'Alsacien s'était élevé contre le monopole du tabac.

Avec la Restauration, les atteintes à la liberté le hérissent. Le protectionnisme à outrance était la devise de l'époque. Cette situation contribua largement à mécontenter l'Alsacien d'il y a cent ans. L'opposition se fit à double tranchant : politique et économique. La Révolution de 1830 n'apporta pas les modifications si ardemment souhaitées et, du coup, l'affection de l'Alsacien pour le Roi-citoyen s'émietta. Nous pourrions citer de nombreux exemples de la lutte contre les monopoles; nous nous contenterons d'un seul, particulièrement typique. Jusqu'en 1822, les bestiaux étrangers entrant en France par Strasbourg payaient une taxe de 3 francs. Une ordonnance royale du 27 juillet 1822 la fit passer à 50 francs pour les bœufs gras, à 25 francs pour les bœufs maigres, plus le décime de guerre. Un amendement, voté en 1826, renforça le régime, en appliquant à tous les bœufs, gras ou maigres, la taxe maxima. Il s'y ajoutait 16 francs de droit d'octroi à l'entrée dans la ville. C'est en vain que les corps constitués du Bas-Rhin avaient protesté. L'Alsacien avait été sacrifié à l'herbager normand. Or, les rapports entre Strasbourgeois et Badois étaient quotidiens. A Kehl, la viande valait moins cher qu'à Strasbourg; sur la rive gauche, la colère était grande. Le manque de liberté jetait le peuple dans la misère. Il eut une conséquence plus grave encore, il ébranla la solidité de nos échanges avec les Etats allemands. Vexes des mesures prises contre les bestiaux qu'ils nous vendaient, ceux-ci usèrent de représailles. Le grand-duc de Bade prohiba d'abord l'importation des eaux-de-vie et des vins venus de France, puis en admit l'entrée à des tarifs excessifs. Des droits très élevés pesèrent sur les étoffes, les tabacs, les souliers, les chapeaux, etc., importés de France.

Souffrant dans son ventre, l'Alsacien essaie de tourner la loi. La contrebande, compagne obligatoire de la prohibition, gagne de proche en proche. D'une rive à

l'autre, sur de frêles barques, l'Alsacien risque vingt fois sa vie pour se procurer à meilleur compte des denrées comestibles, en Bade.

La chute de Charles X, puis, en juin 1831, le voyage de Louis-Philippe en Alsace, firent croire à l'Alsacien que la solution était proche; il se trompait. Les partis oppositionnels virent tout le profit qu'ils pouvaient tirer de cette situation. Les « radicaux » soufflèrent le feu. Un complot d'inspiration politique, mais ayant la vie chère pour mobile, se trama dans l'ombre des brasseries. Le préfet, M. Nau de Champlouis, avait prévenu le pouvoir, mais ses avis n'avaient pas été écoutés. Lassé, l'Alsacien eut un sursaut de révolte : ce fut l'émeute des Bœufs (3).

La veille, l'autorité en avait été informée par hasard. Le 25 septembre 1831, au petit jour, quatre cents individus, gardes nationaux, boulangers, brasseurs, etc. se rendaient au pont du Rhin pour enlever le poste et empêcher la perception du droit sur les bestiaux étrangers. Etonnés de trouver des troupes sur les lieux, après les sommations d'usage, ils rebroussent chemin, pour aller se masser sur la place Broglie. L'autorité fait battre le rappel en vain, une partie de la milice citoyenne est passée aux éléments de désordre. Que faire? Il n'est que deux solutions : céder ou faire donner la troupe. Le préfet opte pour la première et prend sur lui de diminuer la taxe de moitié.

Si j'eusse hésité, écrira-t-il quelques mois plus tard, dans un mémoire justificatif, si je me fusse retiré sans que l'attroupement eût été dissipé, si, surtout, les troupes se fussent ébranlées pour l'attaquer, l'affaire eût été promptement générale : une garnison peu nombreuse se trouvait aux prises avec une ville de 50.000 âmes, aux habitudes guerrières, où chaque maison, chaque étage renferme des armes ,et *combattant pour*

(3) Nous avons raconté ailleurs cet important épisode. Voir Ponteil (F.) : *Une page ardente de l'histoire économique de Strasbourg. L'Emeute des Bœufs*, s. l., 1929, 45 p. (Tir. à part de la *Revue d'Alsace*).

repousser un impôt odieux, avec la conviction de son bon droit au fond.

L'émeute s'était dispersée à la voix du préfet. Sa parole avait suffi. Mais le gouvernement ne se laissa pas intimider, il ne voulut pas paraître céder, il s'obstina. Les droits furent rétablis quelques jours plus tard, le préfet perdit sa préfecture. Redevenu maître de lui, l'Alsacien sut, par des manifestations de sympathie respectueuse, lui faire oublier en partie les déboires que sa conduite généreuse lui valait. Les droits sur les bestiaux ne devaient pas être révisés pendant la Monarchie de Juillet. Il fallut attendre l'année 1854 pour que le Second Empire les fît tomber miraculeusement à 0 fr. 25.

§

L'horreur du privilège et de l'impôt exagéré, nous la retrouvons dans la lutte contre le monopole du tabac, qui persista, même quand un illustre Alsacien, Georges Humann, fut appelé à gérer les finances françaises; contre l'interdiction de faire entrer les denrées coloniales par les frontières de terre au profit des ports de mer; contre l'impôt sur le sel, si nuisible à l'agriculture.

L'Alsacien de 1830 trouva un appui indéfectible dans le *Courrier du Bas-Rhin*. Sans trêve, l'organe « radical » attaqua l'impôt exorbitant, dénonça l'injustice du système douanier. Très ouvert aux questions économiques, il comprenait fort bien que le régime existant ne pouvait être transformé d'un coup; il estimait qu'on ne pouvait marcher vers plus de liberté qu'avec prudence, par gradation, afin de ne pas ruiner des entreprises nées à l'abri du système abhorré. Mais sa conviction restait inébranlable : plus de lois prohibitives; plus de doubles mesures, ni d'inégalité. Ici, l'opposition économique rejoignait et renforçait l'opposition politique.

Après avoir énuméré tous les griefs matériels de

l'Alsace, le *Courrier* ajoutait, dans un article du 15 mars 1833 :

Et l'on veut, en présence de semblables résultats, que nous n'élevions pas chaque jour la voix contre une Chambre composée d'hommes à vues aussi bornées, à systèmes aussi pernicieux. On veut que nous ne réclamions pas sans cesse contre un système électoral qui donne aux propriétaires fonciers le monopole des scrutins, qui ne permet l'entrée de la Chambre qu'aux représentants de la propriété foncière, et qui ne produit que des lois qui favorisent la propriété et les monopoles au détriment de l'industrie et de la liberté!... Aussi le système électoral actuel doit être le point de mire des attaques de la presse; c'est le pivot autour duquel doit tourner toute la polémique des journaux. Quand les intérêts des classes ouvrières, des prolétaires, seront représentés à la Chambre dans une proportion équitable; quand la propriété foncière, sans en être bannie, n'y siégera plus par un privilège exclusif, alors seulement nous pourrons espérer le développement de nos libertés politiques, alors seulement crouleront toutes ces lois prohibitives qui sont les véritables causes de la misère des classes inférieures.

Ces quelques notations achèveront, nous le pensons du moins, de circonscrire la mentalité de l'Alsacien de 1830.

§

Le moment est venu de conclure. Enthousiaste et capable d'atteindre aux sommets de l'exaltation, mais raisonneur et sachant exprimer ses désirs en formules précises; cœur chaud, mais esprit froid qui calcule et que la logique anime, alors même que la tête semble emportée par les passions du jour, l'Alsacien de 1830 est dominé par un sentiment particulariste, que renforcent à la fois l'usage d'un dialecte et des mœurs maintenues par des habitudes séculaires, et un esprit de critique et de méfiance par certains côtés anticonstructif et négatif. Toujours au premier rang quand il s'agit d'améliorations

sociales et économiques, de tendances décidément libérales, il est de caractère éminemment progressif. Patient, entêté, il devait être l'un des artisans les plus résolus du développement de l'outillage moderne, comme le montre l'histoire des origines des chemins de fer de Strasbourg à Bâle et à Paris (4).

FÉLIX PONTEIL.

(4) Voir les nos des 15 juin et 15 juillet 1928, de *la Navigation du Rhin.*

LE TERRAIN DES AVIONS PERDUS

Gonfle-toi vers la nuit — ô mer. — Les yeux des squales
Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement.....

GUILLAUME APOLLINAIRE : *Alcools*.

Théane marcha le long de la plage et regarda la mer. De courtes vagues clapotaient. Les îles sombres flottaient au large. Un torpilleur sommeillait, feux éteints. La nuit était venue avec sa brise régulière et ses étoiles. Le faisceau d'un phare découvrait à intervalles cadencés des lointains pleins d'ombres et d'eau.

Les mains dans les poches, Théane siffla quelques notes d'une valse lente. Il était sans désir. Le calme et la majesté du paysage anéantissaient les mouvements de son cœur. Les flots déposaient à ses pieds des débris de plantes marines. Il suivit des yeux la mince fumée du torpilleur. Aucun rêve. Il se sentit pareil à ces naufragés qui cessent de lutter pour se laisser engloutir par la houle. Portées par le ressac, des planches vinrent s'échouer sur le sable. Vestige de carènes peut-être? Il essaya d'imaginer, au delà des îles, des coques secouées par l'orage. Mais la nuit était trop bleue, trop vaste, trop limpide. Il était séduit par le plaisir de plonger son visage dans le vent frais. Et pourtant, malgré cette trompeuse apparence d'un calme immobile comme la mort, il se sentait plein d'inquiétude. Sous les eaux dormantes s'agitaient, dans les profondeurs de son âme, des marées sournoises. Sur la droite l'appontement fendait la baie comme une proue. Les tôles bleues du hangar brillaient.

L'hydravion reposait en cale sèche, prêt à prendre la mer. La brise sauta. Près de lui des barques tiraient sur leurs ancres. Il tourna la tête pour sonder la nouvelle direction du vent, mais ne recueillit que le même silence, à peine brodé par le friselis des vagues.

Un pas s'approcha sur le sable. Théane se retourna : une femme passait. Il entrevit son visage brûlé de soleil, son corps qui ondulait sous des voiles légers. Inconnue, belle à cause de la nuit, elle laissait un sillage d'amour et de parfum.

Que comportait-elle d'aventure? Elle s'en allait par la grève obscure, et il sentit entre elle et lui la liaison fragile de cette nuit trop belle. Mais il ne tenta aucun geste. Il était prisonnier de son existence et ne voulait plus la modifier. Le projecteur coupa les tôles bleues du hangar.

Théane haussa les épaules.

« Moi, pensa-t-il, ça m'est égal, je pars après-demain. »

Dans la lumière de la mer se dessina sa vie incohérente. Clair-obscur de bars, longues heures pendant lesquelles il était resté accoudé à la rampe de nickel. Les flots se colorèrent comme si d'un seul coup on y avait versé tous les coktails.

« Ah! qu'importait tout cela! » Déjà l'empreinte de ses pas s'effaçait sur le sable.

Mais l'étrangère avait glissé vers lui ses prunelles obliques. Il ne découvrirait plus rien dans le monde, — rien dans les terres lointaines où il allait. Le mystère résidait, peut-être, dans l'âme de cette passagère. La suivre et regarder le soir intense dans ses prunelles. Il ne bougea pas. Il était résigné. A ses pieds les épaves jonchaient la plage.

« Je ne suis pas heureux », murmura-t-il. Et Paule lui apparut. Paule, qu'on surnommait Minerve, parce qu'elle avait souci de ses intérêts. Elle l'avait fait souffrir. Sa chevelure blonde sembla traîner sur les flots, mais la houle inconstante créait et détruisait les silhouettes. Le

bar chavirait et ses glaces s'inclinaient comme sur un navire. Le pâle visage de Minerve brillait sous les eaux. Le barman secouait un shaker et toutes choses autour de Théane oscillèrent à la cadence de la mer. Des heures passées, des heures mortes prirent le mouvement des flots et déposèrent des épaves.

Minerve. Elle avait un affreux sourire. Il eut envie de la frapper de toute sa force au visage. Il lança son bras comme une fronde, mais ne trouva contre son poing que le calme souverain du golfe.

Les feux du torpilleur descendaient dans l'eau. Au large les îles étaient ancrées pour l'éternité, les étoiles très hautes échappaient au vent, — à sa colère, à Minerve

Amère et lucide, la sagesse le dompta :

— D'abord, je pars après-demain.

Un uniforme blanc s'avançait. Il reconnut Origny.

— Qu'est-ce que tu fais, Théane? Tu t'es sauvé comme un malfaiteur.

Théane ne répondit pas et Origny à son tour se tourna vers le large. La brise agitait sa veste de toile. De temps à autre il levait sa cigarette.

La mer maintenant envahissait les deux hommes. Origny avait commandé un aviso sur les mers de Chine. Dans les flots lourds, aux vagues vertes et noires, baignait toute sa jeunesse. Sous les tôles bleues des hangars, son escadrille de chasse dormait. Il aimait ses appareils. Il avait goûté un plaisir unique — chef de patrouille — à voir derrière lui l'ordonnance triangulaire de ses pilotes, à regarder monter et descendre à ses côtés, au rythme de la houle du ciel, les monoplans de bataille.

Mais ses yeux étaient flétris sous les lunettes, des rides couraient autour de ses paupières, et quand il ôtait son serre-tête, on voyait ses cheveux gris. Tandis qu'au delà du torpilleur sombre, au delà des îles pareilles à des cuirassés, il contemplait sur la mer une émouvante aurore. Il ne fit que traduire ses regrets :

— La mer porteuse des vaisseaux, des enseignes vêtus de toile blanche, des années, des sillages...

Origny jeta sa cigarette.

— Tu viens, Théane?

— Où veux-tu aller?

Le lieutenant de vaisseau haussa les épaules.

Théane décida :

— Viens voir mon taxi.

Ils se dirigèrent vers l'appontement.

Dans le hangar, sous la lumière électrique, l'hydravion était d'une blancheur éblouissante. La porte s'ouvrait sur la nuit comme une gueule bleue, et l'appareil semblait dormir au bord de la mer et des étoiles.

Sur le seuil, la silhouette d'un matelot vêtu de blanc. Sa baïonnette luisait en courts éclats.

Origny caressait les plans du bout des doigts. Il heurta la toile de son index replié et la cellule résonna comme un tambour grave. Invisibles, les haubans d'acier couraient d'une aile à l'autre. Les mâts s'érigeaient en colonnes profilées. La coque se fuselait comme un corps de sirène.

Artiste et mathématicien, le marin admirait cette aérienne architecture. Il éprouvait un plaisir subtil, indéfinissable et, les yeux mi-clos, il contemplait cette frontière fragile où les formules d'algèbre et les figures de géométrie rejoignent la courbe des beaux ventres des statues, la rondeur des épaules, la torsade des cheveux.

Il entra au poste de pilotage. Tout y était immobile comme dans un sanctuaire. Sur les cadrans rouges et noirs des altimètres, des compte-tours, les aiguilles phosphorescentes marquaient zéro. La rose du compas flottait dans l'alcool.

Il fit jouer les commandes. Dans cette carlingue étroite comme une tombe, l'avenir bâtissait des destinées. Pendant quarante heures, Théane et Barioux seraient emmurés dans leur prison ailée. Les aiguilles s'agiteraient sur

les cadrans, le moteur tournerait sa chanson monotone dans le désert du ciel et de la mer. Le volant glisserait sous la main gantée. Origny tenta de deviner au centre de l'Atlantique les orages, les vents, la brume. Mais par le hublot, il n'aperçut que le golfe heureux où dormait un torpilleur.

Il quitta le poste de pilotage. Dehors Théane lançait des cailloux dans la mer. Barioux, le mécanicien, replaçait les capots. Avant de sortir, Origny se retourna. Dans la dure lumière, au fond des recoins, où s'entassait l'ombre, une atmosphère d'aventure, de mystère et de mort flottait. L'étambot de l'hydravion proclamait en lettres noires un nom de déesse et de femme : MINERVE.



Ils s'enfoncèrent dans la belle nuit méditerranéenne. L'horizon était immobile pour des siècles. Les roches et les grèves étaient sculptées depuis l'aube des temps. Les étoiles ne modifiaient pas leur course.

Origny prit le bras de Théane et sentit frissonner son ami.

— Sale nuit, murmura Théane.

Au seuil de la grande aventure, il était terrassé par l'indifférence des choses. Le monde était trop grand, sa course était trop longue. Là-haut, dans les sphères où roulait le Temps, la petite aile d'un hydravion ne déplacerait pas un atome. L'angoisse, l'amour, les rêves se heurtaient au mur de la Paix inébranlable. Sur la grève, la mer semait sans arrêt des vestiges de vaisseaux, de roches et de plantes. Dans les eaux lointaines, que restait-il du sillage des avisos et, dans quelques heures, quand le ciel se serait refermé derrière l'appareil, que subsisterait-il du passage de son vol?

Dans le crépuscule, Théane et Origny ne retrouvèrent ni la trace de leurs jours, ni celle de leurs travaux. Eux seuls en avaient porté le faix; eux seuls en étaient mar-

qués : Origny dans son visage raviné, dans ses paupières flétries, dans son sourire sans joie, et Théane, lui, avait appelé son avion MINERVE...

— Ah! pourquoi, pourquoi? souffla Théane.

A qui s'adressait-il? Origny le sentit fléchir sur ses genoux comme un colosse blessé. Faible en ce moment, faible comme une femme. Mais il l'absolvait. Autour d'eux la nuit sereine, impalpable, narquoise, avait un sourire semblable à celui de Minerve.

Lourd, oscillant sur ses jambes, Théane chavirait dans la souffrance et Origny, entre ses minces paupières, regardait le géant se débattre dans un décor qui l'étouffait. Haut de couleur, avec une crinière d'or roux, des yeux bleus à fleur de tête, Théane avait une âme simple. Il avait boxé contre les marins du Royal Navy et savait boire jusqu'à l'ivresse redoutable, hurler plus fort qu'un matelot des chansons de cabaret. Il avait servi dans la marine marchande, traîné dans tous les ports, mais n'avait rien vu de la terre. Des tavernes sur les quais se souvenaient de ses colères effrayantes. Ses jours de jeunesse étaient tout droits, pleins de santé.

Un paisible chef de horde. Jadis il eût pris des cités comme il avait, dans les villes brumeuses, pris des filles.

Origny hocha la tête. Il ne pouvait rien pour cette chaloupe sans gouvernail qui sombrait loin du bord.

Autour de Théane, il dessina le décor dont il mourrait: un bar élégant, la fausse lumière des lampes, les flacons polychromes. Une main fine, soignée, aux ongles roses, s'appuyait à la rampe de nickel...

... Coktails, Minerve, Barman de race indéfinissable, tout cela était trop compliqué pour toi, Théane.

— Ah! répéta le pilote, pourquoi, pourquoi?

Origny ne répondit pas, Théane demandait trop de choses. Leurs pas criaient sur les aiguilles de pin. Un oiseau nocturne coupa le silence de ses deux ailes bleues.

Le phare tournait, une vague s'écroula dans un murmure prolongé. Vanité de nos œuvres...

Théane questionnait les étoiles, les flots et son cœur où un nom était planté comme un poignard.

Alors Origny, à son tour, éprouva le besoin de parler :

— Où s'en aller encore? Vers quel pays des ans passés, vers quelles résolutions inutiles?

— Je ne comprends pas, dit Théane.

— Ça ne fait rien, dit Origny. Nous sommes en ce moment au même bord et je sens ta main près de la mienne. Nos manches se frôlent.

— Mais de quel pays parles-tu?

— De celui où nous sommes. Pour toi, c'est un petit bar près des Champs-Elysées. On y fabriquait le breuvage que tu avais rapporté de Fez et que tu nommais « Ventre de Moine ». Pour moi, c'est un aviso qui doit rouiller quelque part dans le bassin de démolition d'un port. Il est ridicule ; tant les ans, tant les ans ont passé dessus. Mais il porte un équipage de fantômes.

— Je comprends maintenant.

— Oui, mais moi, à mon tour, je ne suis plus très sûr de comprendre. Seulement, vois-tu, tout à l'heure, tu demandais : « Pourquoi? Pourquoi? » Eh bien, c'est pour tout cela peut-être...



Théane se coucha dans l'aube déjà chaude.

Il eût voulu s'endormir tout d'une masse sans avoir le temps de penser. Mais l'air vibrait de moustiques. Il étouffait. Il rejeta ses draps humides, sa veste de pyjama. Il vit le soleil escalader le ciel. Demain, en quel point de la terre surprendrait-il l'astre? Demain? Un immense gouffre l'en séparait. Tout pouvait s'y engloutir : les rocs et les grèves millénaires, les hangars bleus, le *Minerve* et lui-même. Et pourtant, demain ce n'était qu'une petite portion de courbe dans le trajet du soleil.

Il aperçut le visage de Barioux, — leur serre-tête semblable. Devant leurs yeux dansaient les instruments de bord. Il avait si chaud que, d'avance, il était fatigué de son vol... fatigué à en mourir. Alors, il s'en alla vers des images de repos. De l'autre côté de la terre, une plage dormait sous les palmes. Comme cette nuit, les vagues apportaient des débris de planches et d'algues marines. A quelques mètres du bord flottait un étambot rompu. Il portait en lettres noires un nom de déesse et de femme : MINERVE.

Théane, bras en croix, lèvres décloses, sombra dans un effrayant sommeil. Tous les mouvements étaient vains, puisque la mer portait l'étambot brisé du Minerve.

Plus d'effort, plus d'amour, plus de rêves. Avec bonheur, il se laissa choir dans le néant.

Il s'éveilla; le soleil atteignait le milieu de la fenêtre. Il devina sous la lumière écrasante la rue morte où éclataient les pierres.

Il poussa la porte du bar. Sur les étagères, les shakers avaient de calmes reflets de vieil argent. Il s'accouda, chercha les flacons, tandis que le barman se balançait d'une jambe sur l'autre, comme une pendule.

Point de Scotsh Wisky, point de Royal Dry Gin. Dans ce bar, il n'y avait que des manomètres : Pression d'essence 200, pression d'huile 4, des compte-tours, des altimètres.

— Chut! lui dit le barman avec un sourire d'Asiatique. Chut! c'est le bar de Minerve.

Il sauta dans la réalité, avec encore dans la gorge une angoisse folle.

— Je suis foutrement tapé. C'est ce départ. Mais il n'y aura peut-être pas de départ. Il faut attendre la météo.

Il enfonça son visage dans son bras replié et eut un moment de calme pendant lequel il ne songea plus à rien. Il buvait la torpeur chaude. Il n'avait rien à faire, ni demain, ni après-demain, ni de toute la semaine. Il se sentit

un inexplicable amour pour les choses et, pour la première fois, il lui sembla que la nature se modelait sur son cœur. La mer, la mer elle-même était inoffensive... sans danger... sans danger.

Il se dressa sur son lit.

— Ah! ça, est-ce que j'ai peur?

Mais non. Il ne désirait vraiment que la mort sans issue. Alors, pourquoi les terreurs de son rêve? Il lui fallut convenir que tous ces fantômes n'étaient que l'image interprétée de Minerve... de Minerve aux cheveux blonds.

Elle le poursuivait. Elle était le mauvais génie de l'entreprise. Il ne lui échapperait jamais. Il serait toujours vaincu par elle!

Elle était devant lui avec ses tresses ardentes, ses longs yeux d'eau pâle et secrète comme celle des étangs de légende.

— Il faut être fou, murmura-t-il, pour s'embarquer sur l'hydravion Minerve.

Les heures glissaient. Il voyait maintenant un village paisible envahi d'arbres et de verdure. Où était-il, ce village? Il se souvint des paroles d'Origny :

— Où s'en aller encore? Vers quel pays des ans passés!...

Il comprit qu'il ne retrouverait jamais ce village ailleurs que dans ses rêves. Il n'était qu'une escale entre tant d'escales, la plus douce peut-être, mais il fallait partir. Car, pour lui, le pays des ans passés s'étendait sur toute la terre. Des villes surgissaient, des villes immenses où s'assemblaient des souvenirs. Il était un peu effrayé par leur étendue et dérouté de ne pas les reconnaître. Mais bientôt, les couleurs, les sons, les odeurs se précisèrent.

— Toulon, le Bassin de la Vieille Darse. Toute la ferraille du *Saint-Louis* et des cuirassés réformés. Le *Diderot*, le *Condorcet*, l'*Ernest-Renan* plongeaient dans l'eau

noire. Vieux navires. Des officiers blancs fendaient le crépuscule. Les cafés sentaient le poisson et les filles.

Les filles, elles, avaient des paupières de créoles; des cheveux parfumés comme les nuits orientales. Il se souvenait de la faïence bleuâtre de leurs yeux, de leurs bouches sanglantes de mulâtresses. La rue d'Alger, la rue des marchands. Dans la sauce jaune de la bouillabaisse flottaient les poissons dorés. Il chancela, grisé par ces aromes troubles, sensuels, trop capiteux. Dans cette ville, il était toujours en proie à un malaise inexplicable. Il était fait pour les pays du Nord aux hommes roux.

Il fut à Hambourg. Prunelles bleues des Allemandes. Parmi les dockers, il lisait Mac Orlan.

Il mêla Rouen, Londres, Swansea, le charbon, les bateaux dans le fleuve, les vieilles pierres féodales. Il se souvint de Meudon — vers la Patte d'Oie — où il avait bu le coup de l'étrier.

— Tu es à Rotterdam, tu as acheté un tricot de marin, un béret et une pipe à un soutier qui revenait des Indes. On dirait que tu récites *Zones* d'Apollinaire. Mais est-ce bien là le pays des ans passés?

Il ouvrit les yeux. Le soleil, comme un ballon qui a atteint le sommet de la parabole, achevait de redescendre. C'était l'heure où s'ouvrent les bars frais et mouillés. A Rotterdam, sur le quai, le soutier qui revenait des Indes cognait sa pipe contre son talon et crachait dans la mer.

De tout cela, de ces ombres, de ces lumières, de ces vagues paysages, s'était composé un jour, un jour qui venait de s'enfuir subrepticement comme un voleur pendant le sommeil de Théane.

C'était cela la vie. Théane se frotta les yeux.

— Moi, d'abord, ça m'est égal, je pars demain.



— Beau temps?

— Oui, dit Origny. Vent debout jusqu'aux Açores,

mais après, vent Est-Ouest de 10 à 20 kilomètres. Partout visibilité entre 30 et 50. On signale quelques grains sur l'Atlantique. Pluie locale à New-York. Attendons ce que dira la météo de minuit.

— Oui, mais je crois que je pars.

— En tout cas, tout sera prêt. J'ai commandé les mécaniciens et les arrimeurs. La compagnie de garde va arriver.

— Merci, dit Théane. Depuis six mois que je me prépare et que j'attends!... Mais je ne puis empêcher les orages de balayer l'Atlantique. Que fait Barioux?

— Il dort sur le lit de camp, dans le hangar.

— Tranquille?

— Comme un gosse, un bras sur les yeux, un sourire aux lèvres.

— Veinard!

—Tu n'as pas dormi?

— Si... des rêves!

Ils approchaient de l'appontement et Théane fronça les sourcils en apercevant la foule.

— Déjà! Qui leur a dit?

— Personne, et tout le monde.

Ils passèrent au milieu des groupes silencieux. Théane avait posé sa main sur l'épaule d'Origny. Ses cheveux roux frissonnaient autour de son front. Les regards se tournaient vers l'athlète au visage grave. Dans le déclin du jour, tête nue, il était beau. La houle de l'Atlantique montait autour de lui. Certains, au fond du ciel d'Ouest, virent rôder la brume et les orages, mais Théane marchait dans la gloire et dans la mort avec indifférence...

— Fraîche comme une source, dit-il soudain.

Origny leva les yeux. Une femme flottait dans la nuit et dans le vent. Ses voiles légers ondulaient. Blonde et rose, belles lèvres et belles hanches.

— Je l'ai rencontrée hier soir sur la plage, murmura Théane.

Ils n'avaient aucun désir d'amour. Aussi bien, la trouvaient-ils peut-être plus radieuse. Ils devinaient en elle des paroles douces et pitoyables, une tendresse presque maternelle, de la bonté. C'était ce dont ils avaient le plus besoin.

— Fraîche comme une source, reprit Théane. Oh! j'avais soif!

Mais déjà, ils s'éloignaient, l'eau de la mer était noire et les feux des navires et des phares plongeaient jusqu'aux profondeurs.

Que faisait Minerve? Théane la chercha dans le monde.

S'y trouvait-elle? Mais où était le Monde?

— Dis donc, Barioux, la météo est bonne; si celle de minuit la confirme, nous partons.

— Bien, patron.

Il était tranquille, cœur sans orage.

Théane s'appuya à la haute porte métallique. L'hydravion, les lumières électriques, les chariots, l'huile, l'essence, c'était son métier, c'était bien à lui. Il aurait dû en être jaloux. Mais elle avait tout envahi.

— Pourquoi, demanda-t-il à Origny, pourquoi as-tu laissé entrer Minerve?

Des heures passèrent. Les mêmes étoiles étaient remontées au ciel.

— Bientôt minuit. Je te joue les deux Martini au poker dice.

— Penses-tu, c'est à moi!

Mais Théane insista :

— Nous jouons!

Demain! Demain! Il se penchait; il aurait voulu voir. Au delà des îles, la nuit dormait. Il se sentait seul. Jouer! Sa superstition de pilote l'envahissait :

— Si je gagne...

C'est idiot. Trois cigarettes. Trois officiers anglais fumaient au Cap... Il sentit qu'il ne se convaincrait pas. Autour de lui, un peuple obscur s'agitait. Derrière ces

portes qui l'entouraient et qui s'entr'ouvraient quelquefois, il devinait les rêves, les pressentiments, les intuitions. Ça n'était pas plus idiot qu'autre chose, il avait vérifié souvent dans quelle dimension s'agitait cet inconscient, ces fantômes du délire et du rêve. On y pénétrait de temps à autre. Orville, par exemple, et Simiane et lui à son tour. Un poing, surgi de l'au-delà, brandissait devant lui une lampe qui éclairait singulièrement. La logique! la raison! Il haussa les épaules. Avait-il pu y croire? Rien ne valait un poker dice.

— Si je gagne, je traverse... sinon!...

Ah! c'était donc cela. Il s'était enfin décidé à le dire. Un matin, sur la piste, Orville lui avait confié :

— Cette nuit, j'ai vu Thor qui me faisait signe. Thor qui est mort depuis deux ans! Et quelques heures après, une vrille amenait Orville jusqu'au sol... et Simiane...

— Dis donc, Origny, je t'ai raconté l'histoire de Simiane?

— Non, raconte.

— J'étais à Francazals, le matin de son départ pour Dakar, il s'approcha de moi : « Sale temps, mon vieux, me dit-il, sale temps! » Je lui montrai le ciel sans nuage, le soleil, le beau jour d'été. Tout le long du trajet, la météo était magnifique. « Tu es fou... » Mais il secouait la tête. Il voyait plus loin que moi, sûrement, ailleurs en tout cas, dans des régions inexplorées, car il répéta : « Sale temps. Bon Dieu, quel sale temps! » Il est parti, on ne l'a jamais retrouvé... la brume au large du cap Juby.

— Pourquoi me parles-tu de tout cela? dit Origny.

— Faisons deux manches et une belle, répondit Théane.

Il lança les dés.

— Trois Rois!

Origny joua. Théane vit rouler les petits cubes d'ivoire.

— Full.

— Tu as la première manche, Origny; à la seconde.

La voix de Théane tremblait un peu. Du revers de sa main, il épongea la sueur de son front. Indifférent, le marin mettait en pièce sa boîte d'allumettes.

Les figures s'immobilisèrent.

— Quatre femmes!

Origny prit les dés, mais il fut frappé par la pâleur de Théane, par les lèvres tremblantes, les yeux fixes.

— Qu'as-tu?

— Deux valets. Je n'ai rien, dit Théane qui respirait. La belle.

Ce fut à lui de commencer.

Sous ses doigts, les cubes devinrent énormes et il ne voyait plus que les gravures de l'ivoire. Peuple étrange de rois, de reines et de valets à deux têtes. Il but et tint un moment le verre dans sa main pour recueillir un peu de fraîcheur ...Minerve... elle ressemblait à la femme de cœur!... Il avait besoin de quelqu'un, d'un secours. Il n'aperçut que le visage indifférent d'Origny, l'uniforme blanc, les pattes d'épaules sombres timbrées d'ancres d'or.

Les dés tombèrent les uns après les autres.

— Rien.

Il recommença, le heurt des blocs d'ivoire cassait la nuit.

— Deux as.

Il secoua les dés dans ses paumes... Orages sur l'Atlantique...

— Cinq femmes.

Il eut un rire de dément.

Origny, surpris, releva la tête. Brusquement il comprit l'histoire de Simiane!

— Ah! nom de Dieu, pensa-t-il, il joue sa traversée!

Il regarda Théane; le bruit de la mer cadençait le silence; très loin sur les Océans, les avisos roulaient. Que peut-on contre sa destinée!

Il lança les dés.

— Cinq rois !

... Brume ! Brume sur l'Atlantique !...

— C'était évident, murmura Théane.

Et il vida son verre.

— Vois-tu, dit-il à mi-voix, j'ai vu en rêve un petit village et des villes qui pouvaient être Toulon, Hambourg ou Rouen. Mais c'était surtout « le pays des temps passés ». Je n'aurais pas dû le quitter. J'étais heureux dans la marine marchande. Mais, j'ai été pilote pendant la guerre, et je suis devenu officier des équipages. Dans vos carrés, à vous fréquenter, à vous entendre, à frôler vos rêves et vos mélancolies, j'ai senti peu à peu se composer en moi une âme qui n'était pas la mienne... Les lectures ! ah ! les lectures !... Je suis devenu compliqué, subtil, et malade de votre maladie !... Je t'ennuie, mon vieux ?

— Non ! va !

— J'ai l'âme simple au fond, et pour moi, le vrai plaisir et le vrai bonheur, il faut qu'il soit opaque et fort comme de la bière anglaise. Tu comprends, ce n'est pas ici que je le trouverai, ici dans cette nuit aérienne, ambiguë et subtile... C'est ailleurs, dans les ports des bonnes villes brumeuses... Là était ma vraie poésie, et là j'ai ressenti une émotion franche et fraîche que je n'ai jamais ressuscitée depuis, lorsque les cargos quittaient les quais au matin sous la pluie. Ça, c'est beau et non pas, là-bas, les îles latines.

Il s'arrêta, aspira l'air avec force. Il avait encore tant de choses à dire !

— Le pays des ans passés, il est dans les eaux noires du Channel, dans celles de la Baltique, des mers du Nord. J'y suis encore, ce soir, pour la dernière fois sans doute. Il y a au bord de la Pemfeld, à Rouen, à Londres, à Hambourg, des tavernes où je veux retourner. Elles ne peuvent s'appeler que le « bar de l'orage » ou le Baltik See Bar ou l'Old Chap. Je m'y accoude aux tables sales, tandis qu'un nègre joue de l'accordéon. Dehors, il pleut.

et ça sent le goudron mouillé; le quai luit sous l'averse, les bateaux tirent sur leur ancre, la police se bat avec les matelots ivres.

Sa voix s'enroua.

— Des filles, j'en ai connu! Elles ne s'appelaient pas Minerve!

« A Rouen, j'habitais sur le quai Jean de Béthancourt, chez une petite vieille qui me logeait à chaque escale. J'aimais aller chez elle, parce qu'elle avait un grand lit normand et aussi parce qu'au mur, il y avait la photographie du Président Roosevelt. D'où me venaient cette émotion et ce bonheur devant le portrait du Président Roosevelt? Je n'en sais rien. Mais, depuis, je l'ai toujours emporté avec moi, ce portrait. Oh! pas le vrai, tu comprends! celui-là, il doit être encore pendu dans la chambre, au bord de la Seine. Mais chaque fois que j'ai été trop malheureux, chaque fois que j'ai voulu trouver en moi un refuge contre moi-même, quand j'avais besoin de ma fraîcheur et de ma naïveté de jadis, j'accrochais devant mes yeux le portrait du Président Roosevelt... C'est idiot, ce que je te dis, mais j'en ai plus pour longtemps... Dora-Anne, c'était une Bretonne de Binic; elle avait à moitié tourné dans la galanterie, sans bien comprendre. Elle s'appelait en réalité Yvonne, mais elle avait connu un pilotin romanesque et était devenue Dora-Anne. Elle m'était fidèle, oui, de la meilleure fidélité, car, à chaque escale, j'ai retrouvé pour moi son cœur neuf, tout simple, tendre et pitoyable. Je suis sentimental, c'est ça qu'il me fallait, elle le savait. Jamais une fois elle ne s'est trompée de mot ni de geste. Elle me chantait des chansons de Paimpol, je n'y comprenais rien, mais je tirais sur ma pipe, et, le col nu dans mon tricot, regardant la pluie sur le fleuve, et le cargo anglais qui fumait à tous vents, j'étais heureux!

Il se tut. Dehors, la nuit méditerranéenne claire, sèche, sans brume, chassait les vrilles de la pluie.



L'aube éclaira les îles. Peu à peu, le golfe sortait de la nuit. Des rocs se profilèrent sur la mer, des pins brodèrent le ciel. La blanche géométrie des villages apparut.

Les équipes de la marine, dans l'eau jusqu'aux hanches, manœuvraient l'hydravion.

Théane s'approcha d'Origny. Il était tout équipé de fourrures et de cuir. Il tenait à la main son serre-tête et ses lunettes. Ses cheveux roux tremblaient au vent du matin. Il était allé dormir quelques instants et s'était réveillé calme, froid, vidé de toute souffrance et de tout regret. Il ne se reprochait pas sa faiblesse de la veille. Elle avait été, au contraire, la bonne déesse qui l'avait apaisé. Il s'était endormi avec des souvenirs de bonheur à fleur de lèvres et dans le matin commençant il avait trouvé comme une armure neuve, une pureté de cœur, une fraîcheur de sentiments qui le ramenaient à sa jeunesse.

L'escadre apparut au delà du cap; elle venait pour lui; la foule en silence avait voulu voir ses derniers gestes. Dans l'air sans souillure, il cueillit une noblesse grave.

Autour de lui, le monde rompait ses amarres. Il vit partir à la dérive les souffrances, les dégoûts, les bassesses. Le remous entraîna Minerve, mais il demeura un long moment à regarder sa chevelure blonde balayer les flots avant de disparaître.

L'hélice tournait. Il lui restait quelques secondes.

— Hier soir, dit Théane, dans quelle mer avais-je lancé mon navire?

— Eaux disparues, eaux qui ne sont marquées sur aucune carte, dit Origny. Je ne les retrouverai pas.

— Merci, dit Théane, laisse-moi ma jeunesse pour moi seul.

A leurs pieds, les vagues continuaient à rouler des plantes marines.

— Le bonheur reprit Théane, c'était, au petit matin, un cargo qui sortait du port vers les mers imprécises. C'est cela aujourd'hui, le même cœur, la même et simple poésie... — il hésita quelques secondes — ...la même paix !

— Tant mieux, fit Origny.

Les vagues battaient l'appontement.

— Vois-tu, poursuivit Théane, il ne faudrait vivre que pour cette heure unique. Celle où notre sérénité, enfin reconquise, fend comme l'étrave d'un grand voilier blanc la mer où dorment pour toujours les jours sans gloire.

— Bien, dit Origny, j'attendrai cette heure.

Très loin, le pâle fantôme d'un enseigne souriait. Ils se serrèrent la main. L'instant coula en eux harmonieux, pur et solennel. Ils avaient enfin leurs vrais visages et en furent orgueilleux.

— Ah ! dit Origny, nous cherchions un pays. Ne l'avons-nous pas trouvé ?

— Adieu ! acheva Théane, puis il s'embarqua.

L'hydravion glissa sur l'eau. La mer jaillit en poudre. Théane vit grandir les îles. Dans un éclair, le torpilleur passa. Le cap avança comme une proue énorme et, derrière lui, se mêlant dans une barre de brume et d'eau, brillant d'une terne lueur de sabre, le large commençait.

Soudain, entre la mer et l'appareil, une mince ligne grise alla s'élargissant.

— Décollé, dit Origny.

L'hydravion s'éleva lourdement comme un albatros blessé. Il vira au-dessus des îles, revint, laissant le golfe à tribord, puis, ayant pris son cap, fonça vers son destin. Au-dessus de la carte du monde, il allait tracer une courbe si mince ! si fragile !...

L'escadre étirait ses fumées. Les collines bleues étaient semées de forts et de chapelles. Terre de douceur, de clarté, lignes de pins sur l'horizon si lumineux !...

Origny se surprit en train de prier une déesse athé-

nienne dont le calme regard se fût complu à ce paysage. Minerve !



Là-bas, au milieu de l'Atlantique, Théane venait de rencontrer la brume.

A deux cents mètres au-dessus de l'Océan, elle s'étendait comme une voûte. L'hydravion descendit. Au-dessous de lui, les flots roulaient courts, gris, serrés. Il faisait froid. La brume embuait les hublots et le pare-brise. Théane sentit une main se poser sur sa gorge. Il respirait mal. Un souvenir vint le hanter : « J'ai perdu hier soir. » Il dégrafa ses fourrures.

Il se retourna vers Barioux. Sous les lunettes, leurs yeux larges, douloureux, se regardèrent. Théane sourit et leva la main.

La brume errait contre les vitres. Le plafond baissait. Barioux répéta le même sourire.

Un paquet de brouillard enveloppa l'appareil. Ils furent pendant quelques instants dans la mortelle obscurité blanche.

— Il y a des bancs de brume à cinquante mètres, pensa Théane. C'est du joli.

L'hydravion poursuivait sa route. Le ciel avait élevé autour de lui ses murailles. Ils n'apercevaient plus qu'un petit cercle d'eau. Ils étaient seuls. Les navires lointains arrêtés sur l'Océan lançaient leurs appels de détresse. Les bancs de brume passaient de plus en plus serrés. Matins d'Hambourg, d'Ecosse et de Terre-Neuve, morutiers avalés par le brouillard.

Théane descendit encore, mais à droite et à gauche, il vit rôder des haillons de nuées.

...La brume est toujours plus basse...

— Ça peut cesser d'un moment à l'autre, pensa-t-il.

Il avait été surpris par la crasse vers Strasbourg et, au moment où il commençait à désespérer, le voile s'était

déchiré. Il avait éprouvé alors un bonheur frais, rayonnant comme au lever du matin.

Il pensa à Origny, à l'inconnue au tendre visage. Ils étaient là-bas, sur la côte lumineuse. Doucement il les appela et leurs figures mêlées de brume vinrent se fixer aux hublots.

Leurs présences lui enlevaient l'angoisse qui commençait à lui serrer la poitrine, mais il aperçut Simiane qui secouait la tête et qui disait :

— Ça peut durer des milliers de kilomètres.

Des lambeaux de brouillard glissèrent. L'eau roulait sur les carreaux.

— Ça se resserre!

Anxieux, il regarda devant lui la ligne oscillante de la mer grise, fragile, avec de temps à autre un reflet d'argent. C'était sa seule lumière, sa seule clarté. Et brusquement elle s'effaça. La brume, comme une falaise continue et verticale, plongeait dans l'eau.

— La fin! pensa-t-il.

Lentement, des cloches se mirent à sonner.

— Le glas!

Il ne voyait plus rien. Rien. Là-bas, les bateaux lançaient leurs appels : la Brume!

Le mot montait dans le chant des cloches. Il faisait frémir sur tous les terrains, tous les pilotes du monde.

L'œil fixé sur son gyroclinomètre pour se maintenir horizontal, il tendit, par-dessus son épaule, la main à Barioux et leurs doigts se cherchèrent dans l'épaisseur des gants.

La Brume! Elle apparut comme une déesse immense dont la robe gris sale flottait. Indifférente, elle avançait, portant dans ses bras des appareils fracassés. Autour d'elle, pâles, bouches sanglantes, yeux éteints, montaient les visages des pilotes qu'elle avait surpris, un jour dans le ciel.

— Orville, Thor, Barrington, Albano!

Théane les reconnaissait et il lui sembla qu'ils tendaient vers lui de longs doigts de nuées.

Il faillit crier de peur et vira pour fuir, fuir, le monstrueux royaume.

Mais, derrière lui, à droite, à gauche, partout, le brouillard s'était refermé.

Où commençait la mer! Il n'était plus sûr de la position de l'hydravion. Il le sentait glisser sur la gauche.

Il coupa le moteur.

— J'amerris!

Vers lui, tout près, se pencha le visage de la déesse. Elle avait les traits de Minerve. Que faisait-elle, Minerve? Elle devait dormir dans le grand lit tout ruisselant de dentelles. Ses cheveux blonds frémissaient et son bras frais et rond s'abandonnait sur l'oreiller.

— Ah! Minerve, c'est la fin.

D'un port mouillé de pluie, un cargo noir s'en allait.

Tout le bonheur, toute la poésie de sa jeunesse. Il vit tournoyer des mâts de navires, des tavernes indécises. Dora-Anne. Les quais, le port, les maisons grisâtres des villes pluvieuses s'écroulèrent et disparurent dans le brouillard.

Origny, devant lui, lança les dés.

— Cinq rois!

Cinq rois : Orville, Simiane, Thor, Barrington et Albane.

Cinq rois, les voilà, ils l'appelaient, ils l'appelaient, il allait vers eux.

Il y eut un choc sourd, l'eau gicla.

— J'ai crevé les flotteurs, eut-il le temps de penser, puis sa tête cogna contre le pare-brise.

— Ah! Minerve, Minerve, murmura-t-il.

Il s'évanouit, et, penchant sur lui, Orville, Simiane, Thor, Barrington et Albane le prirent dans leurs bras.

Il revit le ciel bleu comme en Méditerranée, des hangars luisaient de toutes leurs tôles grises. Il reconnut des

avions disparus depuis longtemps déjà. Quelle escadrille fantôme s'était réunie là!

Il comprit qu'il arrivait au terrain des avions perdus, à celui que les pilotes ne trouvent qu'à l'heure où tous les terrains de la terre se refusent...

L'hydravion oscilla un instant, puis lentement l'hélice pénétra dans la mer. L'appareil, de biais, s'enfonça dans les flots. L'eau noya le moteur, les plans s'engloutirent, la carlingue fut submergée.

Seul, pendant un instant, l'étambot se dressa au-dessus de l'Océan comme un pavillon funèbre.

Il proclama aux brumes, au ciel, aux vagues, le nom de Minerve, de Minerve aux cheveux blonds, Minerve, femme et déesse.

... Puis il n'y eut plus que la brume sur la mer!

GEORGES PONCET.

SITE INTÉRIEUR

ESSAI DE SUPERPOSITION

—

A M. G. B.

In a valley of this restless mind,
I sought in mountain and in mead,
Trusting a true love for to find...
(XVth CENTURY BALLAD.)

I

Ombre, je ne porte à ces cils de sommeil
Cette larme, subtile et silencieuse,
Que d'errer sur ta trace captieuse,
Dans un décor distinct, quoique pareil,
Et si épris que l'esprit y pénètre,
Je n'entr'ouvre ce monde et ne passe au travers
Qui s'assure dans sa vaine présence;
Je ne puis, non plus, naître,
Que je n'appelle, en naissant ,l'univers
Ainsi qu'à une autre naissance.

II

Sais-je au soleil bleu, et sais-je dans le sein
De quel cerisier, fait de frêle fragrance,
Inhabité comme est la transparence,
S'enfle le flot cubique du bassin;
Avec quels pins, d'ors verts teints, pour ceinture,
Quel cirque de sierra, de cime en cime, atteint
Sa clé cachée à ce clocher farouche?
C'est à la fois peinture
Et ouverture, et dont un seul matin
Aurait changé toutes les touches.

III

Les gouttes de sang, les liquides satins,
Dont l'arbre fait ses grêles grappes, ne moirent
Le bassin d'eau vive de ma mémoire
Qu'à travers dix mille soleils éteints;
Sur la pinède où neige l'argenture
Du silence, et les pics nageant sur l'étoilé,
Le battement vivant de ce portique
C'est un cœur qu'il mesure
Et répand sans retour, cristal voilé,
Devers la surdité optique.

IV

O qui me rendra les accords de la nuit
Sous les soleils blancs dont le gouffre sourd tinte,
Les voix d'onde où la ramure déteinte
Choit et chante en gouttes graves de bruit;
Sur les hauts-bois, sur les pics qui crépitent,
O qui saura, au plus aigu, pour piédestal ,
Le portique de son qui se restaure,
Sur ses piliers palpite,
Et qui s'exhale sans écho, cristal,
Devers la cécité sonore?

V

Je me rappelle, dans un décor pareil,
Comme s'élançait ma jeunesse anxieuse,
Et de quel air sa veille soucieuse
Acquiesçait au faux nom du sommeil.
Aux détours des villes cataleptiques,
Meurt l'ombre de l'amour que j'avais inventé.
Elle était trop belle pour l'existence,
Et dans ce polyptique
J'ai perdu son sillage épouvanté
Sur le sol sourd de la distance.

VI

Intruse qu'entre ces murs j'introduisis,
Sais-je quelle est cette passive passante,
Si pâlissante, évanescente, absente,
Des yeux, rien que des yeux noirs obscurcis...
Sais-je quel est ce fil fin d'écarlate,
Saignant comme une coupure? C'est lèvre, rien
Que lèvre, songe de lèvre, et qui tue;
C'est bouche qui me flatte,
Et bouche qui sans visage se tient,
Au sein du vide suspendue...

VII

Même voilé, même faussement précis,
O qui me rendra l'accord qu'était l'amante,
Sans yeux que tes yeux modernes qu'augmente
Une chute nocturne de soucis,
Que les yeux sonores de la sonate;
Sans lèvre que ta lèvre ardente à renoncer
Pour la richesse à la longueur du songe,
Que la voix incarnate,
Contour sur un contour sans voix tracé,
Qu'un cristal voilé de mensonge?

VIII

Mensonge? Sans même du bout de l'orteil
Effleurer ta mesure capricieuse,
Sa mesure de figure anxieuse
Rêve et rentre dans le sein du sommeil.
Toi de qui sort ce chant porteur de rêve,
Rends-moi ta lèvre et son immortelle liqueur,
Et cesse entre deux morts de me suspendre;
Rends-moi l'être où m'achève,
Je souffre. J'ai plus d'ombre dans mon cœur
Que des yeux n'en peuvent répandre.

RENÉ VERRIER.

UN ESSAI D'ORTHOGRAPHE PHONETIQUE

LA RÉFORME TURQUE

—

« L'orthographe phonétique... est bien difficile à réaliser, ne serait-ce que par suite de la variété de la prononciation; elle exigerait un très grand nombre de signes; ce ne serait pas du tout simple et cela ne reproduirait jamais qu'approximativement la voix. En outre, il faudrait la modifier bien souvent, car la langue parlée n'est pas stable, elle évolue sans cesse. » (E. Jolivet.)

Ces lignes, publiées dans une revue pédagogique française de novembre 1928 et qui résument à peu près l'opinion des grammairiens français sur la question de l'orthographe phonétique, prennent une saveur toute particulière quand on les relit en Turquie en 1929. C'est que la Turquie de Mustafa Kemal Paa, engagée depuis quelques mois dans cette expérience phonétique, ne paraît pas s'en trouver trop mal. Qu'on nous permette donc de présenter cette réforme en elle-même; d'en étudier rapidement une qui lui est étroitement liée : celle de la langue; enfin d'essayer de la juger en elle-même et sur ses résultats. Mieux que d'autres prétendues révélations sur la Turquie moderne, cette étude nous fera pénétrer au cœur du mouvement rénovateur qui s'y épanouit à l'heure actuelle, nous en montrera tout le sérieux, toute la profondeur, toute l'indiscutable grandeur.

I

HISTORIQUE DE LA QUESTION

Depuis longtemps déjà cette question était d'actualité. De même que pour tout ce qu'a accompli la Révolution

turque, il faut bien se garder de croire que la réforme de la langue est née dans le cerveau d'un homme, et a été imposée par lui, sans discussion, à une nation serve. Non, l'idée était en marche depuis longtemps; des polémiques de journaux, des conférences, des réunions contradictoires avaient permis aux différentes opinions de s'exprimer librement et publiquement, de s'affronter au grand jour, et chacun avait eu le temps et les moyens de prendre position.

La nécessité d'une réforme orthographique n'était niée par personne, tant les inconvénients de l'alphabet arabe étaient évidents. D'abord, il n'était pas fait pour le turc et représentait fort mal les voyelles : « L'omission des voyelles dans la langue graphique était compensée jusqu'à un certain point par les accentuations, ou harèkès arabes, placées au-dessus ou au-dessous des consonnes : mais ces accents voyelles n'étaient employés que bien rarement en turc, à cause de l'aspect confus qu'ils donnaient à l'écriture. Aussi fallait-il connaître déjà la prononciation correcte des mots pour les lire sans faute, et celui qui avait appris la langue surtout par la lecture était condamné à des erreurs incessantes, impossibles à éviter, difficiles à corriger. Et même dans la pratique, il n'était pas aisé de discerner la prononciation correcte des mots les plus usuels, tant elle variait d'une région ou d'un individu à l'autre.

D'autre part l'étude de l'alphabet était très ardue, soit pour des enfants, soit pour des étrangers; dans les écoles, maîtres et élèves perdaient des mois à syllaber, à ânonner péniblement. Faut-il s'étonner, après cela, que la difficulté ait rebuté quantité de gens, que la proportion des illettrés ait pu atteindre le chiffre effarant de 90 % ? Or si la difficulté de l'écriture ne suffisait pas à expliquer pareille proportion, il est indéniable qu'elle y contribuait du moins pour sa bonne part. Et pour qu'on ne puisse

m'accuser ni d'exagération ni de partialité, je citerai simplement ce passage d'un journal turc :

Même dans les Balkans, il n'est pas de pays où les journaux quotidiens soient vendus en aussi petit nombre que chez nous. Il est impossible qu'une revue scientifique vive du produit de sa seule vente. L'auteur d'un ouvrage scientifique ne peut l'édifier qu'aux frais de l'Etat... Les professeurs mêmes préfèrent naturellement écrire des livres scolaires ayant vente forcée. Les libraires ne veulent pas se charger de l'impression d'autres ouvrages que de ceux destinés à l'enseignement. *La masse reste à l'écart du mouvement scientifique et intellectuel.* C'est ce qui explique le retard de notre existence intellectuelle sur notre évolution politique et sociale.

Et dans le *Cûmhuriyet* du 23-8-28, Yunus Nadi Bey constatait également avec mélancolie que l'ensemble du tirage de la presse turque était inférieur au dixième du tirage du seul *Petit Parisien*. Ainsi, en raison de la difficulté de la lecture et de l'écriture, la culture restait l'apanage d'une petite élite, dont la qualité, si précieuse qu'elle fût, ne pouvait compenser le manque de profondeur et d'étendue.

Enfin l'industrie de l'imprimerie, dont le développement est une assez bonne mesure du niveau intellectuel d'un pays, était entravée par une autre difficulté inhérente aux caractères arabes : ceux-ci se lient pour la plupart à l'intérieur des mots, et chacun d'eux possède des formes différentes suivant qu'il est isolé, placé au début, au milieu ou à la fin du mot. Aussi était-il impossible d'employer des machines linotypes, et le nombre des caractères nécessaires à la composition se montait à plusieurs centaines. Il était certain qu'une réforme de l'orthographe libérerait soudain l'imprimerie, en mettant à sa disposition tous les perfectionnements dont elle bénéficie en Europe.

§

Qu'opposait-on à ces arguments, tous également fondés? Surtout des motifs d'ordre sentimental : Comment pourrions-nous abandonner l'écriture qui est celle de toute notre littérature, l'écriture de nos ancêtres (certains, plus ou moins ouvertement, ajoutaient : l'écriture du Coran)? Adopter les caractères latins, c'est signer l'arrêt de mort de tout le passé intellectuel de notre pays; nos écrivains les plus purement nationaux seront complètement oubliés dans deux ou trois générations. Nous ne pouvons les renier, nous ne pouvons abandonner notre culture traditionnelle.

A quoi les partisans de la réforme répondaient qu'au contraire elle serait le signal d'un renouveau d'intérêt pour toutes les questions intellectuelles, qu'elle permettrait une bien plus large diffusion des œuvres littéraires et scientifiques; que si le Japon — dont on opposait et proposait l'exemple — avait fait des progrès, c'était *malgré* son alphabet, et qu'il en aurait accompli de bien plus rapides et faciles sans cet obstacle; qu'enfin il n'y avait rien de sacrilège à abandonner l'arabe, car l'écriture n'a en elle-même aucune valeur religieuse, elle n'est que le véhicule de la pensée. Le Gazi n'avait-il pas d'ailleurs fait traduire le Coran en turc? Et on ajoutait :

> On a beau invoquer le passé, le patrimoine littéraire, le trésor intellectuel national, ce qui compte et doit compter, c'est l'avenir, et l'avenir réclame les caractères latins. (*Stamboul.*)

Aussi finalement presque tous s'étaient ralliés à l'idée de la réforme nécessaire; même chez ses adversaires, la conviction s'était établie qu'elle s'accomplirait fatalement, tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, mais de façon à peu près inéluctable.

§

Mais les avis étaient partagés sur les moyens à employer. On ne voulait pas aller aussi loin que les Japonais, en adoptant purement et simplement une langue européenne qui serait enseignée dans toutes les écoles, — bien que le français fût parlé par tous les Turcs cultivés, et même par la plus grande partie de la population commerçante. Les uns voulaient conserver les caractères arabes en les modifiant et en les adaptant aux besoins de la langue et de l'imprimerie. Déjà en 1913 le ministre de la Guerre, Enver Paşa, avait innové une écriture à caractères séparés, les signes étant écrits sur une même ligne, les uns à la suite des autres; cette méthode, appliquée uniquement dans l'impression du Bulletin du Ministère de la Guerre, n'avait d'ailleurs vécu que quelques mois, les autres départements ministériels s'étant refusés à l'imiter, et les officiers eux-mêmes étant obligés de commencer par transcrire les textes officiels en écriture ordinaire pour les comprendre. Le journal *Son Saat,* plus récemment, avait inauguré un système analogue sans plus de succès.

Ce principe rencontrait peu de sympathie, car il laissait subsister toutes les difficultés qu'on voulait faire disparaître de l'enseignement, et il aboutissait à la formation d'un alphabet tout à fait spécial à la Turquie, d'une portée internationale encore plus restreinte que celle de l'arabe. Il n'aurait fait que renforcer et rendre indestructible la barrière entre la Turquie et le reste du monde.

Aussi en fin de compte est-ce aux caractères latins que l'on en revenait comme à la meilleure solution. C'est en faveur des caractères latins que s'était prononcé le fameux Congrès de turcologie de Bakou en février-mars 1926, à l'unanimité des voix moins une (celle de la Répu-

blique de Kazan). Mais en même temps on comprenait toutes les difficultés d'une pareille substitution.

La première était le choix même de cet alphabet : il ne s'agissait pas de partir à l'aveuglette, d'adopter d'enthousiasme un système quelconque dont les défauts sauteraient aux yeux après très peu de temps d'application, et qu'il faudrait presque aussitôt amender ou abandonner; ni d'accepter en bloc tel ou tel alphabet européen, si répandu soit-il, sous peine de tomber dans les « chinoiseries » de l'orthographe anglaise ou française; ni, enfin, d'inaugurer un système, même parfait, mais entièrement nouveau, encore plus inaccessible aux illettrés et aux étrangers que l'ancien. La question exigeait donc une étude lente et très approfondie; la réforme, pour avoir chance d'aboutir, devant être faite en une seule fois, et de façon quasi définitive, les retouches éventuelles ne pouvant être que de détail. Or, pour obtenir un système clair et pratique, complet pourtant, le choix à opérer parmi les signes diacritiques était d'autant plus difficile que l'alphabet turc compte 35 lettres contre les 25 de l'alphabet français.

La seconde difficulté était dans l'application de la réforme. Question bien délicate, elle aussi. Faudrait-il procéder lentement, par un investissement progressif partant des petites classes des écoles pour arriver peu à peu, en plusieurs années, à l'emploi généralisé, puis imposé officiellement quand toute la nouvelle génération scolaire serait à même d'employer correctement, facilement, la nouvelle écriture ? Ou bien tenter un véritable coup de force, interdire brusquement l'alphabet arabe, et lui substituer de gré ou par contrainte les caractères latins? La tache d'huile ou l'explosion soudaine? Ce second problème exigeait aussi une étude minutieuse, prévoyant les moindres détails, pour éviter toute fausse manœuvre qui risquerait d'aboutir à l'échec... Et l'inertie, l'indifférence de la masse, étant donné le but que l'on se proposait, de-

vaient être acceptées d'avance comme des échecs. Il fallait s'imposer cette règle absolue : agir sur tous sans exception, et dans le plus bref délai possible.

§

Il n'est pas douteux que le gouvernement était décidé à la réforme, mais il hésitait sur les moyens à employer. Rien ne semblait aboutir, parce qu'on travaillait en silence : « La question délicate des caractères latins est à l'étude », affirmait Ismet Paşa en novembre 1927, dans son discours-programme au Parti du Peuple — et aussi parce qu'on attendait le moment favorable, dans la crainte de précipiter maladroitement les événements. Abolition du fez une année, adoption du Code civil ensuite... la réforme de l'orthographe viendrait en son temps.

Mais déjà de menus indices pouvaient s'observer : en 1924, une circulaire avait enjoint aux établissements officiels d'instruction publique d'employer les caractères latins pour les formules chimiques; en 1926, les services d'Etat avaient été invités à représenter les noms propres des étrangers en lettres latines dans la correspondance officielle. Enfin, chose curieuse, alors que les billets de banque étaient rédigés en turc et en français, les timbres-poste portaient à la partie inférieure une inscription en lettres phonétiques : Turk Postalari, 10 grouch, par exemple. Mais ce n'étaient là que des détails, qui n'offraient d'intérêt que dans la mesure où ils annonçaient quelque chose d'infiniment plus important, qui se produisit en 1928; et comme 1926 restera dans l'histoire de la Turquie moderne l'année du Code civil, 1928 restera celle de la réforme de la langue et de l'orthographe.

§

Dès le mois de janvier, quelques jours après que Mahmut Esat Bey, commissaire à la justice, a déclaré à un thé du Türk Ocaği : « Je souhaite ardemment voir notre belle langue exprimée un jour en caractères latins » — ce qui a une certaine répercussion, — on parle enfin officiellement de créer la tant attendue « Commission de la langue turque » au sein du Ministère de l'Instruction publique; on cite déjà les noms de ses membres, de son président; on croit que son premier sujet d'étude sera l'adoption des caractères latins.

La première décision vraiment importante est, au début de mai, avec effet du 1er juin, le vote par la G. A. N. de la loi sur les chiffres. Désormais on n'emploiera plus que les chiffres auxquels nous sommes habitués, qui ont une valeur à peu près universelle, à la place des chiffres arabes. Outre les avantages évidents pour les relations économiques et scientifiques avec le reste du monde, cette réforme met quelque clarté dans les opérations arithmétiques; en effet, les confusions étaient fréquentes, avec les chiffres arabes, entre ٢ (2) et ٣ (3); entre ٧ (7) et ٨ (8), et à cause du zéro représenté par un simple point, dont l'oubli fréquent dans la lecture ou l'écriture hâtives d'un nombre avait de regrettables conséquences.

Le 26 juin a lieu la séance inaugurale de la « Commission des caractères latins »; Emin Bey lui définit ainsi sa tâche :

> La commission n'a nullement à discuter le principe de la réforme, mais uniquement à en examiner et à en fixer le mode d'application le plus logique.

Voilà, du moins, qui n'est pas équivoque; aussi, sachant ce qu'on a à faire, dans quelle direction et entre quelles limites on peut avancer, travaille-t-on à coup sûr, sans hésitation ni inquiétude. La Commission commence par une mise au point nécessaire :

...que les propositions ou suggestions lui soient directement communiquées, les multiples projets publiés jusqu'ici sous divers titres et d'après diverses méthodes n'ayant aucun rapport avec la décision de la Commission.

Ceci afin de couper court à toutes les indignations comme à tous les enthousiasmes prématurés de l'opinion publique.

Pendant tout le mois de juillet, la Commission travaille d'arrache-pied. Ismet Paşa lui-même assiste à certaines réunions plénières pour bien marquer tout l'intérêt que le gouvernement prend à la question. Outre l'adoption des principes fondamentaux, et la préparation d'un dictionnaire et d'une grammaire, la Commission se préoccupe de la méthode d'application à employer. Elle penche d'abord pour l'invasion lente et progressive, en 10, 15 ou 20 ans, afin de ne pas brusquer le mouvement et de ne pas jeter le pays dans une soudaine perturbation dont il est difficile de prévoir toutes les conséquences. Puis, au début d'août, on se fait soudain à l'idée d'un changement brusque. Je pense qu'ici l'influence personnelle du Gazi a joué un rôle prépondérant. N'est-ce pas lui qui, plus confiant et plus hardi que ses collaborateurs, leur a imposé son point de vue, sûr de réussir une nouvelle fois, sûr de sa force, sûr de l'immense bonne volonté générale? C'est d'autant plus probable que dans un discours à la fête du Parti Républicain, à Saray Burnu, il a prononcé ces paroles dont on devine le retentissement :

Camarades, notre langue, si riche et si vivante, se révélera par les nouveaux caractères turcs. Nous sommes obligés de nous débarrasser des signes arabes incompréhensibles, qui tenaient, depuis des siècles, nos cerveaux dans un étau de fer. Le monde entier sera témoin que vous avez compris cette vérité... Toutes les couches de la population apprendront *au plus tard en un ou deux ans* les nouveaux caractères. Notre nation prouvera ainsi qu'elle est, par son écriture comme par sa mentalité, du côté des peuples civilisés.

Dès lors, la cause est définitivement entendue, et les déclarations de Kâzim Paşa, président de la G. A. N., de Necati Bey, ministre de l'Instruction publique, ne font que mieux ressortir l'impulsion vigoureuse que le Gazi entend donner à l'œuvre commencée. Le professeur Ibrahim Necmi Bey vient faire quelques conférences au Palais présidentiel; puis ce sont de véritables leçons auxquelles les députés, les membres de la suite du Président, assistent régulièrement. Le Gazi, raconte-t-on, y prend une part active, pose des questions aux « élèves » qui passent à tour de rôle au tableau noir, donnant lui-même des explications sur des questions grammaticales ou autres. Et tout, jusqu'aux menus et programmes de musique, est désormais imprimé en nouveaux caractères au Palais présidentiel. Un tel exemple ne peut manquer de créer une belle émulation dans tout le pays. Tandis qu'à Angora on fait venir sans tarder des machines linotypes et qu'on ouvre des classes pour les typos et imprimeurs, à Constantinople, des cours sont organisés un peu partout par l'Université, par la Municipalité, par le Parti Républicain Populaire; des conférences sont diffusées par hauts-parleurs; 60 inspecteurs réunis à l'Ecole Normale y apprennent le nouvel alphabet. A Smyrne, à Brousse, les fonctionnaires sont astreints à cette étude, et l'ordre est donné de transformer toutes les enseignes sans délai.

La propagande et l'enseignement ne sont pas laissés au hasard : la Turquie est divisée en 21 régions, et à l'intérieur de chacune d'elles on opère méthodiquement en commençant par former des maîtres; pendant la première semaine de septembre, tous les instituteurs et professeurs suivent des cours dans les centres. Ainsi une circulaire du Vali de Smyrne prescrit : « Chaque nahié et chaque village enverra un professeur au chef-lieu du kaza où il apprendra les nouveaux caractères pour les enseigner ensuite dans son village. Chaque kaza formera un comité d'enseignement composé des professeurs de la

circonscription. Ce comité se chargera d'enseigner le nouvel alphabet à la population... On dressera des statistiques des résultats obtenus, et des crédits seront votés pour récompenser les professeurs qui auront instruit le plus grand nombre de personnes. »

Le Gazi part en voyage et donne des leçons dans les villages. Les journaux racontent en détail ses faits et gestes, par exemple l'histoire de ce bûcheron de Sivas à qui il appris à écrire son nom en dix minutes. Sur son invitation et à son exemple, les députés visitent les villages de leur circonscription, organisant des cours, des conférences. D'ailleurs, la tâche est facilitée par un enthousiasme qu'il est impossible de nier : « Une activité fiévreuse règne dans tout le pays. Dans les cafés, dans les cinémas, sur les bateaux, on ne parle que des nouveaux caractères. Les textes publiés par les journaux sont déchiffrés avec la plus grande attention. Chacun met une sorte d'amour-propre à n'employer que les nouveaux caractères. » Le *Hakimiyeti Milliye,* qui se publie déjà en nouveaux caractères, a vu son tirage augmenter de 3.000 exemplaires.

D'opposition? il n'y en a en réalité aucune qui ose seulement s'exprimer, et quelques petits faits, dont se sont emparés certains journaux d'Europe, ont été démesurément grossis, sinon inventés de toutes pièces. La seule histoire qui mérite d'être rapportée, qui l'a d'ailleurs été par tous les journaux turcs, est celle de la question posée au Gazi : « Mais comment écrirez-vous les noms inscrits sur les tableaux qui ornent les murs des mosquées? »

« La nation turque est convaincue d'avoir trouvé le principe appelé vérité et est décidée à marcher à grands pas vers le salut. *Ceux qui veulent y mettre obstacle seront écrasés sous le pied et la griffe puissante du Turc...* »

§

Cependant la Commission de la langue a achevé ses travaux à la fin d'août, et à sa dernière réunion Ismet Paşa fait adopter la motion suivante, qui traduit parfaitement l'esprit dans lequel le travail a été accompli :

I. — Pour libérer la nation turque de l'ignorance, il n'y a pas d'autre moyen que de rejeter les caractères arabes, qui ne conviennent pas à notre langue, et d'adopter les caractères turcs d'origine latine.

II. — L'alphabet proposé par la Commission est l'alphabet turc. Il satisfait à tous les besoins de la nation turque.

III. — Les règles d'orthographe et de grammaire se perfectionneront parallèlement au développement normal de la langue et conformément au goût national.

Dès lors on pousse les opérations de plus en plus activement. Il est décidé qu'à la rentrée des classes l'enseignement sera donné avec les nouveaux caractères; qu'en prévision des besoins 400.000 alphabets et 250.000 livres de lecture seront imprimés pendant le mois de septembre... pour commencer, car tous les livres scolaires subiront successivement la même transformation; une sous-commission est chargée du contrôle des nouveaux livres et des enseignes; la « Direction des Affaires Religieuses » adresse à tous les muftis et autorités religieuses une circulaire les informant qu'à partir du 1er octobre toute la correspondance avec ce département devra être faite en nouveaux caractères... ce qui, dans son apparente simplicité, se passe de commentaires.

Enfin, le 1er novembre, jour de sa rentrée, la Grande Assemblée Nationale, en réponse au discours du Gazi, vote à l'unanimité le projet de loi qui lui est présenté :

1. — Les caractères dont les formes figurent dans le tableau annexé, et qui sont extraits de l'alphabet latin, ont été adoptés en remplacement des caractères arabes, qui servaient jusqu'à présent pour l'écriture turque, avec les titres et les droits des caractères turcs.

II. — A partir de la publication de cette loi, tous les départements de l'Etat, les Sociétés ou Associations ou Etablissements privés sont obligés d'accepter les écrits faits avec les caractères turcs.

III. — L'application dans les départements d'Etat des caractères turcs est fixée au plus tard au 1er janvier 1929. Toutefois, il est permis, jusqu'au commencement de juin 1929, d'employer les deux systèmes d'écriture dans les procès-verbaux, enquêtes, arrêts ou imprimés.

IV. — On pourra accepter les requêtes des particuliers, écrites en caractères arabes, jusqu'au 1er juin 1929. A partir du 1er décembre 1928, les caractères turcs seront obligatoirement employés dans les enseignes, tableaux, annonces, réclames, films, ainsi que dans les journaux périodiques et revues en turc.

V. — Les livres turcs qui paraîtront à partir du 1er juin 1929 devront obligatoirement être imprimés en caractères latins.

VI. — Dans les procès-verbaux officiels et privés, on pourra employer les anciens caractères arabes, à titre de sténographie, jusqu'au 1er juin 1930.

. . . .

IX. — La présente loi entre en vigueur à partir de sa publication.

II

RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Cet alphabet, rendu officiel et définitif par la loi du 1er novembre 1928, a été établi avec le souci d'en faire un instrument simple et pratique, tout en réservant au turc la possibilité de prendre rang parmi les principales langues du monde.

Aussi a-t-on adopté comme premier principe de conserver toutes les lettres qui ont une valeur absolument internationale : b, d, g, l, etc. Et ceci, qui était tout naturel, donne à la langue une base assez large, un fond analogue à celui de toutes les autres; un étranger, même complètement ignorant du turc, n'est pas absolument dépaysé devant un texte écrit en nouveaux caractères,

comme il l'était autrefois. Pour les autres lettres, on a choisi ce qui était le plus généralement admis, ce qui répondait le mieux aux exigences de la langue, en utilisant au minimum les accents, points, trémas, cédilles, etc. Il paraît qu'on s'est surtout inspiré, pour cette partie de l'alphabet, du hongrois, qui présenterait certaines analogies avec le turc.

Quel est le résultat? Eh bien, en partant du français, voici comme il se présente :

1. — Un certain nombre de lettres qui s'écrivent et se prononcent (du moins sensiblement) comme en français : ce sont les voyelles a, i, o, et les consonnes b, d, f, j, k, l, m, n, p, r, v, z.

2. — Quelques lettres qui s'écrivent comme en français, et se prononcent d'une des façons dont elles se prononcent en français, mais seulement de cette façon :

e — prononcé è, à peu près le son de notre e devant une consonne comme l ou k : ekmek (pain). Jamais e (comme dans je, me), ni é (dé), ni e muet (pluie).

g — prononcé gue (g dur) : Galip (nom propre) ; jamais ge (comme dans mange) rendu par j.

s — prononcé ce (s sourd) : su (eau) ; jamais ze (comme dans rose) rendu par z.

t — prononcé te : tus (sel) ; jamais ce (comme dans ration) rendu par s.

y — qui, en turc, est toujours une consonne marquant le son ye (yod), écrit de façons différentes en français : yavaş (doucement) ; il n'a jamais le son voyelle de l'i simple, rendu par i.

3. — Plusieurs lettres spéciales au turc, mais représentant des sons français :

c = dj. Exemple : Cemal (nom propre), prononcé Djèmal.

ç = tch. Exemple : çorba (tchorba), la soupe.

ş = ch. Exemple : hemşire (hemchire), la sœur.

ö = eu. Exemple : göz (gueuz), l'œil.
ü = u. Exemple : üzer (uzèr), sur.
u = ou. Exemple : uzak (ouzac), loin.

4. — Lettres spéciales au turc et rendant des sons qui n'existent pas en français :

ı (sans point) qui traduit un son guttural, intermédiaire entre eu et ou, très difficile à prononcer pour un gosier européen, même approximativement : arı (abeille).

ğ — le g surmonté d'un croissant est un g doux qui se prononce à peine, et qui ne fait guère, en général, que prolonger la voyelle qui le précède :

dağ (daa), montagne;
yoğurt (yoo-ourt), yoghourt.

h : le h est toujours aspiré et très guttural; il se rapproche du r : hava, l'air.

g, k, l, ont parfois leur prononciation très adoucie par un accent circonflexe placé sur la voyelle suivante, a ou u (surtout dans les mots d'origine arabe ou persane) :

zekâ (zek i a), l'intelligence;
tesgâh (tesgu i ah), le métier;
lâzım (lazım, le l prononcé comme le nôtre), nécessaire.

5. — Signes spéciaux :

' (apostrophe), qui marque l'arrêt du son au milieu du mot : mes'ut (mess'out), heureux.

(ˇ) est d'un emploi facultatif sur ı et u, dans l'écriture manuscrite, quand ils sont placés entre n et m, pour les en distinguer : ŭmŭmŭnŭn (en général).

(ˊ) est placé sur les adjectifs dits nisbi, c'est-à-dire tirés de substantifs d'origine étrangère :

millî (national),

et sur certains homonymes, pour les distinguer les uns des autres, sans que ce signe ait théoriquement de valeur phonétique : Ali (nom propre) ; âli (lieu élevé).

6. — Il nous faut, pour terminer cette étude, mentionner les lettres françaises qui n'ont pas d'équivalents turcs. Ce sont q, w, x. De plus le turc n'a pas de voyelles nasales, ni de diphtongues, ni de l ou n mouillés; il ne fait aucune différence de longueur ni d'ouverture entre les voyelles.

Cette simple et rapide présentation permet de constater que cet alphabet présente bien les caractères qu'on en attendait : simplicité et maniement pratique. Il est très facile à apprendre, et c'est un jeu, en quelques minutes, de le posséder assez pour pouvoir lire, sinon couramment, du moins sans fautes flagrantes.

§

Il est tout particulièrement nécessaire d'insister sur le caractère phonétique de cette orthographe, qui repose sur deux principes :

I. — Un même son simple est représenté par une seule lettre et toujours par cette même lettre : « un son, une lettre ». Par conséquent, il suffit d'entendre prononcer un mot de façon claire pour l'écrire à coup sûr sans faute, puisque l'on écrit tout ce qu'on entend, et rien que ce qu'on entend. L'orthographe n'est plus une science difficile — jusqu'à l'hermétisme, — et bien souvent incohérente, mais un instrument désormais à la portée de tous, et qui fonctionne impeccablement. Entendre, écrire ne sont qu'une même chose élémentaire, et non plus deux opérations distinctes, séparées par un travail parfois long et pénible. Chacun de nous, quelle que soit sa culture, a toujours à portée de la main un dictionnaire, ne serait-ce que pour y trouver confirmation de ce qu'il sait. Il n'en est plus besoin avec les nouveaux caractères turcs. Enfin, comparaison convaincante : la même lettre o servira à noter ce que le français écrit suivant les mots o, oh, ho, au, eau, haut, chaud, faux, lot, os (au pluriel), aulx, rôt,

coqs, Goths; par k ce que nous écrivons lac, archéen, képi, coq, acquis, accorder..., etc.

II. — Une même lettre représente un seul son et toujours le même son; ou, si l'on préfère, des sons différents sont toujours représentés par des lettres différentes : « une lettre, un son ». Il suffit donc de voir un mot écrit pour le prononcer correctement, sans possibilité d'erreur, puisqu'on lit tout ce qui est écrit, rien que ce qui est écrit, et tel que c'est écrit. La lecture, comme l'orthographe, devient d'une simplicité enfantine dès qu'on connaît l'alphabet; plus de complications de lettres qui se prononcent d'une façon dans un mot, d'une autre dans un second et pas du tout dans un troisième. Ainsi les sons différents représentés en français par le groupe qu dans équinoxe, équilatéral et équateur, le seraient en turc, respectivement par k, kü, ku; le w serait rendu par v dans Wagner et par u dans Wellington; le x de soixante serait remplacé par s, celui de dixième par z, celui de Xérès par k, celui d'annexe par ks, celui de Xavier par gz, et celui de « six mille » disparaîtrait purement et simplement.

Quels que soient par ailleurs les inconvénients du principe phonétique, il est indéniable qu'il possède au moins ce très grand avantage de rendre l'orthographe et la lecture, non seulement plus faciles, mais aussi plus correctes, et le turc lui devra d'être devenu la langue du monde la plus aisée à lire et à écrire. Cela vaut bien quelques sacrifices...

III

RÉFORME DE LA LANGUE

Si la transformation de l'orthographe constitue la partie la plus saisissante de la réforme, celle qui frappe le plus l'imagination par sa hardiesse et par les bouleversements qu'elle apporte à la vie intérieure du pays, je dirais

presque qu'elle n'en est cependant pas la partie la plus importante, la plus profondément émouvante. Il y a à côté d'elle, dans son ombre semble-t-il, une réforme moins tapageuse, plus discrète, mais capitale : la réforme de la langue.

Le turc d'il y a quelques années était une langue singulière où le persan et l'arabe tenaient la plus large place. Cette influence avait commencé à s'établir naturellement dans un pays dont toute la culture était d'origine arabe; elle s'était prolongée pendant des siècles, parallèlement à l'influence perse. Aussi quantité d'expressions empruntées à ces deux langues s'étaient introduites et répandues, soit comme synonymes de mots turcs existants, soit même à leur place, après les avoir éliminés; le mal s'aggravait encore de ce que chacun de ces mots conservait les règles grammaticales de sa langue, si bien que pour parler et comprendre le turc, il fallait connaître un vocabulaire arabe et persan assez étendu, et la grammaire de l'une et l'autre langue. Ce n'était pas fait pour simplifier une étude déjà ardue par la faute de l'écriture.

Or cette influence naturelle s'était compliquée d'une espèce de snobisme : c'était devenu de bon ton, et comme une marque de culture supérieure, d'employer le plus possible de mots étrangers. Il n'était pas exagéré de parler « d'invasion », puisqu'il était courant, entre lettrés, de faire entrer dans une phrase sept ou huit mots arabes ou persans contre deux ou trois mots turcs, dont le verbe *être*. Il y avait là un véritable danger, car si les intellectuels s'y retrouvaient tant bien que mal, et au grand dam du turc lui-même, le peuple se détournait d'une langue qu'il ne comprenait plus et se rabattait sur un mélange hétéroclite de turc, de grec, d'arménien, etc. Ainsi, je relevais récemment, dans le roman *Written in Smyrna* de Thomas Edgelow (publié en 1912), ce passage caractéristique :

Paynter commençait à avoir faim. Alors il pensa à un œuf;

mais, par un de ces tours irritants que nous joue parfois notre esprit, il ne put se rappeler *le mot grec* pour le dire, bien qu'il le connût très bien.

Pour avoir chance d'être compris, c'était donc le mot GREC qu'il était préférable de connaître. Les étrangers, d'ailleurs, ne se souciaient pas le plus souvent d'apprendre le turc, sinon quelques expressions courantes. Quant aux éléments minoritaires, Juifs surtout, chacun conservait sa propre langue.

Cet abus était devenu évident et appelait une réaction procédant du même esprit qui guida nos réformateurs du XVIe siècle : rénovation de la langue, en lui donnant le caractère le plus strictement national possible.

§

Et d'abord, unification de la grammaire :

Tous les mots étrangers employés en turc seront soumis aux règles qui régissent la langue turque elle-même. Les règles de construction, de pluriel et d'accord arabes et persanes seront supprimées. (*Décision de la Commission*, juillet 1928.)

Première mesure pour essayer de restituer à la langue son intégrité fortement menacée. Avouons en passant que le système agglutinant des déclinaisons turques, s'ajoutant aux noms européens, sonne assez drôlement à nos oreilles, mais c'est là un point de vue tout à fait extérieur à la question...

D'autre part, on s'est aperçu qu'il existait « dans les villes et les bourgs, dans les villages et parmi les tribus, des milliers de mots purement turcs qui, s'ils étaient classés et renforcés de l'appoint des trésors contenus dans nos livres anciens, pourraient infuser une nouvelle vitalité à la langue écrite et savante, dangereusement anémiée. » Un « Comité de régénération de la langue » s'est donc réuni à Angora pour dépister les mots arabes et per-

sans et les remplacer par des équivalents, soit tirés de vieilles expressions turques tombées en désuétude, soit empruntés à des dialectes provinciaux. Ce Comité est prolongé, aidé par des Commissions locales dont le zèle est stimulé par des primes. Et le « Communiqué du Commissariat de l'Instruction publique » précise :

On ne se contentera pas seulement de recueillir des mots, mais on en justifiera l'usage par des proverbes anciens, des chansons ou des poésies populaires, ou tout au moins en citant des exemples. Il sera naturellement fait usage du nouvel alphabet selon les règles établies. Des études étant projetées également parmi les tribus ayant conservé le parler original turc, les vilayets sont priés d'informer la Commission si de telles tribus vivent dans leurs limites, en en indiquant les coutumes et l'idiome.

§

Et on a essayé, d'ailleurs avec succès, de créer une espèce de mouvement nationaliste qui se dressât en face de l'ancien snobisme persan-arabe. De même qu'on recommande de ne consommer que des produits turcs, de même qu'on exalte par-dessus tout les vertus et les qualités de la race turque, on a engagé une active propagande en faveur des mots purement turcs, propagande dont les fameux « Türk Ocakları » sont l'élément le plus actif, avec certaines associations universitaires. Et sur ce point encore, les chefs ont donné l'exemple : les journaux n'ont pas manqué de souligner élogieusement que les discours les plus récents du Gazi ou d'Ismet Paşa, presque uniquement composés de mots turcs, offraient par là-même un intérêt très vif, et que même d'anciens mots complètement oubliés y retrouvaient sans peine leur sens et leur valeur d'autrefois : « Ismet Paşa a plutôt lu son discours qui, à part douze expressions étrangères, ne comprenait que des vocables turcs; il a employé des mots nouveaux, tels que ekim qui signifie culture, et gidek,

« profession. » Sans doute, il serait puéril d'imaginer qu'en quelques semaines ou même en quelques mois, avec la meilleure volonté du monde, on supprimera définitivement toute trace d'un effet qui s'est appesanti pendant des siècles sur la langue. Mais il est incontestable que si cet effort est inlassablement poursuivi — et tout donne à penser qu'il le sera — il doit aboutir, comme a abouti celui de notre Pléiade. Œuvre d'une importance capitale, à laquelle on comprend que des hommes se soient voués, stimulés par cette ardente volonté de résurrection qui entraîne la Turquie dans la voie du progrès.

§

Mais ce mouvement si décidément national est, par un autre côté, de tendances beaucoup plus larges. S'il est naturel en effet, pour l'usage intérieur, de rechercher la langue la plus proprement turque, il est non moins naturel, pour les relations intellectuelles, scientifiques et industrielles, d'adopter le vocabulaire le plus international possible. Depuis longtemps on avait reconnu et proclamé l'absolu besoin d'adopter une terminologie en rapport avec les besoins de la vie moderne :

La révolution qui vient d'être accomplie permettra à nos savants, à nos intellectuels, de rendre de plus grands services. Songez un peu au charabia dans lequel étaient rédigés nos ouvrages de mathématiques; pour l'enseignement de la médecine, on avait traduit les ouvrages français en turc en se servant des termes arabes. Si vous saviez comme ce langage était ridicule! (*Déclaration de Neset Omer Bey*, recteur d'Université.)

Une nouvelle Commission, composée de professeurs de Faculté, s'est donc réunie à Constantinople, afin d'élaborer un « dictionnaire d'expressions techniques » s'inspirant des termes internationaux. Cette Commission a naturellement commencé par... se diviser en sous-commissions qui s'occupent respectivement des expressions techniques

de droit, d'économie, de littérature, de philosophie, d'histoire, de géographie, de sciences, etc. Des communiqués périodiques, quoique succincts, permettent de se rendre compte que les travaux se poursuivent régulièrement et seront terminés avant longtemps, le résultat devant être jugé en dernier ressort par la Commission linguistique d'Angora.

Cette partie de la réforme dénote chez ses promoteurs un louable souci de « se mettre à la page », afin de mieux pouvoir suivre le mouvement de la pensée moderne et, qui sait? d'y jouer un rôle plus ou moins actif. Ainsi se manifeste, chez ce peuple jeune, ce besoin de l'humanité moderne de se créer, en dehors des langues nationales, sinon une langue spéciale, du moins un vocabulaire qui permette à tout savant, à tout technicien, de se faire entendre par delà les frontières de son pays.

§

Il importait enfin de coordonner tous ces efforts, de leur donner un centre de convergence : ce fut la rédaction du Dictionnaire. Il en fut ainsi à toutes les époques et dans tous les pays. Mais rédiger un dictionnaire était d'autant plus difficile que l'ancienne Turquie n'en possédait pas de vraiment digne de ce nom.

On posa comme principe qu'il fallait avant tout unifier et simplifier, en négligeant les infimes différences de prononciation d'une région à l'autre et en adoptant, en cas de conflit insoluble, la prononciation de Constantinople comme type. D'autre part, nous l'avons vu, on avait fait le plus large appel à tous les spécialistes, chacun fixant lui-même, dans le cadre tracé par la Commission centrale et sous réserve de son approbation, les termes dont il avait besoin. Au cas où les mots turcs ne suffiraient pas à traduire les mots arabes en usage, on décida qu'on adopterait de préférence les expressions d'origine latine.

Quant à la méthode, elle fut exposée très simplement

par Ismet Paşa : « Traduire en notre langue les mots et les expressions contenus dans le grand dictionnaire d'une langue déjà formée... » Cette langue fut le français, et le dictionnaire, vous le pensez bien, non pas celui de l'Académie, mais... le Larousse en deux volumes (dédié à Pierre Lagarde, auteur du spirituel reportage de *Comœdia* sur « Le dictionnaire introuvable »). Ismet Paşa insistait d'ailleurs, dans ce même discours de février 1929, sur la nécessité d'achever ce dictionnaire sans tarder : « Le citoyen qui se trouve obligé de ne plus employer quantité de mots dont l'orthographe lui est difficile avec les nouveaux caractères, aurait le droit d'en inventer à son aise. Avant de nous délivrer des mots d'origine orientale, nous serions exposés à voir notre langue envahie, d'une façon démesurée, par des mots tirés des langues occidentales. » En effet, on peut trouver actuellement des enseignes ainsi rédigées : Tuvalet Salonu (salon de toilette), Istasion Büfesi (buffet de la gare), et ce que certaines compagnies étrangères appellent Demir Yolu devient le plus souvent Şömendöfer, tout simplement. Le petit lexique d'orthographe publié par la Commission contient même des séries de mots telles que la suivante : ambargo, ambarkman, ambalaj, ambriyon, ampul, amper, ampirism, ampirik. Le danger est donc réel, mais laissons se poursuivre en silence le travail de la Commission, des spécialistes et des professeurs chargés de mettre au jour un dictionnaire turc vraiment moderne et « qui réponde à tous les besoins dans le domaine intellectuel ».

§

Les réformateurs de 1928 ont donc simplifié l'orthographe et la lecture en adoptant le principe phonétique; épuré la langue en unifiant la grammaire et en éliminant les mots arabes et persans; ils l'ont enrichie de vieux mots et d'expressions provinciales; ils ont constitué un vocabulaire technique et scientifique en accord avec le

vocabulaire international et synthétisé tous ces travaux en un dictionnaire définitif.

IV

ÉTUDE CRITIQUE

1

Le résultat obtenu est-il théoriquement parfait, ou du moins de cette perfection relative que l'on peut seule espérer en semblable matière? Il le semble bien : le système est clair, simple et pratique. Même en l'examinant de près, que peut-on relever contre lui?

Que le son dj serait rendu par dj aussi bien que par c, et tch par ts que par ç?, qu'il aurait mieux valu rendre un son double par deux lettres déjà employées et réserver c et ç pour un autre emploi? Ce n'est pas sûr, et le point de vue adopté par la Commission est fort acceptable : les sons dj et tch sont très fréquents en turc; il vaut mieux, pour plus de simplicité et de rapidité d'écriture, les représenter par une seule lettre. D'ailleurs dans l'application ceci ne sera pas contraire au premier principe phonétique, puisque dj ne sera pas représenté, tantôt par c et tantôt par dj, mais toujours par c, et tch par ç.

Que l'accent circonflexe a deux valeurs distinctes, dont l'une seulement — adoucissement de la consonne précédente — répond au principe phonétique? Peut-être, du point de vue purement théorique, y a-t-il là matière à critique légère, mais je ne crois pas qu'en pratique on puisse en faire un bien gros grief au système, car il n'y a aucune confusion possible. Sur ce tout petit point particulier, on a cessé de s'en tenir strictement au principe, sans le renier pour cela, et c'est peu de chose. Cependant le second emploi (distinction des synonymes) pourrait entraîner une légère confusion : assez fréquemment l'accent circonflexe surmonte un a, par exemple, plus long,

en réalité, que le a ordinaire, car il est d'origine arabe; or on croirait à tort que l'accent est pour quelque chose dans l'allongement de cette voyelle. La vérité est qu'il subsiste actuellement, et représentés par la même lettre, un a turc, assez bref, et un a arabe, plus long; ce serait donc une faute de ne pas les avoir représentés différemment, si le but des réformateurs n'avait été, probablement, d'amener la disparition progressive du son arabe.

On ne doit pas davantage insister sur le nombre des accents, sur le rôle des points; la seule petite simplification possible, si l'on avait accepté dj et ts, aurait été de se servir de c pour représenter ch par exemple, mais ce n'aurait jamais été qu'une économie d'une cédille. Peut-être aussi aurait-on pu chercher à éviter l'emploi si fréquent des trémas; peut-être, malgré les précautions prises, y a-t-il encore parfois une certaine difficulté à distinguer rapidement les i, ı, u, m, n, qui se suivent; mais ce n'est pas une difficulté particulière au turc; elle n'est même pas, ici, par trop marquée.

De ce point de vue, je ne pense donc pas que l'on puisse faire de reproches graves au système qui a été adopté; l'application à l'orthographe, étant donné la simplicité des principes, était très facile. Il n'y a eu d'hésitations que pour quelques cas relativement rares : ainsi le départ a été difficile à établir entre ğ et y, entre ğ et h, et l'on voit écrits concurremment eğilmek et eyilmek (s'incliner), bağçe et bahçe (jardin). Mais tout cela est en somme peu de chose, et la publication du dictionnaire mettra tout au point en contentant les plus exigeants.

§

Mais n'y a-t-il pas eu simplification excessive, du fait même qu'on s'est arrêté au principe phonétique en repoussant délibérément les ressources de l'étymologie? J'ai entendu soutenir cette opinion à mainte reprise, non par des Turcs, qui s'élèvent au contraire vigoureusement

contre elle, mais par des Européens parlant fort bien la langue du pays, qui, tout en reconnaissant l'excellence du principe, contestaient que son application rigoureuse et immuable fût une bonne chose : « En ne voulant admettre que la théorie phonétique, on arrive à ce qu'un même mot s'écrit différemment suivant sa fonction dans la proposition. Ainsi kitap (livre) devient kitabı quand il est complété par un autre mot; yurt (groupe) devient yurdu. Le changement du p en b, du t en d, qui n'existait pas dans l'écriture arabe (on écrivait kitab, yurd) déforme la racine et rend parfois la parenté réelle des mots bien difficile à retrouver. Allons plus loin : au moment où l'on abandonne complètement l'arabe et le persan, c'est une imprudence d'enlever à la langue la solide armature étymologique qui, seule, aurait pu lui permettre une convalescence rapide et définitive. D'un seul coup on veut tant lui retirer qu'il n'en restera pour ainsi dire rien et que les Turcs, sous le prétexte de ne plus parler qu'une langue purement nationale, devront en réalité se mettre à l'étude d'une langue entièrement nouvelle pour eux, où leur manquera tout point de repère. En attendant que les esprits soient faits à la transformation, on hésitera à se servir d'un instrument encore mal connu, et savez-vous ce qui en résultera? un accroissement de vogue des langues étrangères, c'est-à-dire en définitive du français. Voilà, pour commencer, à quoi on aura abouti. »

Je ne conteste pas entièrement cette façon de voir. Il y a en ce moment une certaine désaffection, du moins superficielle, à l'égard du turc, et peut-être une recrudescence de sympathie pour le français. Mais le point de vue est trop systématique; l'étymologie n'est pas en aussi grave péril qu'il pourrait le sembler d'abord; et, entre conserver des lettres sans rapport avec la prononciation réelle, et éprouver une plus grande difficulté à retrouver la filiation des mots, du moment que cette difficulté n'est pas insurmontable, j'opte pour le principe phonétique.

Quant aux conséquences fâcheuses pour la langue nationale, il n'est pas possible qu'elles se prolongent bien longtemps; ce n'est l'affaire que d'une ou deux générations, après lesquelles chaque langue reprendra sa place et son rôle. En admettant que le turc se trouve actuellement en état d'anémie, qu'il ait besoin d'être étayé par le français, ce serait méconnaître ses ressources et sa vitalité profonde que de penser qu'il ne s'en relèvera point; tant de gens de cœur se sont voués à cette cause qu'elle ne peut échouer, qu'il faut, par simple souci d'impartialité, lui faire plus large crédit, et attendre...

§

En somme, si nous reprenons point par point l'opinion de M. Jolivet citée au début de cette étude : certes l'orthographe phonétique a été difficile à réaliser, surtout à cause de la diversité de la prononciation; mais du moment que l'usage est multiple, rien n'empêche de choisir un type, et justement d'adopter le plus simple ou le plus répandu; et si elle ne reproduit jamais qu'approximativement la voix, elle est avec elle dans une correspondance tellement plus étroite que toute autre, qu'on peut avancer qu'elle la reproduit fidèlement. Le nombre des signes n'est pas exagéré, et il suffit aux besoins de la langue. Quant aux modifications éventuelles, elles ne semblent pas devoir être nombreuses, une fois que la prononciation aura été fixée par le dictionnaire, auquel chacun devra recourir en cas de conflit. Il suffira d'ailleurs de prévoir une révision périodique, à des intervalles assez éloignés, tous les 20 ou 30 ans, et c'est une tâche qui conviendrait fort bien à un corps semblable à notre Académie Française.

§

Ainsi, du point de vue théorique, la Turquie semble n'avoir qu'à se féliciter de la transformation capitale opérée l'an dernier.

§

Mais qu'a-t-elle donné pratiquement dans chacun des domaines où son application devait amener des conséquences extrêmement favorables?

La simplicité de l'orthographe et de l'écriture a-t-elle entraîné, ou du moins fait s'amorcer un progrès de la culture générale? Oui, si l'on entend par là qu'il y a maintenant beaucoup moins d'illettrés qu'autrefois, non par la seule vertu de la transformation, mais parce que le gouvernement a profité de l'occasion pour créer des Ecoles Nationales. Sans parler en détail de leur fonctionnement, disons simplement que leur fréquentation est absolument obligatoire pour tous les illettrés jusqu'à 40 ans, que les cours ont lieu dans la journée pour les femmes, le soir pour les hommes; qu'elles fonctionnent régulièrement, dans tout le pays, au moins depuis le 1er janvier 1929. Les résultats? « Je puis affirmer avec une conviction absolue que l'immense majorité du peuple turc a parfaitement digéré les nouveaux caractères. J'ai de mes propres yeux vu des imams, des hodjas de 60 ans, suivre avec assiduité les cours du soir. J'ai vu aussi, côte à côte, de jeunes pâtres avec de vieux paysans. Je les ai interrogés un à un, la plupart en savent autant que moi. J'ai examiné les fonctionnaires et même les muftis; j'ai examiné les maires de villages; tous sont à même de remplir leurs fonctions avec les nouveaux caractères. Partout on s'est plaint du nombre restreint des cours. » Cette déclaration, émanant d'un homme comme Kâzim Peşa, Vali de Smyrne, ne doit pas être prise pour l'expression, destinée

à la publicité, d'un béat optimisme officiel, mais comme l'expression modérée d'une observation conduite en toute impartialité, à laquelle aucun de ceux qui vivent en Turquie ne saurait contredire. Si la régularité de la fréquentation semble avoir un peu faibli au cours des dernières semaines, le gouvernement a immédiatement annoncé une nouvelle série de mesures énergiques, propres à combattre ce relâchement. Enfin, les Ecoles Nationales se perpétueront sous forme de cours du soir, afin que leur action se prolonge et s'élargisse sans cesse. Voici pour l'instruction la plus élémentaire.

D'autre part, le principe étant posé qu'il ne doit plus y avoir d'illettrés en Turquie, tous les groupements minoritaires devront obligatoirement apprendre le turc; déjà l'étude en avait été imposée dans les écoles étrangères, avec priorité de l'examen de turc pour le passage d'une classe à l'autre; les adultes eux-mêmes seront atteints par le moyen des Ecoles Nationales, et la question doit, peut-être, disparaître tout à fait, du moins perdre beaucoup de son importance.

§

Dans les Ecoles, les résultats ont été excellents. Les élèves ont appris très rapidement les nouveaux caractères; ils ont fait de tels progrès en lecture qu'ils ont souvent dépassé leurs maîtres. Toutes les notes prises en cours, les exercices, les devoirs sont rédigés sans difficulté; la transformation des livres n'est pas encore complète, mais elle se poursuit progressivement. La réforme a beaucoup servi les débutants en langues étrangères qui ont pu se dispenser de la lente initiation, nécessaire autrefois, aux mystères de la lecture et de l'écriture anglaises, françaises ou allemandes. Ces résultats sont fort encourageants, car ils laissent prévoir que les enfants sortis du peuple, jusqu'ici arrêtés dans leur ascension vers la culture par la nécessité d'apprendre une langue étran-

gère, pourront désormais la poursuivre plus facilement; et la réforme ayant abouti auprès des enfants, c'est la certitude que les prochaines générations pourront et sauront en tirer tout le parti que l'on espérait.

§

Malheureusement le succès n'a pas été aussi complet, aussi rapide dans le domaine de l'imprimerie. Mais séparons deux points de vue tout à fait différents :

L'industrie de l'imprimerie, elle, s'est grandement améliorée depuis la réforme. Les nouvelles machines ont permis de faire des progrès remarquables en un laps de temps très court, dans la présentation des journaux et des revues; les ouvriers se sont « mis à la page » avec une rapidité surprenante, et si, tout au début, il y a eu beaucoup de fautes, surtout en raison du manque de dictionnaire, elles sont de moins en moins nombreuses et on tend vers une perfection comparable à celle des journaux européens. Sur ce point la réussite a donc été complète.

Mais la répercussion sur le grand public n'a pas été immédiatement aussi heureuse. Conformément aux prévisions, il s'est produit un ralentissement notable de la vente; sur la durée de ce ralentissement, sur ce qui le suivra, on peut se montrer optimiste, mais jusqu'ici l'imprimerie a été la grande sacrifiée de l'expérience. Après l'engouement du début, le chiffre des tirages a baissé, baissé... de 25, 30, parfois 50 %. Et les journaux, qui n'avaient déjà pas les reins trop solides, se sont trouvés dans une situation presque angoissante. C'est que la différence, pour les lecteurs, est très sensible; ils ne peuvent plus « parcourir » leur journal, ils doivent le lire, lentement, péniblement : « Plutôt que de passer deux heures à déchiffrer un journal turc, je préfère en passer une à lire un journal français », m'a-t-on souvent avoué; et il est bien vrai que l'esprit, dérouté par la forme des mots,

qui ne lui « parle » plus directement, doit fournir un effort mécanique et un effort de compréhension assez pénibles. Ce qui est vrai de la prose l'est encore bien plus des vers, au point qu'un professeur de mes amis, pourtant encore assez jeune, me confiait avec un peu de désenchantement dans la voix : « Je n'ai plus de goût à lire. »

Crise de lecture (signalée par Yakup Kadri Bey dans le *Milliyet*, par Ali Naci Bey, membre de la Commission linguistique, dans *l'Ikdam*), perte considérable pour les journaux et les livres, est-ce la condamnation de cette réforme commencée sous de si favorables auspices? Non, justement parce qu'on n'est encore qu'au début de l'application et qu'il eût été invraisemblable que cette crise prévue ne se produisît point. Actuellement, d'ailleurs, le gouvernement ne ménage pas son appui aux journaux, ce qui est justice; en quelques années, ils regagneront largement ce qu'ils peuvent perdre maintenant, et déjà la courbe se redresse, amorce d'un relèvement qui doit se poursuivre et s'accentuer chaque jour davantage. Ainsi, quelle que soit la gravité de la crise actuelle, elle ne saurait en aucune façon entraîner un retour en arrière, elle ne doit même pas causer d'inquiétudes sérieuses pour l'avenir. La réforme qui est en cours, forcément lente à donner des résultats absolument concluants, a besoin d'un développement de plusieurs mois, plusieurs années peut-être, pour être jugée définitivement. En attendant, rien ne doit entamer la confiance générale.

§

Quant aux craintes de ses adversaires, elles se sont en partie réalisées, en ce sens qu'on délaisse, et qu'on délaissera de plus en plus les auteurs anciens. La réforme de la langue leur a porté le coup le plus dur, en consacrant la condamnation — qui était déjà de fait — de l'influence arabe et persane, et non seulement des mots eux-mêmes,

mais de l'esprit de leur poésie, c'est-à-dire de cette contemplation « précieuse » de la réalité, à la fois puérile et chargée de métaphysique, enrichie de mille arabesques capricieuses comme un joyau de l'ancien temps. Je ne pense pas qu'on s'avise, non de les transcrire, mais bien de les « traduire » en turc nouveau style; si on le faisait, il ne faudrait pas que ce soit avec l'espoir d'un succès populaire, car le goût auquel ils répondaient est bien mort. Ce n'est pas dire qu'on les ignorera, qu'on les reniera; ils resteront la joie des lettrés, mais le nombre de ceux qui seront capables de les apprécier pleinement se réduira à chaque génération, pour en arriver au point où nous en sommes nous-mêmes à l'égard de l'ancien français. La vérité est dans ces paroles de Kemal Cenap Bey, professeur d'université, qui, se donnant l'air de rassurer ses contradicteurs, mettait les choses au point avec une cruelle précision : « La civilisation qui a pu déchiffrer des écritures datant de 3.000 ans pourra aussi bien lire les œuvres vieilles seulement de quelques centaines d'années. » Comme cela les relègue loin dans le passé, loin de la vie intellectuelle active du présent!... Par contre, il est certain que la jeune littérature est appelée à un essor, à une diffusion qu'elle n'aurait jamais pu espérer autrefois. L'avenir doit donc gagner plus encore que le passé ne perdra, et si l'équilibre est rompu, de plus en plus ce sera dans le sens de l'enrichissement.

3

Une dernière question se pose à tous les Européens, particulièrement à nous Français, qui avons essayé de réformer notre orthographe sans y aboutir : comment les Turcs ont-ils pu réussir?

I

Si bizarre que cela puisse paraître, cela tient d'abord à l'état du pays. Il y avait, il y a encore en Turquie, à côté

d'une élite très cultivée, très érudite, une majorité inculte, celle sur qui la réforme se propose d'agir. Sur cette question comme sur bien d'autres, cette majorité est résolument amorphe, et son opinion n'avait pas à entrer en ligne de compte lors des délibérations. Partir de zéro présente sans doute de grandes difficultés d'application, mais il est peut-être plus aisé d'innover entièrement que de transformer des habitudes prises dès longtemps. La seule opposition à craindre de ce côté était celle de l'inertie.

Parmi les lettrés, il y a encore, sans doute, des hommes qui regrettent le passé, dans ce qu'il offre de splendeur et de beauté rétrospective à leurs imaginations déclinantes. Mais ceux-là constituent une infime minorité, sans cesse décroissante, et la plus grande partie est faite d'hommes aux idées neuves, à l'esprit entièrement tourné vers l'avenir, qui veulent régénérer la Turquie, non pas en la calquant servilement sur le prototype international made in U. S. A., mais en lui faisant adopter les méthodes, en lui insufflant l'ardente volonté de vivre de l'Occident. C'est dire que ceux-là, loin de s'élever contre la réforme, l'appelaient dès longtemps de leurs vœux, et l'ont saluée avec joie. Eux, la minorité, mais la minorité pensante et agissante, l'âme du pays, ont voulu, préparé et contribué à réaliser la réforme phonétique et linguistique. Enfin elle a été plus particulièrement l'œuvre de quelques-uns : le Gazi, Ismet Paşa, etc..., non parce que le hasard les avait mis au pouvoir à ce moment, mais parce qu'ils y étaient de par la volonté unanime, et spécialement pour accomplir cette mission dans la confiance générale : confiance clairvoyante et raisonnée de l'élite, confiance plus aveugle, mais non moins ferme de la masse; le peuple turc s'est donné à ces chefs pendant la guerre de l'Indépendance, il est prêt à les suivre du moment qu'ils lui affirment qu'ils travaillent pour son bien. Et le progrès continu de la Turquie est le meilleur, le plus sûr des plébiscites.

§

La réforme a pu s'accomplir, alors que la nôtre a échoué, à cause d'une différence complète des points de départ. Les grammairiens français se défendent d'imposer quoi que ce soit par autorité, de régenter la langue; ils déclarent que leur rôle est purement passif et scientifique : observer, pour déduire des lois; tout au plus s'élèvent-ils contre des incorrections flagrantes ou des innovations par trop choquantes, quittes à les accepter ensuite si l'usage les impose. Ainsi M. Brunot, spectateur impartial des faits du langage, note, classe, marque les tendances, s'efforce de retrouver les origines et les filiations; il comprend et il explique, en savant linguiste..., ce qui est très difficile, très utile et très méritoire.

Mais pour opérer une réforme de grande envergure, il faut, non seulement que les linguistes se voient attribuer une sorte de pouvoir dictatorial — ou, ce qui revient au même, qu'ils soient des hommes politiques à l'autorité incontestée, — mais aussi qu'ils ne considèrent pas l'usage comme une loi souveraine. Les Turcs se sont dit que la langue était d'abord un instrument de la prospérité nationale, susceptible d'améliorations et de transformations profondes; ils ont jugé tout naturel, après en avoir décelé les défauts, de les corriger, quelles que puissent être les difficultés. La tâche que leurs grammairiens s'étaient tracée leur imposait d'être des hommes d'action novateurs; ils n'y ont pas failli, et c'est ce qui leur a permis de réussir, car en pareille matière le système des modifications lentes, des « tolérances » et des règles qui ne sont pas impératives ne peut donner grands résultats. La manière forte, malgré ses inconvénients, malgré la répugnance qu'elle peut inspirer à des hommes d'étude, était en ces circonstances la seule à employer.

§

L'appauvrissement du pays à la suite des guerres, l'anémie de la langue avaient fait de la lutte contre l'ignorance et de la réforme une question vitale pour l'avenir économique et intellectuel de la Turquie. Ce point de vue, et par conséquent le remède à ces maux, s'était imposé à tous. Or, pour faire accepter la réforme mieux encore, on n'a rien négligé. On a répété à satiété, pour que chacun en soit intimement pénétré, que l'intérêt général et celui de chacun se confondaient en un même devoir patriotique; les journaux se sont plu à répéter que c'était le meilleur moyen de régénérer le pays, de le rendre riche, et en même temps d'étonner le monde entier par une initiative si hardie. Puis on a fourni tous les moyens de s'instruire, tant par la distribution d'alphabets et de livres élémentaires de lecture que par la publication d'articles de vulgarisation dans les journaux et que par l'institution des Ecoles Nationales; le projet de budget adopté en mai prévoit un crédit de 1.450.000 livres turques (plus de 18 millions de francs) pour « l'application de la réforme phonétique et le relèvement du niveau intellectuel du pays ». La propagande a été si bien faite, les procédés de diffusion si variés et les facilités offertes à chacun si nombreuses que seule la mauvaise volonté pouvait expliquer une ignorance persistante. C'est pourquoi, en contre-partie, on a jugé légitime d'imposer l'apprentissage de l'alphabet comme une obligation stricte, d'abord à tous les fonctionnaires, puis à la nation entière, sous peine de poursuites, de destitutions et d'amendes. Ainsi sollicités de tous côtés, et au besoin contraints, comment les Turcs auraient-ils résisté à l'impulsion si vigoureusement venue d'en-haut?

§

Mais surtout il faut expliquer le succès par des raisons

psychologiques, par la façon quasi unanime dont la réforme a été accueillie. Tous ceux avec qui j'ai eu l'occasion d'en parler, même s'ils m'avaient précédemment confié les difficultés qu'ils rencontraient, même s'ils déploraient l'éloignement toujours plus marqué des œuvres d'autrefois, en sont venus finalement à me dire : « Mais tout cela n'est que regrets platoniques, car si l'on nous proposait d'en revenir à l'ancienne écriture, nous refuserions. Une seule chose doit compter pour nous : l'avenir. Et, quelle que soit la gêne que nous puissions en éprouver, nous devons à cet avenir, nous devons à notre pays ce sacrifice, nous le faisons joyeusement, sans même vouloir jeter de regards en arrière... »

§

Ainsi, pratiquement, la réforme turque s'est heurtée à des difficultés importantes, d'ailleurs prévues et acceptées en toute connaissance de cause; mais après seulement quelques mois d'application elles commencent déjà à s'atténuer, et les résultats bienfaisants à se faire sentir. Ce n'est pas encore l'heure de se croiser les bras en contemplant avec satisfaction l'œuvre accomplie; c'est au contraire le moment du travail le plus intense, le plus soutenu, qui ne souffre aucune relâche. Mais il est déjà permis d'envisager l'avenir avec confiance, sans crainte d'être taxé d'optimisme aveugle; déjà on peut entrevoir l'heure où la Turquie, dégagée de l'esclavage politique et social où elle se trouvait plongée depuis des siècles, réussira à se libérer définitivement du lourd fardeau d'ignorance que le passé faisait peser sur elle. Et si l'on veut aller au cœur de la réforme qu'elle vient d'accomplir, en comprendre tout le sens et toute la portée, il faut la considérer comme un très grand sacrifice, librement et résolument consenti par une génération entière pour le bien supérieurement entendu du pays. Ce dévouement ano-

nyme, collectif, doit nous faire comprendre que l'ancienne Turquie est bien morte, et que cette révolution sera une étape décisive, l'une des plus rudes, mais aussi des plus glorieuses, dans l'âpre voie montante qu'elle s'est fièrement tracée et qu'elle suit sans défaillance.

GEO COURTIN.
Professeur au Lycée turc de Smyrne.

LA VIE AU CAFÉ VACHETTE

(1898-1910)

Situé au coin de la rue des Ecoles et du boulevard Saint-Michel, le Vachette comprenait une grande salle ou plutôt trois pièces au rez-de-chaussée, communiquant au restaurant du premier étage par un escalier intérieur, que nous appelions l'escalier des Huguenots. Une consommation de 40 centimes et deux sous de pourboire vous donnaient le droit de rester là jusqu'à une heure du matin.

Le Vachette avait un caractère d'intimité qu'on ne retrouve plus dans les établissements d'aujourd'hui, envahis par une clientèle cosmopolite où écrivains et étudiants tiennent de moins en moins de place. Les habitués se divisaient en plusieurs groupes : Moréas et ses amis, les joueurs de dominos, avec le fils Bouguereau, le futur député Malvy, les deux frères Berthelot, et un autre groupe de Roumains gesticulateurs et criards, dont le dur accent dominait les disputes des joueurs et même les colères de Moréas, toujours indigné du mauvais jeu de ses partenaires.

On quittait le Vachette à minuit ou une heure du matin. Les joueurs attendaient la fermeture des portes pour aller finir la nuit aux Halles avec Moréas. En revenant des Halles, on s'arrêtait chez le pâtissier du coin de la rue Racine, qui restait ouvert jusqu'au matin. On mangeait des gâteaux, et, content d'avoir vu se lever l'aurore, on rentrait chez soi pour goûter le sommeil du juste.

Nous formions au Vachette, en quelque sorte, un centre d'informations, une mise au courant de ce qui se disait ou s'écrivait, livres, revues, journaux et théâtres. Chacun racontait ce qu'il savait, ce qu'il avait lu, potins de la veille, rumeurs de coulisses, projets d'éditions. On résumait une pièce; on parlait philosophie; on signalait le dernier livre paru. En poésie, Moréas était l'arbitre sans appel.

Nous nous liâmes très vite avec Moréas, et je crois qu'il a toujours apprécié la sincérité de mon amitié sans flagornerie. Comme je l'ai dit ailleurs, j'eus tout de suite la clef de ce caractère, bourru et bon garçon, souriant et taquin. Après quelques discussions un peu aigres, je me fis une règle de ne plus le contredire et nos relations ne cessèrent jamais d'être cordiales. Moréas avait besoin de ses amis pour peupler la solitude de sa vie. Il se fâchait souvent; mais, un instant après, il sortait avec vous, bras dessus bras dessous, et vous apaisait gentiment. Il aimait à nous voir nombreux et à se sentir entouré.

Notre table, au coin, en entrant, était toujours soigneusement réservée. Moréas y trouvait-il un intrus, il le toisait du haut de son monocle et interrogeait d'un regard sévère le gérant Emile ou notre célèbre Isidore. L'intrus ne tardait pas à être emprisonné dans un tel cercle de voix et de bruit, qu'il finissait par céder la place.

J'ai parlé ailleurs de Moréas et mis au point les détails qu'on me contestait sur son caractère, son érudition et son talent. Il avait lu peu d'auteurs, en dehors des poètes du XVIe siècle. Des grands écrivains, comme Montesquieu et Rousseau, il ne connaissait que des extraits, ce qui ne l'empêchait pas de bien juger leur style et d'en parler avec goût.

Moréas interrompait souvent sa conversation pour aller jouer aux échecs, ou y voir jouer ses amis. Il devenait alors insupportable. Monocle en arrêt, fronçant les sourcils, il jugeait les coups, conseillait, protestait. « C'est

idiot. Vous le faites exprès. » On tâchait de l'écarter : « Voyons, laissez-nous jouer... » Il en voulait surtout à notre ami Vitrolles, qui commençait par prendre la dame et les deux tours. Moréas s'arrachait le monocle d'indignation. « Je m'en vais. Vous me dégoûtez. »

Il avait un genre d'esprit et des reparties auxquelles son aplomb et son accent donnaient une saveur intraduisible.

Un jour, rue des Ecoles, passant avec un ami devant une concierge assise sur sa porte, à côté d'un perroquet dans sa cage, Moréas s'arrête, ajuste son monocle et, considérant l'oiseau avec intérêt, finit par demander à la bonne femme : « Il est à vous, ce perroquet? — Oui, monsieur. N'est-ce pas qu'il est beau? — Il est infect! », dit Moréas en lui tournant le dos.

Un autre jour, notre poète se trouve en visite chez son ami le docteur Thiercelin, qui lui parle de sa petite fille encore au berceau. « Voulez-vous la voir? — Très volontiers », dit Moréas. Il s'approche du berceau, examine la fillette et, laissant tomber son monocle : « Les enfants, dit-il, ça ne m'intéresse pas. »

Un jeune auteur fit lire à Moréas des vers qu'il ne jugea pas très bons et, comme il les montrait de nouveau devant lui le lendemain, Moréas dit en souriant : « Ils ne sont pas devenus meilleurs depuis hier. »

Très sensible à la critique, il pardonnait pourtant facilement les attaques, ou s'en vengeait avec malice. Un jeune homme s'excusait d'avoir publié sur lui un article un peu dur. « Vous n'êtes pas fâché? demanda-t-il. — Si, pour vous », dit Moréas.

Une fois, pourtant, l'auteur du *Pèlerin passionné* se rebiffa contre un critique trop sévère. Celui-ci prit mal la chose et demanda une réparation par les armes. « C'est inutile! dit Moréas. Je ne puis plus maintenant lutter qu'avec Sophocle et Euripide, et ils sont morts. »

Il offrait un jour un de ses ouvrages à un ami. « At-

tendez, dit-il. Je vais vous mettre une belle dédicace. » Et, prenant la plume, après avoir réfléchi, il écrivit : « Bien cordialement. »

Ses mots avaient une drôlerie toute personnelle.

Voici un trait de lui digne de l'antique. Pendant une maladie, son ami le docteur Thiercelin lui prescrit une ordonnance, que Moréas fait porter à son pharmacien. Celui-ci consent à la préparer, mais la lui renvoie avec ce mot confidentiel : « Ne prenez pas ça. C'est du poison. » Le docteur revient, le poète lui montre la réponse du pharmacien et ajoute en souriant : « J'ai pris le remède tout de même. » C'est le mot d'Alexandre le Grand.

Louis Richard nous racontait qu'un jour, avec des camarades, dans la banlieue de Paris, ayant un peu perdu la tête après un bon repas, l'un d'eux se mit à planter son couteau sur la table, entre ses doigts, avec beaucoup d'adresse. Moréas sort aussitôt son revolver et tire à droite et à gauche. On se précipite, on le désarme... « Eh bien, quoi ! disait-il. On lui laisse bien son couteau, à lui ! »

On lui pardonnait tout. Certains amis cependant, faute de savoir s'y prendre, restèrent toujours avec lui en mauvais termes. Henri Mazel, entre autres, bon garçon pourtant et très sociable, ne put jamais se plier à ce caractère. Le poète le regardait fixement et semblait attendre un mot, qui ne vint jamais.

Cinq ans avant la maladie qui l'a emporté, Moréas avait fait appeler son ami le docteur Thiercelin, qui habitait alors rue de Médicis, dans le quartier des cafés fréquentés par le poète. Moréas allait souvent consulter Thiercelin et arrivait toujours en retard, après avoir longuement bavardé avec la concierge. Le poète méprisait la politique et ne parlait guère que littérature. « Il faut avoir le don, disait Thiercelin. — Non, répliquait le poète. Le don, c'est l'ennemi. La nature est bien plus secrète. » Thiercelin croyait à la sincérité des tribuns socialistes :

« Ce sont des apôtres, disait-il. — Alors, dit Moréas, ce sont des farceurs. — En tous cas, ils connaissent les choses dont ils parlent. — Si on ne parlait que des choses qu'on connaît, répondit Moréas, on ne parlerait de rien. »

Moréas prenait part à tous nos entretiens; la moindre contradiction l'irritait; sa voix dominait tous les bruits, et il ne permettait pas qu'on discutât ses jugements, se réservant, pour sa part, le droit de dire du mal ou du bien des plus grands poètes, comme Lamartine, Victor Hugo ou Musset. Il fallait mettre au point ces appréciations pour ne pas perdre pied dans cet assaut de paradoxes.

Moréas arrivait certains jours dans une toilette impeccable et d'autres fois très négligée. Ces contrastes faisaient partie de son caractère et ne l'empêchaient pas d'avoir grand air.

Une partie de son prestige venait de son aplomb et peut-être aussi, je crois, de son monocle. Le monocle impressionne les timides. Les apophtegmes de Moréas, ses effarantes boutades, accompagnées de froncements de sourcils, tombaient du haut d'un monocle autoritaire et sans réplique. Le monocle a certainement contribué à populariser les bons mots d'Aurélien Scholl. Il complétait la morgue d'Emile de Girardin et ajoutait de la malice à la physionomie d'Offenbach. Je n'ai connu qu'Alphonse Daudet qui ait porté le monocle sans insolence, le monocle de la bonté. On se figure l'arrogance que le monocle devait ajouter au visage de Néron. Renan a signalé cette lentille de verre que le tyran s'appliquait sur l'œil, et Tailhade a peint le féroce empereur à table, « jouant négligemment avec son monocle d'émeraude et laissant échapper quelques paroles indolentes, en voyant tomber Britannicus ».

Moréas avait pris l'habitude d'improviser des vers sur chacun de nous. La plupart de ces vers ont été publiés. Quelques bons apôtres ont voulu mettre une intention désobligeante dans les deux vers qu'il composa sur moi.

Rien n'est plus faux. J'ai toujours vécu avec Moréas sur un pied de bonne amitié. Tous mes amis le savent et Léo Larguier l'a noté dans ses intéressants souvenirs : « On voyait encore au Vachette, dit-il, Antoine Albalat, que Moréas aimait beaucoup (1). » Je lui dis un jour : « Ne ferez-vous pas aussi quelque distique sur moi? » Il se mit à rire, réfléchit un instant et, regardant attentivement ma calvitie légendaire, il improvisa son fameux vers, imité de Victor Hugo : *Albalat, Albalat, Albalat, morne plaine.* Voilà l'histoire. Elle est simple. Mon ami Fréjaville peut en témoigner.

Moréas aimait tout particulièrement la sonorité de mon nom : « Il prononçait, dit Roseyre, le nom d'Albalat quatre fois de suite, sur une gamme montante, comme un appel de cor de chasse (2). »

On pourrait compléter ces anecdotes par quelques remarques intéressantes sur le talent poétique de Moréas; mais cela nous entraînerait loin. Nous sommes de ceux qui ont toujours loué son originalité piquante, tout en signalant ses procédés et ses limites : « Quant à sa langue, dit Anatole France, à vrai dire, il faut l'apprendre. Elle est insolite et parfois insolente. Elle abonde en archaïsmes. C'est un ensemble amusant et bizarre. Moréas déconcerte mon goût sans le blesser (3). »

Nos réunions étaient quelquefois troublées par de tragiques événements, comme l'affaire Dreyfus, qui faillit brouiller tout le monde; puis ce furent les inondations, et, bientôt après, le procès Steinheil, dont le mystère macabre nous passionna. Les inondations nous donnèrent de belles heures de flânerie le long de la rive gauche, où bateaux et chalands atteignaient le niveau des quais. On disait à Moréas : « Bah! ce sont des choses qu'on voit une fois par siècle. — Je me fiche pas mal, disait-il, que

(1) Les *Nouvelles Littéraires*, 14 janvier 1928.
(2) Louis Roseyre : *Au temps du quartier*, p. 30.
(3) Anatole France : *Œuvres complètes*, t. VII.

ça n'arrive qu'une fois par siècle, si je suis là chaque fois que ça arrive... C'est comme quand la Seine a gelé... On me disait : Ça n'arrive que tous les cent ans... C'est possible... En attendant, j'étais là pour le voir. »

Moréas parlait volontiers, bien qu'il ne fût pas orateur. Au banquet qu'on lui offrit à l'occasion du *Pèlerin passionné,* il se leva et dit simplement : « Messieurs, un silence ému me semble la seule réponse digne des discours que je viens d'entendre. Je me tairai donc, après avoir toutefois porté un toast à Verlaine. »

Il disait un jour, devant quelques amis : « Il n'y a, au fond, que trois grands poètes : Régnier, Verlaine et moi », et, quand Régnier fut parti, il ajouta : « J'ai dit Verlaine parce qu'il est mort, et Régnier parce qu'il était là. »

Moréas était fidèle au Vachette; mais il allait aussi dans d'autres cafés, à la Source, au Steinbach, surtout au Balzar, dont le légendaire patron lui disait, en parlant des professeurs qui fréquentaient son établissement : « Moi qui n'ai pas l'intelligence déformée par l'instruction, je leur faisais remarquer... »

Rosny aîné a bien vu Moréas :

Ce fut, dit-il, un grand élève avec les qualités supérieures de l'ouvrier, au sens le plus beau. Ce ne fut pas un maître... La taille de Moréas dépassait la moyenne; il avait les yeux fort noirs, rapprochés, des yeux de jettatore, le regard assez désagréable, assez vide aussi, d'épais sourcils, une épaisse moustache, qu'il lissait en maniaque, une rude chevelure, et il portait le monocle avec outrecuidance. Géante et candide, sa vanité était une vanité de nègre. Tout ce qu'il faisait lui semblait dans le moment admirable, et lorsqu'il changeait de doctrine, il dédaignait naïvement ceux qui conservaient des opinions que naguère il tenait pour parfaites (4).

Moréas, au Vachette, se partageait entre notre groupe et les joueurs de dominos. Il aimait bien qu'on vînt le prier de jouer et, tout en jurant que c'était la dernière

4. *L'Académie Goncourt,* p. 134.

fois, il se mettait en train d'un ton menaçant et quittait bientôt la partie en repoussant les dominos et en arrachant son monocle. Parfois cependant il trouvait à qui parler et on criait plus fort que lui. Notre ami l'avocat Bellet était de ceux qui lui tenaient tête.

Moréas méprisait tout, mais n'était indifférent à rien. Sa présence peuplait pour nous le Quartien Latin, et personne n'eût songé qu'il pouvait disparaître, quand on apprit brusquement la nouvelle de sa courte maladie.

Sa mort fut un deuil pour les Lettres françaises et pour ses amis. Nous étions si habitués à le voir; il était si étroitement lié à notre vie que sa disparition, non seulement fit un grand vide parmi nous, mais dispersa même quelques personnes qui nous fréquentaient à cause de lui.

Il n'est pas possible de parler de Moréas sans évoquer la joviale figure d'un de ses intimes amis, Durand, son inséparable compagnon et futur exécuteur testamentaire. Il est retiré quelque part en province. Peut-être reviendra-t-il évoquer quelque jour avec nous les glorieux regrets des belles années disparues. Durand ne quittait pas Moréas; il veillait sur lui, l'accompagnait dans ses flâneries nocturnes, l'escortait au retour des Halles jusqu'à l'avenue d'Orléans, lui évitait des histoires, soignait ses affaires, le raisonnait, le morigénait : « Rentre chez toi, Jean... Jean, tu vas venir avec moi... » Le poète acceptait cette tutelle, qu'aucune rebuffade ne décourageait. Il disait parfois à Durand : « Assieds-toi là. Tu n'es qu'un crétin. » Le bon Durand riait dans sa barbe, en pliant les yeux. Personne n'a plus profondément savouré l'originalité de Moréas. Durand aimait son talent autant que sa personne et ses colères. Il nous racontait ses mots, les incidents de la veille, les scènes chez le marchand de vin. Il en était arrivé à imiter à s'y méprendre l'intonation et le geste de Moréas. Le poète haussait les épaules. Vivant avec lui au jour le jour, Durand eût pu nous don-

ner un précieux volume d'anecdotes. Ce sont toujours les mieux renseignés qui n'écrivent rien.

Collectionneur de clefs et grand amateur de pipes, Durand, dit Louis Roseyre (*Au temps du quartier*), passait aussi pour un amateur avisé de meubles anciens et se lançait avec Maindron dans des discussions à n'en plus finir sur les ferrures et les armures en lesquelles Maindron était maître.

Durand était devenu le garde du corps de Moréas. Un jour, au cours d'une altercation avec lui, le poète dit brusquement au garçon de café : « Appelez-moi le gérant. » Emile arrive. « Qu'y a-t-il pour votre service, maître? » Le poète ajuste son monocle. « Il y a longtemps que vous êtes à Paris? — Vingt-cinq ans, maître. — Ah? Eh bien, dites-moi si vous avez jamais vu (montrant Durand) un homme aussi bête que ce monsieur-là. »

Durand ne resta pas longtemps à Paris après la mort de Moréas. Toujours pressé, toujours courant, il incarnait la bonne amitié, le rire, l'entrain et l'indulgence.

On allait au Vachette pour rien, par habitude, pour le plaisir de causer, parce que l'homme est un être essentiellement sociable et que, pour beaucoup de gens, ne pas parler, c'est ne plus penser. « Il est plus facile de changer de religion que de café », a dit Courteline. Un ami, une femme, un café, c'est la devise du sage. Il faut avoir connu les souffrances de la solitude pour apprécier les délices du café.

La contradiction et le paradoxe faisaient le fond habituel de ces conversations désordonnées, où on discutait les opinions les plus disparates et où se heurtaient les tournures d'esprit les plus opposées. Moréas imposait à tout le monde son autorité despotique. Il avait toujours l'air furieux, même quand il avait raison.

La diversité des personnes et des caractères permet de classer les amis en catégories distinctes. Il y a les volages, à tempérament de fille; d'autres, qui gardent leur dis-

tance; les fidèles, qu'on est toujours sûr de revoir; les intermittents, qui viennent interrompre la prescription; les sauvages, qui se croient sociables sans avoir le goût de l'amitié; et il y a aussi les lâcheurs, qui, pour rien, par caprice, vous quittent pour d'autres. Je fais trop de cas de l'amitié pour ne pas m'être montré toujours très sévère pour ce genre de défection. Je consens qu'on repêche ses amis, mais il faut bien finir par abandonner ceux qui vous abandonnent. Un de nos camarades habitait la banlieue et venait toutes les semaines. Il se fixa à Paris et ne vint plus. D'autres, après six mois d'absence, vous tendaient deux doigts, comme s'ils vous avaient vu la veille.

L'ami le plus redoutable, c'est le bavard. J'en ai connu de terribles, qui avaient la rage de parler, que personne ne faisait taire, et qu'il ne fallait pas confondre avec les causeurs exquis qu'on ne se lassait pas d'écouter, comme Baragnon et Doncieux.

Ces travers n'empêchent ni l'entente ni l'union entre amis. Sans cette indulgence réciproque, on serait toujours mécontents les uns des autres, parce qu'on voit les défauts d'autrui et qu'on ne voit pas les siens. Fantômes destinés à disparaître, nous avons une telle épouvante de notre néant, que nous sommes heureux de n'être pas seuls, et de sentir à nos côtés d'autres condamnés à mort.

Ces conversations du Vachette n'étaient pas toujours bien sérieuses. Les entretiens les plus philosophiques tournaient vite en gaietés et en coq-à-l'âne. J'ai souvent remarqué cette impossibilité de causer sérieusement entre hommes, sur certaines questions, comme l'immortalité de l'âme, par exemple. On brouille les cartes, on répond des calembredaines : « Je suis sûr d'avoir déja existé. J'étais débardeur sur le port d'Alexandrie, etc. » Il faut y renoncer.

Parmi les jeunes gens que je voyais au café, je dois mentionner spécialement le poète André Tudesq, qui

arrivait à Paris protégé par Haraucourt. Pour attirer l'attention, le jeune Tudesq venait de signer dans une petite revue un éreintement en règle de Moréas, qu'il ne connaissait pas. Quelques jours après, on le présente au poète, qui l'accueille aimablement, et voilà mon Tudesq sur le gril, avec la peur que cet article ne tombe sous les yeux de celui dont il appréciait maintenant l'amitié. « Rassurez-vous, lui disais-je, il ne le lira pas. — Vous croyez? On ne sait jamais... En feuilletant sous les galeries de l'Odéon. » L'auteur du *Pèlerin Passionné* ignora l'article.

Maigre, peu causeur, Tudesq était un visionnaire qui rêvait tout éveillé et vous racontait des choses extravagantes. « Je suis tranquille sur mon avenir, me disait-il. Je suis sûr de réussir. » Son premier livre, les *Magots d'Occident,* ne fit aucun bruit. Il cherchait sa voie quand, subitement, après avoir lu quelque chose de lui, le directeur du *Journal* le fait appeler et l'engage comme grand reporter. A partir de ce moment, Tudesq connut la vie large et facile. Il parcourut les cinq parties du monde, en rédigeant des articles pleins d'aventures incroyables, qui dépassaient même les récits qu'il faisait de vive voix. Il avait failli être président de la République du Mexique, premier ministre au Japon, etc... Ces histoires finirent par nous lasser. On n'y prêtait plus attention. Notre indifférence le décourageait; il quitta le Vachette, et on ne le revit plus.

Son ignorance surtout m'ébahissait. Il n'avait rien lu, n'en rougissait pas et s'en vantait. Morphinomane, usé par une tuberculose résistante qui nous faisait dire : « Il nous enterrera tous », Tudesq voulut continuer ses grands voyages, même quand il se sentit condamné : « Ou je guérirai, disait-il, ou j'y laisserai ma peau. » Il avait du talent, si on appelle talent un bon style de confection, quelque chose de réussi, qui donnait la sensation du déjà lu.

La première guerre balkanique éclata au moment où Tudesq venait d'entrer au *Journal,* à cinq cents francs par mois, ce qui était alors une fortune. Il arrive un jour au Vachette, radieux. Il a cinq mille francs en poche et va partir pour les Balkans. Survient Jérôme Tharaud. L'excitation de Tudesq le déconcerte. « Quoi? qu'y a-t-il? — Il y a que je pars ce soir pour les Balkans. » L'idée d'un pareil voyage bouleverse Tharaud. « Je pars avec vous, voulez-vous? — Entendu. Je vous emmène. » Ils sortent. Jérôme va toucher de l'argent au *Gaulois* et chez son éditeur, passe chez lui, quai Voltaire, pour changer de col, et rejoint son ami. Ils emportent un browning, un drapeau tricolore, labarum destiné à impressionner les populations, et, le soir même, ils sont dans le train. Les *Soirées de Paris,* revue fondée en 1912, avec Billy, Apollinaire, Salmon et Dupuy (René Dalize), annonçaient ce voyage en ces termes :

Nos collaborateurs dans les Balkans. — Le nom de M. André Tudesq ne paraît pas au sommaire de ce numéro. Ceux de nos lecteurs qui suivent les opérations des Balkans dans les journaux parisiens savent que notre ami figure sur le théâtre des hostilités balkaniques en qualité de correspondant de guerre. Notre éminent collaborateur M. Jérôme Tharaud l'accompagne. Aux dernières nouvelles, ayant frété un navire et s'étant déguisés en moines des ordres mendiants, ils auraient réussi à franchir les lignes.

La réalité était plus modeste. En Albanie, Tharaud eut la malaria et, quand ils revinrent, des cinq mille francs donnés par le *Journal,* Tudesq rapportait cinq cents francs. Ils avaient royalement vécu, acheté un cheval et frété un vapeur sur le lac de Scutari.

Les frères Tharaud ne venaient pas assez souvent pour que j'aie eu le temps de bien démêler leur double personnalité. Je ne sais même pas encore qui est Jérôme et qui est Jean, bien qu'ils aient tous deux leur type distinct :

l'un, grand, allègre, exubérant; l'autre, petit, malicieux de ton et de rire. Nous connaissions leur talent et nous prévoyions leur succès avant que *Dingley* eût révélé au public leur perfection d'écrivains. Ils ont publié des œuvres remarquables par la sobriété descriptive et un don très classique de dessiner les êtres et les choses. Ayant beaucoup écrit et beaucoup voyagé, les Tharaud nous laissent à résoudre l'énigme d'une collaboration qui perpétue dans les lettres françaises le charme impeccable de Barrès.

Les *Soirées de Paris,* dont je viens de parler, étaient une spirituelle petite revue d'avant-garde. Dupuy (René Dalize), qui s'en occupait le plus activement, comptait parmi nos fidèles du Vachette. Ancien enseigne de vaisseau ayant quitté la marine, Dupuy descendait de la vieille famille du chevalier Dupuy des Ilets, qui publia, au XVIIIe siècle, les œuvres complètes de Rousseau. Esprit drolatique, bon camarade, toujours sautillant et trépidant, Dupuy donnait dans les *Soirées de Paris* de clairvoyants articles sur la future guerre, et de fines fantaisies qui mériteraient d'être réunies en volume, une entre autres, intitulée : *Variations sur le cannibalisme,* et une savoureuse petite *Enquête sur les Aspirations de la vieillesse contemporaine. Les vieux ont soif. Pour mes fils quand ils auront soixante-quinze ans.*

Dupuy arrivait au café avec son éternel parapluie sous le bras. Il commençait par tirer la langue devant les glaces. « Beau sabotage d'existence », disait-il en examinant sa figure ravagée d'insomnie. Il donnait alors dans *Paris-Midi,* où Tudesq était chef d'information, un roman intitulé le *Club des intoxiqués,* sujet qu'il connaissait bien, ayant usé et abusé des stupéfiants. Je tâchais de le raisonner; son vice était plus fort que tout.

Quelques-uns de mes amis sont venus tard au Vachette, comme André Billy, qui passait son temps à échanger avec Giraudoux des taquineries et des bour-

rades d'écoliers en classe. On avait beau s'indigner : « Soyez donc sérieux, voyons ! » Giraudoux prétendait qu'il n'y a rien de plus puéril qu'un homme sérieux.

Billy est un timide qui a de l'aplomb, un sentimental qui se méfie, un naïf désabusé, un solitaire sociable. Autrefois, nos réunions ne l'intéressaient pas. Maintenant, il reçoit les amis chez lui tous les vendredis, tant s'impose aux plus misanthropes ce besoin de camaraderie et de fréquentation sans lequel la vie ne serait pas supportable.

Billy a bravement et de bonne heure choisi la carrière journalistique, et il y a déployé de rares facultés de travail. Son champ s'est très vite étendu. Entreprises, collaborations, ouvrages de librairie, il se donne un mal du diable pour vivre avec agrément, et c'est à force d'obligations et de captivités qu'il est arrivé à être son maître.

Ce ne fut pas facile d'apprivoiser Billy. Il venait en passant, parlait peu, et il fallut de la persévérance pour lui imposer nos habitudes, bien qu'il ne demeurât pas très loin, rue de Seine.

Billy a toujours eu de la chance. Tout lui a réussi. Après deux livres de pittoresques promenades dans Paris et quelques romans, *Benoni,* entre autres, souvenirs de jeunesse, voici comment il devint critique littéraire à l'*Œuvre.* Il collaborait à cette époque à *Paris-Midi,* quand Gustave Téry, ayant lu un de ses articles, désira se l'attacher comme collaborateur. Un jour Billy reçoit un mot ainsi conçu : « L'auteur de tel article, tel numéro, est prié de venir déjeuner tel jour chez M. Téry. » Très étonné, Billy se rend à l'invitation et, depuis ce jour, il est critique à l'*Œuvre.* Bon enfant, résigné, il travaille beaucoup et n'a que des amis.

J'ai déjà parlé de Maindron, l'auteur du *Tournoi de Vauplassans, Saint-Cendre* et *Blancador,* voluptueux romans historiques, évoquant avec une fidèle couleur ce brutal XVIe siècle, dont Maindron connaissait à fond les

mœurs libertines autant que la polieurcétique et les armures.

Maindron était par excellence l'homme aimable et grincheux, l'érudit agressif, le reître jovial se plaisant à venir donner des coups de boutoir dans nos paisibles réunions.

Malgré sa bonne grimace accueillante, qui lui tenait lieu de sourire, Maindron ne se livrait pas tout de suite. Il fallait gagner sa confiance. Il n'aimait pas surtout les familiarités précoces. Un soir, le poète Dumas, l'auteur d'*Hélène,* jouée à Orange, se trouvant pour la première fois au Vachette à côté de lui, se met à nier l'immortalité de l'âme et, dans le feu de la discussion, frappe sur l'épaule de Maindron en disant : « Hein ! mon vieux ! ça te la coupe ! » Maindron, suffoqué, se contente de toiser son interlocuteur et reste muet, la canne entre les genoux, comme s'il n'avait rien entendu. Un moment après, seul avec lui, comme je blâmais cette incartade : « Ce n'est rien pour l'instant, me dit-il, mais c'est la suite. Comment me parlera-t-il plus tard? »

J'ai déjà raconté comment Maindron plaisantait quelquefois Moréas, dont il ne supportait pas toutes les boutades. C'est surtout le soir, très tard, au café Steinbach, qu'il fallait entendre l'auteur de *Saint-Cendre*. Il n'admettait pas la contradiction sur les choses qu'il connaissait, notamment sur le XVI[e] siècle, qu'il possédait à fond. Son despotisme était d'ailleurs toujours poli, et sa conversation d'une originalité captivante.

Nous voyions souvent au Vachette Gabriel Boissy qui, vers 1900, commençait à chercher sa voie en s'orientant vers les études théâtrales, où il s'est créé une brillante compétence. Pétillant d'idées et de projets, Boissy nous apportait sa perpétuelle excitation intellectuelle, son franc-rire, sa gaieté échevelée, sa fièvre d'éloquence et de calembours. Secrétaire de Mariéton, Gabriel Boissy, par son ardeur, son goût, sa passion de l'art dramatique, prit

une part considérable à l'entreprise des représentations d'Orange. Les pièces de Péladan et de Rivollet et les reconstitutions des grands spectacles antiques obtinrent, devant le fameux *mur*, un succès international. Journalistes, touristes, artistes, écrivains, bohèmes, peintres, sculpteurs, poètes, amateurs et gens du monde, on y venait de partout, d'Allemagne, de Belgique, d'Angleterre. Ces représentations dans ce cadre grandiose soulevaient un enthousiasme irrésistible. Des acclamations accueillaient Mounet-Sully dans *Œdipe roi*. Paul Mounet fut sublime dans l'*Alkestis* de Rivollet. Au milieu d'une invocation nocturne, faite par Paul Mounet, on vit tout à coup la lune surgir, tandis que l'acteur ralentissait son débit pour qu'elle parût monter à l'appel de sa voix. Ce fut un moment inoubliable. Il faudrait un volume pour raconter ces soirées et analyser les œuvres jouées à cette époque, *Jules César* de Shakespeare, avec une magnifique mise en scène, *Œdipe et le Sphinx* de Péladan, les *Phéniciennes* de Rivollet, *Bérénice* et la Comédie-Française, etc. L'amour de l'art, dans ses plus hautes réalisations dramatiques, soutenait le courage de Mariéton et de son ardent collaborateur, qui allait lui-même découvrir et choisir dans les villages le public provençal formant le fond de cette masse de spectateurs. Ce fut la période héroïque de la dramaturgie d'Orange, que Boissy a éloquemment commentée dans une intéressante brochure.

Malheureusement les frais étaient énormes et il devint de jour en jour plus difficile de lutter contre les tentatives commerciales qui s'efforçaient d'industrialiser cette admirable entreprise. Les représentations perdirent leur caractère; il y eut des tournées, un impresario, des programmes; plus de préoccupation artistique ni de souci de l'antiquité... Le théâtre d'Orange est devenu un théâtre comme les autres.

Après avoir prodigué son zèle et son temps dans cette glorieuse entreprise, Boissy continua à faire de la critique

dramatique à *Excelsior,* à la *Revue Hebdomadaire,* à *Comœdia,* tout en publiant une jolie revue, l'*Album Comique.* Mobilisé pendant la guerre, Boissy nous rejoignit bientôt, entra à l'*Intransigeant,* puis revint à *Comœdia,* où il est actuellement rédacteur en chef.

Une chose qu'on oublie et qui doit immortaliser Boissy, c'est l'idée de génie que lui inspira son patriotisme. C'est Boissy qui a inventé et fait établir la flamme de l'Arc de Triomphe sur la tombe du soldat inconnu.

Un matin, en 1921, avant la fête de l'Armistice, M. Bailby, directeur de l'*Intransigeant,* demande à son collaborateur ce qu'on pourrait faire pour solenniser l'armistice. « Nous avons, dit Boissy, le soldat inconnu; il faut maintenant perpétuer ce souvenir et consacrer l'idée du sacrifice par une flamme, un feu, l'adoration perpétuelle. — Faites donc un article dans ce sens », dit le directeur enthousiasmé. Boissy publie l'article. Succès fou, tous les journaux le reproduisent, on acclame l'*Intransigeant.* Il s'agissait de faire accepter le projet par le gouvernement. Ce n'était pas une mince besogne que de lutter contre la routine administrative, l'inertie des Ministères et des Bâtiments nationaux. Boissy se met en campagne, va voir M. Favier, l'architecte de la Maison Brande pour la fabrication du modèle; il bouscule les bureaux, persuade M. Paul Léon et entraîne le général Gouraud, qui adopte d'emblée le projet. En quinze jours tout est prêt. L'idée est déjà populaire; le public attend fiévreusement sa réalisation. Enfin, le 11 novembre 1921, le disque de bronze est placé et, par un conduit souterrain, l'immortelle flamme jaillit, pour ne plus jamais s'éteindre...

La pensée était grandiose. Il convient de ne pas oublier que c'est Gabriel Boissy qui l'a réalisée...

ANTOINE ALBALAT.

WALDO FRANK
ET LE NOUVEL IDÉAL AMÉRICAIN

A PROPOS DE CONFÉRENCES EN ARGENTINE

Waldo Frank, le célèbre écrivain anglo-américain, vient, au cours d'un séjour en Argentine, d'annoncer la mort de l'Europe et la naissance d'une nouvelle Amérique. L'accueil enthousiaste que cette manifestation a rencontré à Buenos Aires est assez inquiétant pour le Vieux Monde.

L'Association pour les échanges intellectuels entre les Etats-Unis et l'Argentine avait organisé ce voyage selon les méthodes les plus modernes. De copieux articles avaient préparé dans la grande presse une atmosphère favorable au succès de ces conférences. Dès son arrivée à Buenos Aires, le philosophe de la jeune Amérique devint une figure sympathique et presque populaire. Les sujets choisis, si proches des préoccupations intellectuelles des Argentins et la ferveur d'apôtre avec laquelle il les traita réunirent autour de lui un grand nombre d'auditeurs. C'est devant une salle chaque fois plus compacte qu'il prononça ses conférences (1), mélange assez pathétique de confession, d'analyse historique et d'exhortations.

Dans *Notre Amérique,* sa première œuvre traduite en

(1) Signalons que Frank s'exprima en espagnol avec une aisance et une couleur remarquables.

français, Waldo Frank décrivait avec une acuité douloureuse l'état de l'Amérique d'aujourd'hui, ce qu'il appelle la « réalité américaine ». Ce livre reçut en France de grandes marques de sympathie, car on crut y voir un réquisitoire impitoyable contre la civilisation industrielle des Etats-Unis. Mais cette critique avait un aspect positif qui apparaît beaucoup plus clairement dans *Redécouverte de l'Amérique*, le plus récent ouvrage de Frank. Ce qu'il condamne dans la vie américaine, ce sont les traces, les fragments de civilisation européenne qui y ont été projetés. Ces fragments, abandonnés à eux-mêmes, hors de toutes leurs conditions d'équilibre, ont constitué, dans un développement désordonné, la civilisation américaine telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais, à côté de cette réalité inhumaine et au-dessus d'elle, se dégage « l'idéal américain », l'idéal d'un monde nouveau, qui seul sera capable d'établir la « totalité morale » dont l'humanité a besoin, et que l'Europe, en dissolution depuis la Renaissance, est incapable de fournir. Frank ne scrutait donc la réalité américaine que pour y découvrir les germes d'un ordre nouveau. L'Amérique moderne, caricature de l'Europe, est à l'agonie. Une nouvelle Amérique va naître, qui « illuminera le monde ».

Ainsi donc, Frank s'est présenté aux Argentins comme le prophète qui vient les appeler à une union pan-américaine pour la conquête de l'hégémonie intellectuelle. Son succès s'explique aisément par le caractère extrêmement nouveau de ses conceptions. Le diagnostic qu'il leur a apporté, si paradoxal qu'il paraisse, contient, on l'avouera, tous les éléments d'optimisme propres à enthousiasmer les Sud-Américains.

§

Un monde, selon les théories de Waldo Frank, tend vers l'organisation complète, vers une unité ordonnée, où toutes les parties soient déterminées par l'ensemble, où

brille un ajustement harmonieux des valeurs spirituelles. Un monde, c'est une totalité morale. Les traités de saint Thomas d'Aquin et les poèmes de Dante nous montrent qu'à la fin du XIIIe siècle l'Europe était un monde à son point de perfection. L'homme pensait sans angoisse, il se situait sans difficulté dans la plénitude d'un ordre physique et moral.

Mais des fissures n'ont pas tardé à se produire dans l'édifice. L'ordre catholique s'est disloqué. La Renaissance a brisé l'unité de la pensée humaine, elle a ruiné un monde, et l'Europe, dès lors, s'est épuisée en vains efforts pour créer un nouvel ordre spirituel. Sans s'en rendre compte, c'est à la poursuite de cette unité, de ce Dieu qui s'évanouissait déjà, que Colomb partit en 1492. Et la découverte d'un continent précipita l'écroulement de l'harmonie chrétienne.

Les premiers fils de l'Europe qui viennent se fixer en Amérique apportent pour tout bagage spirituel cette tradition en décomposition. Elle devient la nourrice intellectuelle de l'Amérique. En Europe, bien des principes auront beau être ébranlés, l'ensemble de l'édifice tiendra longtemps. Mais, en Amérique, il s'agit de construire l'édifice. L'entreprise est malaisée. Le pionnier, premier colonisateur, entreprend donc une tâche contradictoire, et il l'entreprend parce qu'il porte en lui une contradiction. C'est un homme civilisé, il est imprégné des principes fondamentaux de l'ordre européen, il ne pourra jamais s'en libérer complètement. Mais il est parti parce que cet ordre européen ne le contentait plus, il a souffert de l'intolérance religieuse et veut pratiquer en paix, sur le nouveau continent, le culte de sa secte; ou bien il a eu des démêlés avec la justice, et veut se faire une vie nouvelle, loin des tribunaux royaux. Il est en rébellion contre l'unité ancienne, mais il n'apporte en Amérique que des fragments de tradition.

Sur le nouveau continent, le pionnier prend la nature

corps à corps et s'absorbe dans cette lutte matérielle pour subvenir à ses nécessités. Comme il construit une cabane avec ce qui lui tombe sous la main, de même il improvise un idéal avec tout ce qui lui reste de tradition européenne. Voilà pour Frank l'origine de la mentalité américaine. Ces débris de l'Europe se trouvent, sous ce nouveau ciel, dans des conditions toutes nouvelles. En Europe, ils faisaient partie d'un ensemble. En Amérique, ils sont isolés. Et toute la civilisation moderne de l'Amérique sera déterminée par ce phénomène capital : au lieu de se subordonner à l'ensemble, l'individu essaiera de subordonner l'ensemble à lui. Waldo Frank donne à cette tendance le nom de Puissance. Elle est à la base du développement incohérent et matériel de l'Amérique.

Mais il y a aussi chez le pionnier une révolte profonde contre l'ordre européen. Nous l'avons vu, c'est un réfractaire. Il aspire à un monde nouveau. Bientôt les intellectuels américains comprendront que leur monde n'est qu'une caricature de l'Européen et ils se révolteront contre la copie, comme leurs ancêtres s'étaient révoltés contre le modèle. Ils chercheront en tâtonnant. De cette recherche hésitante naîtra un monde nouveau : « ils redécouvriront l'Amérique ». Ce besoin de vivre dans un organisme harmonieux, de constituer une totalité, un monde ordonné où ils auraient leur place assignée, cette aspiration absolument opposée à la Puissance, Frank l'appelle l'Amour et voit dans sa victoire le salut de l'Amérique, — et du monde.

L'enfant est tout entier dominé par la volonté de puissance. L'Américain fut en ce sens, et est encore, un enfant. Des temps lointains de la colonisation jusqu'à nos jours, l'histoire du peuple américain a été une lente formation, une longue enfance. L'idéal américain, comme celui de l'enfant, fut de grandir, de se fortifier, de soumettre le monde extérieur, — et de s'enrichir. Le déve-

loppement du machinisme ne s'explique pas autrement : l'homme y voit un moyen de domination individuelle. L'adoration de la machine est un aspect du culte du moi, non pas du moi comme partie essentielle et intégrale d'un ensemble, mais du moi isolé, agissant par instinct, jusqu'au paroxysme de son pouvoir. Il n'y a eu, aux Etats-Unis, aucun développement organique. La puissance se concentra dans quelques mains, celles des magnats de la finance et de l'industrie, les Rockefeller, Vanderbilt, Harriman, etc... L'immense masse humaine, la foule indistincte qui peine, ne s'est jamais exprimée, l'idéal américain ne se reflète dans aucun style. Car un style suppose une aspiration collective, une victoire de l'Amour. Les gratte-ciel ne sont pas la formule architecturale d'une civilisation, mais des temples élevés au culte de la Puissance. Dans l'ordre de la pensée même, la puissance a trouvé ses prêtres : le pragmatisme exalte le succès et fait de l'esprit l'esclave de l'action matérielle.

Et la foule obscure, « en une triste pantomime », traduit inconsciemment cet empire de la puissance. La monotonie du jazz, l'inquiétude latente de ses rythmes, sont la transposition sonore de l'hallucination des machines, la soumission tragique de tout un peuple à l'infernale souveraineté du geste répété. Les modulations plaintives, les brusques éclats syncopés, l'asymétrie accentuée du jazz témoignent d'une volonté de libération, d'une volonté contenue, servile encore, enfantine, mais évidente.

Quoique maladroite et débile, la révolte que l'on discerne dans le jazz est une tendance précieuse et une sérieuse raison d'espérer. Elle s'apparente à des manifestations d'un ordre supérieur, qui protestent contre ce règne brutal de la puissance. Car l'idéal qui a chassé le pionnier de l'Europe et l'a poussé vers une terre nouvelle, l'idéal d'amour, possède aussi son histoire. C'est l'histoire des échecs de tous ceux qui, du XVIIe siècle à nos jours, se sont soulevés contre la réalité américaine.

Ils ont échoué aussi parce qu'ils se sont trompés et n'ont apporté que des solutions illusoires. Franklin n'a pas su dépasser les cadres étroits de conceptions trop locales. Emerson, au contraire, s'est perdu dans des domaines trop vastes. Wilson, dernier représentant de cet idéal confus encore, croyait guérir les maux de son pays par des sermons et des messages au Congrès, sans s'attaquer à leurs causes économiques et spirituelles. Avec lui prend fin la période d'incertitude. Aujourd'hui, l'esprit américain, grâce à ce long travail silencieux, prend conscience de son idéal et, tourné vers la réalité, essaye d'en dégager les germes sains.

L'intelligence américaine, parvenue enfin à la maturité, contemple cette « civilisation terrifiante » et mesure toute l'étendue du mal. Devant l'immensité de l'effort qui s'impose, les meilleurs hésitent. C'est l'époque des écrivains de la désespérance. On pressent déjà ce désespoir tragique dans les œuvres d'Edgar Poe. L'école réaliste des Dreiser, Norris, etc., prit une attitude négative. Elle enregistra le mal avec amertume. Mais l'élite de la jeune Amérique se ressaisit, sous la poussée d'une énergie obscure qui perçait en explosions lyriques. Les Sandburg, O'Neil, criaient leur volonté de vie, mais ne construisaient rien. Aussi furent-ils encore dépassés par les tendances de T. S. Elliot, qui exigent une discipline plus profonde et une méthode de pensée aiguë. Mais Elliot va dans une direction fausse, car il revient aux anciennes valeurs, aux vieilles formules classiques d'un ordre européen périmé. Il échoue parce qu'il tourne le dos à la vie, et l'œuvre de ses disciples, Mencken, Sinclair Lewis et R. Lardner, représente encore une nouvelle faillite.

Ainsi tous les efforts faits jusqu'à présent, Waldo Frank les inscrit au passif de l'idéal américain. Mais il ne tombe pas pour cela dans le pessimisme. Au contraire, loin d'affaiblir les forces de l'Amérique nouvelle, toutes ces défaites les ont décuplées. Au milieu du chaos

de la puissance, le monde nouveau va naître. Un nouvel ordre moral se crée.

Et Frank trouve de cette naissance imminente un symbole inattendu : la jeune Américaine, la « flapper » intrépide qui n'entend rien au passé, mais qui a l'instinct de l'avenir. Elle est l'expression la plus courageuse, la plus crue, la plus impudique, en quelque sorte, du monde nouveau. Et Frank met sa foi dans la femme. Il croit que son influence sera décisive. C'est grâce à elle que l'homme se libérera et créera le nouvel univers.

§

Mais le but du voyage de Frank n'était pas seulement d'expliquer sa patrie. Les Argentins espéraient autre chose. La crise dont souffrent les Etats-Unis, déclare alors Frank dans son *Message à l'Argentine,* s'étend sur le monde entier. L'Europe, en particulier, s'américanise chaque jour davantage. Le principe de puissance s'y généralise. Les notions mêmes de beauté et de vérité s'obscurcissent. Un monde se meurt. L'humanité se trouve à une période de transition. L'idéal américain, aspiration vers une totalité morale cohérente, est universel.

La situation de l'Argentine ressemble à celle des Etats-Unis. Ici aussi, la puissance semble l'emporter. Ici aussi, l'esprit se nourrit de viande creuse; l'Argentine balbutie des paroles vides, stériles, mortes, léguées par le vieux monde. Et l'intelligence argentine ne sent encore que confusément tout ce que cet état a d'inquiétant. Cependant, Frank le pressent, l'heure du réveil est proche. Il adjure l'Argentine de rejeter les fragments pourris de l'organisme ancien et de découvrir en elle-même, par une analyse pénétrante, sa véritable personnalité. Redécouvrir l'Amérique, créer un monde, c'est tout d'abord prendre conscience de soi-même; que tous les Américains, du Nord au Sud, descendent au fond d'eux-mêmes, ils y discerneront les mêmes aspirations. Ainsi naîtra la commu-

nion de tous les peuples de l'Amérique, indispensable à l'œuvre nouvelle. Et Frank se lamente finalement contre la méfiance, l'hostilité même, que l'Amérique latine témoigne aux Etats-Unis, haine stérile qui ne peut que retarder l'événement bienfaisant.

Ainsi Waldo Frank est venu exhorter les peuples de l'Amérique latine à se grouper autour de l'emblème du nouvel idéal. Il nous montre deux Amériques. Il ne nie pas l'existence de l'Oncle Sam, rapace et brutal, mais il révèle, au-dessus de cette réalité américaine, un idéal bien supérieur aux gratte-ciel de la puissance individuelle. Il ne faut pas rejeter en bloc tous les Etats-Unis; il faut, au contraire, abandonner une méfiance systématique et un anti-impérialisme mal compris. En effet, l'anti-impérialisme démagogique n'empêchera pas l'invasion de la puissance; le salut est dans un acte de foi. « Ayez une confiance active dans le nouvel état d'esprit américain, dit-il en substance, et vous créerez ainsi une atmosphère d'amour où la puissance, ne trouvant plus d'aliments, périra. »

Voilà, en somme, le message de Waldo Frank. Une nouvelle religion est née, le néo-américanisme, à laquelle cet apôtre tente de gagner de nouveaux prosélytes. Elle est d'une belle conception, et sa sincérité n'est pas douteuse. Mais cette propagande est-elle opportune et, dans les circonstances actuelles, ne favorisera-t-elle pas, en définitive, les forces mêmes qu'elle voulait combattre?

Le prodigieux essor économique de l'Argentine, bien qu'il soit surtout la manifestation des forces vives du pays, implique également l'apport de considérables capitaux étrangers. On pense bien que les Etats-Unis ne s'en désintéressent pas! La guerre leur a permis d'entreprendre l'invasion méthodique du marché sud-américain. Mais elle rencontra en Argentine une résistance organisée. Un courant anti-impérialiste très puissant s'est constitué ici, et la politique de pénétration brutale au

Nicaragua, à Haïti, et de pénétration plus ou moins dissimulée ailleurs, provoque des protestations chaque fois plus nombreuses et décidées. Le voyage de M. Hoover en Amérique du Sud eut précisément pour objectif principal d'atténuer ces impressions fâcheuses et de dissiper l'hostilité, en proclamant partout la pureté d'intentions des Etats-Unis.

Or, l'heure est-elle propice pour parler de communion entre tous les peuples américains? La philosophie de Frank ne peut-elle contribuer à rompre le front de résistance et permettre à cet impérialisme de s'étendre plus aisément? Nous ne songeons pas un instant à nier qu'il existe aux Etats-Unis une élite hostile à cette politique, mais il nous semble que Frank laisse trop dans l'ombre le caractère toujours actuel et agressif de cet impérialisme. Son plan d'action est bien vague, et ses remèdes bien incertains. « L'Europe ne peut plus être la source d'une vie nouvelle, dit-il. Nous avons assisté, depuis notre naissance, aux funérailles de la culture européenne. » « Abandonnez toute méfiance systématique, et prenez conscience de vous-mêmes. Lorsque vous y serez parvenus, assure-t-il, vous vous trouverez semblables à nous. » En somme, et pratiquement, cela revient à détourner les Sud-Américains de l'Europe et à les attirer vers les Etats-Unis.

Nous n'examinerons pas ici la valeur des explications historiques et psychologiques que Frank donne du malaise qu'il constate; il est très réel. Mais, Frank l'a reconnu, c'est un malaise qui n'est pas proprement américain, il est universel. En Europe aussi, on refuse de se contenter de formules périmées, et de partout surgissent les forces neuves qui veulent un ordre nouveau. La communion de toutes ces forces n'est-elle pas plus souhaitable que l'application dans l'ordre spirituel de la doctrine de Monroë?

Mme Victoria Ocampo et Waldo Frank ont l'intention

de publier une revue. Nous espérons que cet organe considérera que le problème qui l'a fait naître n'est pas étroitement américain, mais qu'il appartient au domaine mondial.

Devant cette situation, les intellectuels européens se convaincront, nous le souhaitons, que, maintenant moins que jamais, ils ne doivent déserter l'Amérique latine. Seule leur présence assurera l'équilibre indispensable au libre développement spirituel du nouveau continent.

ROBERT CAHEN SALABERRY.

« *FIGURES* »

JULES ROMAINS

Sous ce titre d'aspect barbare ou rébarbatif : *Donogoo-Tonka,* M. Jules Romains a écrit une sorte de conte cinématographique dans lequel on voit toute une ville se développer miraculeusement autour d'un leurre, par l'effet de la publicité.

Ce conte prend pour moi, eu égard à l'œuvre du plus volontaire des écrivains actuels, valeur de symbole.

Il y a, il est vrai, chez M. Romains un idéologue, et chacun de ses livres a pour point de départ une pensée ou un postulat dont il pousse les conséquences jusqu'à l'extrême limite où le possible deviendrait l'absurde, mais en les enrichissant des nombreuses images que lui fournit son observation et avec une rigueur déductive qui jamais ne fléchit.

De là, sans doute, le rapprochement que M. André Rouveyre a établi entre les thèmes de M. Romains, qui a passé par Normale, et les *canulars* de cette école célèbre.

Mais un tel rapprochement, juste en soi, a le tort de vouloir être désobligeant pour le fondateur de « l'unanimisme »

On ne saurait, en tout cas, s'expliquer pourquoi, depuis qu'il y a des normaliens et qui écrivent, M. Romains est le premier de ceux-ci à fournir l'occasion de le faire...

Ce qu'il faut dire, me semble-t-il, c'est que M. Romains n'est pas sensible ou qu'il l'est beaucoup moins qu'intelligent. Cela se voit, d'abord, à ses vers, dont la préten-

tion d'instaurer, en réaction contre le symbolisme, « une poésie immédiate », exprimant « sans parure ni maquillage » ce que l'âme « perçoit de la réalité », aboutit à je ne sais quoi de sourd et d'impersonnel jusque dans le pittoresque le plus caractérisé... Cela se voit, ensuite, au choix même de ses sujets qui, à commencer par les lyriques, illustrent sous ce nom « d'unanimisme » que je viens de citer la théorie du Dr Gustave Le Bon et les travaux de Tarde et de Durkheim, en proposant aux hommes de noyer leurs individualités diverses dans une unité collective.

« Si tu doutes de l'unanime, crée-le », proclame le *Manuel de déification.* Et cette personnalité multiple, en effet, que M. Romains affirme en transformation incessante, il ne la recherche ni ne la constate en lui-même, dans les réactions naturelles de son organisme, sous l'influence des événements publics ou sociaux, mais chez les autres, dans la rue, au théâtre, dans l'armée, partout où il lui plaît de « la penser », pour qu'elle lui fournisse matière à des développements rhétoriques, ces développements devant, d'ailleurs, servir à le convaincre de son existence et à l'affermir dans la volonté qu'elle soit...

Attitude virile, certes! M. Romains a le tempérament d'un chef; il est dogmatique, et, à défaut de « consentement », il aspire à la « soumission » des hommes. Abstraitement, du moins, ou *en pensée,* sinon *en action,* pour parler comme les casuistes qui n'ont pas attendu Freud pour déceler la *libido*... C'est ce qu'il appelle « la brutalité de son amour »; et il convient de remarquer qu'il y a toujours une individualité qui fait violence à un groupe ou qui en pétrit la pâte, dans ses poèmes et surtout dans son œuvre dramatique.

Car telle est la façon d'être subjectif de cet écrivain qui ambitionne de renouveler l'art par une systématique objectivité. Point d'introspection chez lui, ni d'analyses psychologiques à proprement parler (des romans comme

Lucienne et *Le Dieu des corps* n'étant pas cela, mais des études expérimentales à longue portée) : une extension du moi aux êtres et aux choses, ou une prise de possession des êtres et des choses par le moi.

C'est à M. Romains d'apprendre aux groupes à « devenir des dieux » en leur disant « ce qu'il passe de leur conscience » à travers lui...

M. Romains n'est pas réaliste, mais épique, et de façon très romantiquement impérialiste. *Les Copains* mystifient la ville avec *ses* plaisanteries, comme *Knock* s'impose par *sa* conviction à une clientèle de rustres; *Le Dictateur* a *son* sens de l'autorité, et ce cadavre de *Mort de quelqu'un* — développant à travers l'espace les échos de sa chute dans le néant — c'est *lui* et *lui*, bien vivant, acharné à faire avec un luxe admirable de détails la preuve de *sa* théorie...

On comprend qu'il tienne à celle-ci. Elle est sa sécurité. Elle fournit aux vigoureux élans de sa logique l'appui nécessaire. Logique ardente, du reste, et tout enivrée d'essence spirituelle. Car M. Romains est poète. Il l'est dans sa prose comme dans ses vers, si même — je le répète — je trouve ceux-ci sans vibrations, en dépit de leurs images et de l'art — trop tendu — avec lequel l'abstrait et le concret y sont combinés.

La passion qui anime M. Romains et l'incite, dans son désir de voir triompher l'unanimisme, à décréter nécessaire la destruction du couple et de la famille (*Manuel*, *Voyage des amants*), rend pathétique son entreprise intellectuelle de conquête du monde.

Elle ne va pas sans défaites, à peine est-il besoin de le dire; mais elle est toujours glorieuse. On peut tenir pour arbitraire et un peu simpliste l'initiative de M. Romains; on ne saurait ne pas apprécier ses résultats, encore moins les contester.

J'ai dit qu'il n'est pas réaliste. Il emprunte, cependant, à la réalité la plus matérielle, la plus vulgaire même, les

éléments qui doivent concourir à l'affirmation de son idéologie. Aussi n'est-il jamais sec, mais toujours très substantiel, au contraire, et souvent savoureusement. Sa complexité ou sa minutie rappelle, alors, celle des Primitifs dont il est si loin d'avoir l'ingénuité. Il lui manque je ne sais quoi pour être de ces écrivains qu'on aime. Mais il est singulier, et il faut qu'il y ait en lui une puissance non seulement violente, mais subtile pour que, sans séduire, il soit captivant.

JOHN CHARPENTIER.

MASTER LOU PO TO

CAPITAINE MARCHAND [1]

—

DEUXIEME PARTIE

—

VIII

ONG MA KÊ

Car, old Jim et Ong Ma Kê vont depuis, par le monde, un peu comme deux chiens errants...

. . . .

Après la mort de Master Lou Po To, notre petit groupe se disloqua. J'ai appris, un jour, que Johnson avait été scientifiquement électrocuté pour avoir commis quelques peccadilles dans les parages de la frontière mexicaine.

Quant à Maneira, il est devenu un grand manitou de la République du Paraguay, car il paraît qu'il y réussit assez bien, lors d'une révolte de troupes.

Il n'y a qu'old Jim et moi qui ne nous soyons pas séparés. Nos traverses furent multiples, mais notre voie fut identique. Frères dans la joie et l'opulence, nous sommes demeurés frères dans la pauvreté et le malheur.

Et comment nous séparerions-nous désormais?

Chacun de nous a sa flamme; nous recherchons tous deux un avant-goût des joies futures dans ce que la terre offre aux humains : lui, l'Oriental, fume l'opium, et moi, l'Occidental, je m'enivre d'alcool.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 762 et 763.

Que sommes-nous, ici-bas, sinon des sortes de spectres en mal d'un insaisissable bonheur? et que serait l'âpre vie sans la douce attente de cet accident que l'on dénomme Mort et qui, pour nous, Asiatiques, n'a guère plus d'importance que les accidents journaliers tels que le boire, le manger et le dormir?

Après l'affaire des Paracels, je pris embarquement sur des navires chinois, anglais ou norvégiens. Mais on me chassa de partout parce que, depuis le typhon, mes mains s'étaient mises à trembler! Oh! simple résultat de la dépression atmosphérique, avec, en sus, quelque restant de paludisme...

Les docteurs européens prétendent que c'est de l'alcoolisme! Mais, ces ânes d'Occident ont-ils jamais compris quoi que ce soit aux affections des Pays Jaunes, de ces pays où la matière n'est rien, où l'immatériel est tout?

A terre, j'ai fait bien des métiers.

A quoi bon vous narrer tout cela? C'est si peu intéressant...

Old Jim et moi avons fini par jeter l'ancre dans cette fumerie. Le patron, que nous fournissons parfois en drogue, nous y accueille par charité. Nous tenons si peu de place! A peine deux mètres carrés de natte, dans ce coin.

Jim a sa pipe et son pot. Moi, mon verre et mon flacon. Elle est là-dessous, cette bouteille, cachée derrière la plinthe du lit; elle porte comme étiquette ces mots innocents : « Mort aux Rats. » C'est du pernod!

Ma principale ressource est de débarquer des navires l'opium, les armes et le pernod.

Old Jim, lui, s'est installé près du marché, sous un porche : une natte, une affiche représentant une large face chinoise constellée d'hiéroglyphes, un pinceau et du papier. C'est tout. Le vieux Jim, qui en somme a fait faillite dans la vie, dit la bonne aventure aux jobards!

Combien nous gagnons à ces trucs-là?

Oh! cela n'a guère d'importance. Il nous faut si peu : quelques bolées de riz le matin, et, le soir, pour Jim, de la drogue; pour moi, du cric.

Dès que la nuit tombe, les grillons se mettent à chanter sous les boiseries, old Jim fait siffler son bambou, et moi, versant dans mon verre deux doigts de pernod dans six doigts d'alcool de riz, je dîne d'un « tremblement de terre (1) ».

A ces heures-là, les duretés du temps présent s'évanouissent, et les beaux événements d'autrefois volettent dans mon crâne comme les cinq chauves-souris aux poutres des pagodes chinoises.

Je revois tout : le *Taï-Nhan,* la mer, les îles obscures où se faisaient les trafics, et surtout, Lui, le meilleur et le plus beau de tous les capitaines marchands, Master Lou Po To, à qui nos mains émues offrent chaque soir, en guise de sacrifice rituel, sept gouttes d'alcool et trois perles d'opium...

Jamais je n'ai pâti d'alcool, jamais old Jim ne manqua d'opium. Nous avons tant de ficelles, et il y a tant de frères qui attendent ces pitances sacrées des bons cargos noirs.

Je gagne aussi, de temps en temps, quelques piécettes blanches, à rédiger des lettres et des avis :

Monsieur le commissaire de police,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que mon patron m'a frappé hier, à midi, sous prétexte que le déjeuner était mal préparé. Vous voudrez bien trouver ci-joint les témoignages de deux honorables commerçants annamites.

Je suis votre cuisinier dévoué,

NAM.

(1) Dans un verre colonial d'un demi-litre, verser quelques doigts d'absinthe et faire le plein avec de l'alcool de riz : c'est un tremblement de terre. Lorsque l'absinthe est remplacée par du pippermint, c'est une torpille. — J. M.

ou encore :

Mon Commandant,

Je crois devoir vous avertir que votre femme se rend chaque jour, après la sieste, au domicile de M. X..., rue Pellerin, n°...

Votre boy dévoué,

Ainsi écrivant plaintes, avis, bonne aventure; ainsi débarquant armes, drogue et alcool, nous vivons, old Jim et moi, libres et heureux. Libres de tout et de tous. Heureux d'avoir à satiété les seules denrées qui comptent sur terre...

Vous voudriez que je vous parle encore des choses passées?

A quoi bon? Pour les écrire, dites-vous?

Vous croyez que cela peut intéresser des lecteurs? Peuh!

Mais puisque cela ne m'a pas intéressé moi-même!

Plus rien ne peut exister, pour Jim comme pour moi, à part la conquête journalière de l'alcool et de l'opium. Le reste est uniquement formé de rêves que seul je puis comprendre et savourer...

Ne savez-vous donc pas que mon nom signifie, en annamite : « Je m'en fous »? Dites, ne savez-vous pas?

Que, de plus, vous ne comprendriez rien à mes paroles?

Vous payerez?

Oh! si monsieur parle d'argent...

Voici mon tarif : une plainte au Commissaire de police, c'est vingt cents, papier non compris, bien entendu; un débarquement de « soufflant », de « pastiss » ou de « thé », c'est cinq piastres.

Ah! par exemple, une reconnaissance d'enfant annamite, cela varie de cent à cinq cents dollars. Car je reconnais souvent, à l'état-civil, des enfants jaunes, et il y a ainsi, en Indochine, quelques jeunes Annamites qui portent mon nom. Ce seront plus tard des électeurs qui

s'occuperont à démolir proprement tout ce qui s'opposera à leurs appétits.

Ce n'est pas cela qu'il vous faut?

Rien que raconter?

Quelle drôle d'idée!

Alors, ce sera une piastre par jour (pour l'opium et le riz), et un « glass » de black and red.

Tu vois bien, old Jim, mon vieux ficus, que de longtemps nous ne manquerons de rien.

Nous pourrons désormais boire et droguer à notre saoul, du moment qu'il y a sur cet amas de fiente que l'on appelle la Terre quelques hurluberlus que nos aventures peuvent intéresser.

Je me demande pourquoi, d'ailleurs...

Pour nous deux, les hommes et les choses ne sont que néant, car Master Lou Po To n'est plus!

Et nous avons décidé, depuis le jour maudit, qu'il ne saurait y avoir d'intéressant pour nos loques, dans la Vie, que cet ultime frémissement : la Mort...

IX

AU TEMPS DES CHALOUPES

Il y a des gens qui paient bien cher pour voyager : c'est parce qu'ils ont besoin d'un tas de fariboles. Le luxe leur est nécessaire comme les puces à un chien.

Moi, lorsque j'eus l'idée de venir par ici, dans ces pays où, en fait de maîtres inéluctables, il n'y a que le typhon et le soleil, je me suis simplement enquis de la partance d'un affrété à soldats.

Comme malle à bagages : un mouchoir; comme billet: le moutonnement des capotes. Cinq minutes après ma descente dans l'entrepont, j'avais un calot sur la tête et des vêtements de marsouin (1) sur le dos. Le marché

(1) Soldat d'infanterie coloniale.

avait été vite conclu : je payerai deux litres au plat du soir.

A chaque appel, je répondais présent pour un copain qui était toujours à la poulaine; la nuit, je m'étendais sur une paillasse quelconque, et, le jour, je faisais le gueulard au loto :

« 22, les deux poulettes;
8, la gourde à schnick;
11, les flûtes du maître-coq;
33, la musique des gardes-chiourmes à Nouméa;
69, le dégueulasse;
100, mon... truc, tu verras s'il y pousse des fleurs;
4, à quatre pattes sous les hamacs, le plaisir des galoubets et des castors. »

Et ainsi de suite.

On marquait avec des grains de maïs, et je touchais deux sous par quine : « N'oubliez pas le gueulard, s'il vous plaît. »

Par les gros temps, je donnais la main au cambusier. Alors, je mangeais comme un chancre et buvais comme un trou.

Mes plus beaux jours furent ceux de l'Océan Indien. La mousson de Nordé soufflait heureusement encore et, de trois minutes en trois minutes, des lames, hautes comme le misaine, nous prenaient par l'avant et nous submergeaient.

Tous les soldats étaient couchés dans la batterie, sauf deux ou trois crabes de mon espèce qui, en tant que survivants, allions au plat pour tous les copains, sans oublier le seau à vinasse. Aussi, quelles muffées ! pendant qu'autour de moi le rafiot dansait et que huit cents hommes rendaient les fayots de Noël !

A bord de ce cargo, je me fis de solides amitiés. C'est là que je connus Tristani, le gardien de prison, et Mazurce, le sergot, relations qui, par la suite, me furent d'un grand secours.

Il n'y en a qu'un qui ne me salue plus : c'est M. X. Pourtant, tout comme moi, il voyageait à pouf, sous un déguisement de soldat. Mais c'est qu'il est devenu un gros ponte d'une puissante administration ! Et ma vue lui rappelle le temps où il se cachait dans la poulaine pour échapper à la ronde du capitaine d'armes...

Bah ! Je ne lui en veux pas : sur cette terre chaque homme a ses défauts. Si lui est fier, moi, je pinte.

En sus des parties de loto, il y avait à bord pas mal de distractions. Dans la journée, on regardait les vols des exocets et les pirouettes des dauphins; la nuit, on dansait au son de l'accordéon et on chantait des chœurs.

Entre Port-Saïd et Suez, quelques légionnaires piquèrent une tête dans le canal et, après nous avoir taillé une basane, disparurent parmi les dunes fauves du désert.

Au long des berges de pierres jaunes, des Bicos soulevaient leur tunique afin d'exhiber ce que vous devinez à nos passagères. Quelques-unes, très rares, mimaient alors celle qui ne voit pas, mais presque toutes regardaient par-dessus leur bouquin et rigolaient en douce...

Je m'occupais aussi à laver les liquettes des gosses, la nuit, dans la salle de douches, et à soigner des chiens de chasse.

Le patron de ces clebs était un type des « hors classe », bon zigue, qui me faisait passer des pommes et des cigares. Il venait souvent bavarder avec moi, parce que, disait-il, les premières, c'est l'endroit où l'on s'ennuie le plus. Les trois quarts de ces gens-là n'ont pas le sou, mais font tout de même du chichi comme des ambassadeurs.

Pour rigoler, il n'y a de vrais que la troisième et le pont. Là, pas de fla-fla : les hommes sont en bras de chemise, les femmes en peignoir; et on rigole nuit et jour.

— Moi, me disait ce représentant des Eaux Grasses, je passe mon temps à étudier ce qu'il y a d'écrit au dos de mon billet de passage. Il y en a pour trente-deux articles;

j'en lis un par jour, je cherche à le comprendre, et... en trente-deux jours, nous serons à Saïgon.

Lorsque les mamelons du Cap furent au bout des lorgnettes, l'homme aux chiens me dit, en effet, en m'allongeant cent francs de gratte :

— Vous savez, mon ami, j'ai terminé la lecture de mon billet. Et j'ai fini par comprendre qu'à bord d'un navire le passager n'a qu'un seul droit : celui d'être jeté gratuitement par-dessus bord. Tout le reste est prohibé.

J'ai appris que ce Monsieur avait occupé pendant très longtemps une haute situation à terre, puis qu'un jour un de ses pays, jaloux ou abruti, révéla qu'il avait boulotté une grenouille quelconque, vingt ans auparavant, dans son village.

A cette nouvelle, l'administration le dégomma, et, sur-le-champ, mon ami eut la subite idée de mourir : simple effet de l'émotion. Voilà ce que c'est d'avoir le cœur faible...

A mon arrivée à Saïgon, j'eus vite des copains. La paillote du Café de Marseille m'abrita gratis. On ne s'y embêtait pas, car ceux qui avaient fait des bons coups payaient aux autres : bière, pernod, whisky, etc...

Dans les chambres, c'était plein de margouillats et de cafards.

Aux heures chaudes, les tireurs de panka s'endormaient, la bouche ouverte et le pied en l'air. Alors, je faisais le riche dans une chaise à balancement, sous la véranda, et passais mon temps à regarder les changements de teinte des caméléons qui jouaient parmi les arbustes de la palissade.

Enfin, les Frères de la côte me trouvèrent un embarquement comme commissaire de chaloupe : cabine particulière, bonne table, et... en route sur les eaux douces.

Du fricot à chaque escale. Ah! en ai-je étouffé des billets de passage!

Au bord de l'affrété, le cambusier m'avait montré comment on s'approvisionne dans une cale.

Ce n'est pas difficile. Pour les conserves, il n'y a qu'à ouvrir la caisse avec des outils garnis d'étoupe et à remplacer les manquants par des escarbilles. Pour le vin et les liqueurs, on passe une tige de fer entre les planches, et le liquide coule dans votre seau.

Comme me le disait le cambusier, les juges, qui sont tous un peu poètes, appellent ces trucs-là : fortune de mer. Sans doute veulent-ils dire que c'est ce qui permet aux « affranchis » de faire fortune à la mer.

Aussi, après deux voyages seulement, je me baladais, crâneur, sur le pont de « ma » chaloupe, en bottines jaunes, dolman à boutons d'or et casquette à coiffe empesée.

Je carottais le lord anglais sur son yacht!

Les fleuves du Sud sont splendides, c'est-à-dire puissants et lourds. L'étrave pique dans la masse limoneuse, l'écume bondit et la chaloupe ressemble à un scieur de long refendant le tronc rouge d'un banian.

Les tourbillons virevoltent, susurrent.

Les « loc-binh » défilent en îlots empanachés de corolles violettes, et les palmes des arbres de chaque rive s'abaissent vers vous comme pour saluer le passage d'un vieil ami.

Sur les grands fleuves, c'est la lutte avec le courant, mais dans les rachs (1), c'est un vrai jeu de colin-maillard. On va, on revient, on tourne sur l'hélice, on plonge son nez dans la vase pour virer dessus, on évite, on cule!

— La chaloupe ne passera pas, dit l'un.

— Pour sûr, on va se mettre au sec, bougonne l'autre.

A chaque nouveau coude, les ignorants croient que cette navigation de couleuvre est enfin arrêtée. Pas du tout, voici un nouveau bief, et vous repartez de tournant

(1) Rivières.

en tournant, comme un chien qui, de motte en motte, poursuit une caille fugace.

Les berges sont toujours couvertes de roseaux, d'aréquiers, de bananiers, de cocotiers et de palmiers. Parfois, deux cases grises, les croupions blancs de quelques canards, et, tachant de bleu sombre la tenture bleu pâle du ciel, le rapide battement d'ailes d'un martin-pêcheur.

Sur les lacs, c'est pis.

D'abord, pour le « truc ».

Il faut vous dire qu'à cette époque une partie du lac était encore siamoise.

C'est pourquoi je montais des revolvers et descendais de la drogue.

Certains pensent que, pour faire le truc, il faut se cacher. Erreur : il n'y a qu'à travailler seul et à jeu ouvert.

Toute contrebande fermée est chipée.

Moi, je laissais ma camelote sur le pont, à la vue de tout le monde. Et jamais nul ne me « fit ».

Au Cambodge, ma chaloupe passait souvent sur la forêt inondée.

On eût dit alors la caravelle de Colomb sur la mer des Sargasses, et le lac, profond, verdâtre, moutonneux comme un océan, l'immense lac où il faut naviguer à la boussole, me semblait être plus qu'un lac : c'était mon royaume, à moi, Ong Ma Kê, commissaire de la chaloupe aux trois couleurs !

Car j'y faisais la loi !

Tantôt au Siam, tantôt au Cambodge, et tantôt en Cochinchine, transportant un jour des bagages de princes, un autre des cargaisons de poissons fumés, je rendais service à tous, et chaque riverain, qu'il fût jaune, bistre ou blanc, de Battambang à Saïgon me connaissait, me haïssait ou m'adorait.

Un Tel me revenait-il? A sa demande, j'échouais le

rafiot pour trois jours. C'étaient alors des ribouldingues où les colis de la cale en voyaient de dures.

Un autre me déplaisait-il? A peine à bord, v'lan! on larguait, et les bagages du monsieur restaient à terre...

Nul ne barguignait, parce que seul je fournissais tous les postes en glace, légumes, gigots de mouton et fromages frais.

Très souvent (mais lorsque j'étais seul), à la tombée du jour, je faisais jeter l'ancre au milieu du Grand Lac, et, tourné vers l'Ouest, j'attendais l'heure bénie du coucher du soleil.

Avez-vous vu un coucher de soleil sur le golfe de Siam? Non, n'est-ce pas? Alors, vous n'avez encore rien vu.

Par delà le lac, derrière la chaîne de l'Eléphant, il y a le golfe. C'est là où sombre le Dieu.

Ce n'est pas un flot rougeâtre comme en Orient, mais une envolée de fanfreluches mauves et violines. Figurez-vous une gerbe de lotus et de nénuphars qui s'enfoncerait lentement dans une vasque de jade laiteux.

Appuyé à la rambarde, les yeux tournés vers l'Ouest, je buvais les rayons mauves comme un lézard, jusqu'au moment où la nuit nous recouvrait de ses mottes noires.

Alors, les dernières mouettes fuyaient vers leurs nids de la rive, pendant qu'au-dessous de moi, dans l'entrepont, tournée elle aussi vers l'Ouest, la troupe dorée des bonzes nasillait des litanies en l'honneur du Bouddha...

Au long des routes limoneuses sont fichés les débarcadères, et chacune de leurs planches sait tout ce qui se passe au chef-lieu, car, en attendant l'arrivée de la chaloupe, les Français du poste, assis sur des caisses, blaguent, tout en aspirant la fraîcheur du fleuve.

Aussi, à peine étais-je amarré que chacun, lâchant son voisin, venait déverser sur mon dolman les racontars de la province.

D'abord à My-Tho.

— Savez-vous, me disait le percepteur, que nous avons

surnommé la femme de l'administrateur : la Baleine? Elle est si grosse qu'elle a des bras comme des cuisses. Et puis, Madame a la prétention d'avoir une belle voix! Mon vieux, à chaque réception, ce sont des hurlements à effrayer les tigres! Et il nous faut applaudir ça! Vivement que je me barre de ce poste malsain.

— Ong Ma Kê, susurrait l'adjoint, il faut que je vous le dise : le « luc lo (1) » est un type insupportable. Non seulement il voudrait tous les prisonniers pour lui seul, mais encore, sur les dix qu'il a, neuf fabriquent de la vannerie qu'il envoie en France... Hein! Que pensez-vous de ce citoyen?

— Dites donc, murmurait le douanier, connaissez-vous le dernier scandale? Eh bien, Mme X..., la femme du gérant du bungalow, reçoit des lettres en poste restante! Nous savions déjà que son mari était allé la cueillir au débarquement de la troupe théâtrale...

Après My-Tho, c'était Vinh-Long.

— Hé! Ong Ma Kê! criait le colon. Ici, en fait d'administrateur, on est servi. Quelle pochetée! Figurez-vous que cet animal-là, non content d'avoir un palace aux frais des contribuables, voudrait lire les journaux du cercle, le premier! Il a eu le culot de donner l'ordre au planton de les lui remettre dès leur arrivée. Je vous ai collé sur le carnet du cercle une de ces réclamations...

Puis l'instituteur s'approchait.

— C'est honteux! Il faut venir dans ce sale pays pour voir ça. Je vais écrire à la Ligue des Droits de l'Homme, et on verra un peu. Ecoutez ce que je vais vous révéler, Ong Ma Kê : la province a prêté des prisonniers à la Mission! On oublie donc que ces hommes-là sont bouddhistes? On violente leur conscience!

— Eh! l'ami, ajoutait le postier, vous connaissez Y..., le lieutenant qui commande le détachement de tirailleurs? Eh bien, c'est un beau merle! Parfaitement!

(1) Fonctionnaire des Travaux Publics.

» Monsieur attend qu'on le salue le premier! Un blanc-bec de vingt-trois ans qui avale l'hostie chaque dimanche.

» L'autre jour, il venait déposer un télégramme. Il y avait dix indigènes avant lui. Alors, comme cet Ostrogoth me tendait son bout de papier, je te l'ai rembarré : « A votre tour, monsieur; ici, c'est comme à confesse. » Si vous aviez vu sa trombine! »

A l'appontement de Sadec, c'était la même ritournelle ou à peu près.

Que ce fût sous l'ardent soleil ou sous l'averse, l'adjoint se plaignait de son chef, le douanier traitait la femme du conducteur de pimbêche, le colon assurait que l'administrateur barbotait les fonds du budget provincial...

Je savais ainsi tous les scandales, racontars et papotages des bords du fleuve. A la montée comme à la descente, en me payant son gruyère ou sa glace, chaque Européen y allait de son coup de langue, si bien qu'à la fin du voyage je confondais tout et tous; aussi, lorsque, arrivé à Battambang ou à Snoc-Trou, je racontais les mêmes histoires, je mêlais les détails, me trompais de nom et faisais coucher la femme du postier de Long-Xuyên avec le Résident de Kompong-Chnang, mettais sur le dos du colon de Sadec les aventures des gabelous de Pnom-Penh.

D'ailleurs, la véracité de mes dires importait peu à l'agent consulaire de Battambang ou au douanier de Snoc-Trou. Isolés, l'un sur son radeau, l'autre en pays étranger, ils réclamaient seulement des bavardages, vrais ou faux. Rien de plus. Et je vous réponds que je leur en débitais pour leur quinzaine.

La vie allait ainsi, tout bêtement, au fil des fleuves, lourds du limon de la terre et des sanies humaines.

J'étais un peu comme le Maître des Eaux, car je trafiquais de tout, rendais tous les services, même celui d'amener des congaïs saïgonnaises aux broussailleux dégoûtés des cheveux en brosse des Cambodgiennes.

Mon port d'attache était Saïgon, ou plutôt la baraque en planches du Café de Marseille. Et c'est là, dans ce Quartier Général des Fils de la Horde, qu'un soir, un copain me fit l'honneur de me présenter à Master Lou Po To.

Le capitaine était en compagnie de Johnson et de Maneira. Ils achevaient une bouteille de black and white, tout en croquant des olives vertes.

— Commandeïn, lui dit Marius, le patron du café, voici l'homme en question. C'est un mec affranchi, et je crois que vous pourrez vous entendre.

En effet, après quelques minutes de conversation et plusieurs bouteilles, nous sûmes tous deux qui nous étions, et moi, dès ce jour-là, je me pris à aimer ce chef comme un bon chien aime son bon maître.

Par ce soir de juillet, je m'en souviens fort bien, Master Lou Po To avait sur la tête son grand chapeau de feutre gris...

X

LE TRÉSOR DES KHMERS

Le lendemain de ce bref entretien, je quittai la chaloupe et embarquai sur le *Taï-Nhan*.

Master Lou Po To m'avait demandé :

— Connaissez-vous l'histoire des pays que vous traversez?

— Non, commandant.

— Alors, m'avait-il dit, vous l'apprendrez bientôt.

Et voici, en effet, comment j'appris l'histoire des vieilles pierres qui, ainsi que chacun sait aux pays limoneux, furent jadis créées par les Génies de la forêt.

Délaissant la minuscule rivière de Saïgon — si minuscule qu'elle est à peine large comme le Rhône — le *Taï-Nhan* gagna le fleuve Mékong, un vrai fleuve d'Asie ce-

lui-ci, aussi long et aussi large que la Seine, la Loire, la Garonne et le Rhône réunis.

Après deux jours de remontée, on atteignit l'énorme confluent des Quatre Bras, et on s'embossa en face de Pnom-Penh, la cité aux flèches d'or, la capitale de ces Eaux Rouges, où, pareils à des îlots flottants, virevoltent et tourbillonnent les loc binh (1).

D'ailleurs, la pauvre petite coque verte tachetée de minium du *Taï-Nhan* ne faisait guère plus figure, dans cette mer jaune, qu'un de ces bouquets de lotus japonais à flamme mauve.

De notre navire, Master Lou Po To, Maneira, quelques Chinois de l'équipage et moi passâmes sur une chaloupe qui patouilla aussitôt vers les lacs.

On était en août. Aussi, poussée par le courant contraire qui, à cette époque-là, fuse du Mékong vers les Lacs, notre chaloupe remonta-t-elle rapidement le Tonlé Sap.

On navigua encore durant un jour sur les lacs immenses, puis, un peu avant la colline de Siem-Reap, nous abandonnâmes la chaloupe pour prendre deux sampans qui s'engagèrent en tâtonnant dans le cours d'une petite rivière, vers le Nord-Est.

La nuit tomba, très chaude, très lourde d'électricité refrénée. Lorsque la lune parut, blafarde dans le ciel noir-bleu, elle me fit l'effet d'un visage de cholérique.

Durant mes précédents voyages sur les lacs, je m'étais créé des relations : le patron des sampans de pêche qui nous emportaient ce jour-là était une de mes connaissances, mais c'était surtout un vieux fumeur toujours à court de drogue. Et tous ceux qui ont lutiné le bambou savent que, lorsque la faim d'opium torture les entrailles d'un « nghiên », cet homme — blanc ou jaune — vendrait son âme et sa patrie pour quelques onces de confiture...

(1) Lotus japonais, sorte de jacinthe d'eau.

Les barques naviguaient sous une voûte feuillue, si épaisse que les premiers rayons du soleil ne purent la percer. Au bruit de nos rames, des perruches s'enfuirent en jacassant, et des caïmans à la carapace couleur peau de crapaud plongèrent dans la vase en battant de leur queue dentelée.

Aucune forme humaine; seulement des bancs de sable roux, des berges vertes et la forêt.

Parfois, cependant, des voix lointaines parvenaient jusqu'à nous : ce devaient être des bonzes qui, accroupis sous les varangues d'un temple, lançaient leur salut au soleil levant.

Nous voguâmes ainsi durant plusieurs heures. Nul ne parlait, car chacun admirait dans les lueurs pâles du jour naissant le vif scintillement des gouttelettes de brume : se condensant sur les lèvres des palmes, elles tombaient dans l'eau de notre rivière comme une pluie de perles d'argent.

Master Lou Po To, Maneira et moi montions la première barque; nous ne cessions de fumer du tabac, afin d'éloigner les moustiques. Et je ne pouvais m'empêcher d'admirer le bel état d'esprit de notre commandant, qui, bien qu'il fût un navigateur des grands océans aux lames longues comme la moitié du monde, n'avait point méprisé ni craint d'entreprendre cette expédition hasardeuse sur un infime arroyo aux eaux vaseuses et douces.

Soudain, à travers les hautes branches d'arbres, des tours apparurent, puis ce fut un temple tout entier.

Des exclamations d'étonnement et d'admiration s'échappèrent de nos gorges d'Occidentaux. Les Chinois poussèrent des cris aigus. Mais les pêcheurs cambodgiens demeurèrent silencieux. Sans doute connaissaient-ils depuis toujours la Ville Morte, peut-être se taisaient-ils d'angoisse et de terreur?

Devant nous, s'éleva bientôt un énorme temple abandonné; de la rivière, sortait une allée de dalles aux

rampes formées par le corps du serpent sacré, puis, de marche en marche, de péristyle en péristyle, les étages du temple s'amoncelaient; enfin, surmontant les toits voûtés et leur triple auréole de flammes, cinq tours monumentales s'élançaient vers le ciel.

Nous demeurâmes longtemps muets devant cette berge. Mais, comme ce n'était point le but de notre voyage, le pêcheur nous pria de remonter encore le cours du ruisseau.

On poussa de nouveau à la perche et on arriva à un pont écroulé. Là, le Cambodgien nous fit signe de descendre à terre, et, maniant son coupe-coupe, il nous tailla un passage à travers les taillis.

A cent mètres de la rive, un rempart de blocs rouges nous arrêta. On le contourna jusqu'à une porte monumentale que surmontait l'énorme sculpture d'une tête de Dieu à quatre faces.

C'était un temple khmer envahi par la jungle. Des arbres, nés jadis parmi ces murs, avaient poussé dru, et leurs racines, parfois grosses comme le corps d'un homme, avaient écarté les blocs de pierre grise, fendu les voûtes, disloqué les pylones et rejeté loin de leurs socles les statues des Divinités.

Notre troupe angoissée passa deux cours, longea une galerie et gagna une chapelle. Comme nous pénétrions dans cette pièce, un vol de chauves-souris s'enfuit en froufroutant.

Nos hommes incendièrent des torches, et nous aperçûmes, debout contre la paroi du fond, une statue de pierre : Çiva aux cent bras, Çiva dansant, souriant et faisant tourbillonner ses bras de pierre.

Au-dessus, et comme pour protéger la déesse, des bêtes monstrueuses grimaçaient, tendant vers nous leurs griffes de proie.

Le pêcheur cambodgien, tremblant de tous ses membres, nous désigna le socle moussu. Sur l'ordre de Master

Lou Po To, nos Chinois, tout en se moquant de l'homme aux cheveux taillés en brosse, se précipitèrent vers la déesse, et, sous ses yeux gros de menace, attaquèrent les dalles à coups de pic.

Leur travail dura très longtemps, car la pierre était dure et la chaleur torride.

Enfin, dans l'après-midi, c'est-à-dire après plusieurs heures de piochage, le dernier obstacle formé par une couche de briques scellées au soufre fut arraché.

Alors, dans un trou humide et chaud, apparut une caissette de bois noir aux parois incisées d'hiéroglyphes.

Un coup de pic fracassa cette boîte : à la lueur des torches, ce fut un éblouissement!

Il fallut menacer les matelots chinois de nos revolvers! Ces chenapans ne voulaient-ils pas se jeter sur ce trésor pour nous le voler?

Les tenant en respect de son canon braqué, Master Lou Po To, impassible, leur ordonna de lâcher leurs outils et de s'éloigner. Ils obéirent en grognant comme des chiens affamés à qui l'on retire un os. Nous pûmes alors dénombrer le trésor des Khmers.

Ce qu'il y avait dans cette cassette?

Bah! je ne m'en souviens pas beaucoup, car tout son contenu a, depuis fort longtemps, été joué, bu et fumé...

Colliers de jade, pendeloques d'or vert, bracelets de jais, barres d'or, coins d'argent, grains de perles et bagues de pierres précieuses, plein un sachet! que Master Lou Po To amarra autour de sa poitrine, à même sa peau velue...

Il y avait aussi des rouleaux de feuilles gravées de grimoires, de signes et d'arabesques. J'ai conservé une de ces feuilles de palmier. Comme cela ne m'intéresse pas, je troquerai, quelque jour, ce manuscrit pour un verre d'eau de feu.

La statue de Çiva, brisée par le pic, ne pouvait plus rien contre nous. Mais, au long des murs de pierre, la

théorie des images jadis tracées au burin semblait toujours nous menacer...

Et, lorsque, protégeant Master Lou Po To, nous traversâmes la cour principale, en fuyant d'arbre en arbre comme des pillards surpris, je vis que les quatre faces de l'énorme Dieu du portique avaient, elles aussi, des yeux chargés de colère. . . . .

Au moment où nous reprenions notre marche sous bois, les dernières lueurs du soleil dirent à la jungle que la nuit allait tomber. Les puantes chauves-souris, crissant de rage à l'aspect de leur domaine troublé, poursuivirent des proies invisibles, de leur vol cassé.

Dans les branchages, des oiseaux, à la faim sans doute encore inassouvie, se plaignirent de la mort des heures claires. Une bande de singes gris, bruyante, moqueuse, et nous lançant des projectiles, passa au-dessus de nos têtes. Des êtres indistincts, fuyant le bruit de nos pas et le feu de nos torches, s'éloignèrent en clapotant dans un humus vaseux. Un reptile glissa, des grenouilles imitèrent le mugissement du bœuf; tout là-bas, cent fois terriblement répercuté par la voûte feuillue, retentit le lourd barrissement d'un éléphant en rut ou à jeun.

En appelant, en tâtonnant, on retrouva enfin les barques cambodgiennes. L'oppression qui nous étreignait tomba, dégageant nos poumons. Dix rames heurtèrent l'eau sournoise et nous éloignèrent de ces parages lourds de colère. Des barbares aux mains impies ne venaient-ils pas de violer des choses vieilles de deux mille ans?

Après l'arroyo, ce fut le Lac, que la saison faisait vaste comme une mer.

Nos sampans cherchèrent leurs voie parmi les cimes seules émergeantes d'une forêt inondée. Au battement de nos rames, des hérons nocturnes poussèrent de longs craquètements plaintifs; des poissons gros comme des cétacés bondirent, croyant à un monstrueux ennemi; et des esquifs de pêcheurs, pensant, peut-être avec quelque

raison, que nous étions des pirates, se coulèrent rapidement derrière le rideau noir des cimes protectrices.

Tout donc nous fuyait : hommes, volatiles et poissons. Songeaient-ils à l'approche d'une nef chargée d'âmes errantes, ou bien encore les êtres de l'air, de la terre et de l'eau avaient-ils deviné notre sacrilège?

. . . .

Cependant, de retour à Pnom-Penh, je me refusai à demeurer plus longtemps sur un vapeur d'eau douce, et m'engageai à bord du *Taï-Nhan*.

Master Lou Po To m'avait conquis; depuis, il fut mon idole.

Par un clair matin de juillet, le *Taï-Nhan*, après avoir embarqué cent buffles puants et mugissants, quitta l'immense confluent des Quatre Bras et, s'engageant dans le Fleuve Inférieur, regagna la mer.

Ce matin-là, c'est pour toujours que je dis adieu au pays des palmiers à sucre et des bonzes à robe d'or, à ce beau pays de Cambouthia, où dorment les dix cités qu'étreint un gardien éternellement impassible : la jungle...

Vous voudriez savoir, n'est-ce pas, où se trouve le temple au trésor?

Ma foi, j'en ai totalement oublié l'itinéraire, car le paludisme a rendu mes méninges aussi troubles que les flots du Mékong!

Je me souviens pourtant d'un détail qui, peut-être, pourra vous servir de point de repère dans vos recherches. Le voici :

Lorsque, dans l'arroyo noir, nous avons, au matin, amarré nos sampans à la rive, une infime rainette était accroupie au milieu d'une feuille de lotus.

On eût juré d'une émeraude sur un socle de jade vert...

JEAN MARQUET.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Jacques Prado : *Holocauste*, Messein. — Eugène Lapeyre : *Les Silences*, sans nom d'éditeur. — Noël Ruet : *Musique de Chambre*, « éditions des Iles de Lérins ». — Théophile Briant : *Premier Recueil de Poèmes*, Delamain et Boutelleau.

Jacques Prado, aviateur, en service commandé, pour sauver un appareil avarié, s'est tué au mois de mars 1928. Il avait publié, peu de temps auparavant, son premier recueil de poèmes, *Balises*. Les grandes qualités de lucidité, d'intelligence, d'ardeur admirative et de foi en un élan de beauté très pure s'encombraient encore d'un manque de discipline bien assurée, d'aisance ou de souplesse, mais on y sentait l'effort suprême d'une personnalité en voie de se reconnaître, un caractère, un homme... Maintenant, de ferventes mains groupent en un nouveau recueil **Holocauste**, seize poèmes postérieurs à ceux de *Balises* ou qu'il n'avait pas jugé à propos d'y joindre. Une préface d'Henri de Régnier présente le recueil au lecteur. Il y retrouve « le même accent original, la même nouveauté d'images, la même complexité de sentiment, la même force d'expression. Çà et là, une note plus intime et plus apaisée en des pièces comme *Glycère et le voyageur, Glycère et la lune, Vous êtes la douleur, A Francis Jammes*. Ailleurs d'âpres sonorités, de mystérieuses analogies, de brèves évocations de la mer... » On ne saurait mieux caractériser ce recueil posthume, de ce fait d'ailleurs un peu hétéroclite.

Les Silences, ce petit, bien mince recueil de poèmes nouveaux par Eugène Lapeyre, sont le témoignage d'un talent sincère, jeune, exalté, en pleine maîtrise. Qu'il est réconfortant d'entendre un jeune ne pas se désoler de sa jeunesse, ne pas l'ignorer surtout, mais bien au contraire s'en louer! Rien, le poète le proclame, n'altérera la beauté de sa jeunesse, car il

ne suffit pas, il s'en rend compte, de vivre parmi les roses, dans l'enivrement de l'azur, mais il convient qu'on ouvre les yeux, qu'on soit sensible et qu'on médite sur ce bonheur, afin d'en jouir avec reconnaissance, dans la plénitude. C'est ainsi au cœur du silence qu'on se repaît de beauté, de grandeur. Même la mélancolie d'une âme éprise « d'une ombre et que l'ombre déçoit », ô poète,

> Elle est riche de biens, aime ton existence...

Et pourtant de lourds chagrins par moments l'envahissent. Quoi! dans cet éclat des feuillages naguère confidents, dans cette vibration d'or aux jardins printaniers, dans l'émoi merveilleux des fleurs au long de la route ou sur les flancs des coteaux, nulle tristesse; et elle est morte, celle qui vous aimait tant, la pâle jeune fille, votre sœur comme vous-même « jadis offerte aux jeux de la lumière »; rien en vous ne vibre, ne se désole, ne se flétrit; ah, vos couleurs ne me seront plus rien, qu'importent désormais les jours et les saisons :

> Je ne les verrai plus qu'au travers de mes larmes
> . . . .
> Ma sœur morte m'appelle aux rives de la mort.

Un soudain tressaillement se fait parmi les feuilles, le soleil y glisse sa douceur et la brise y est parfumée. Le poète comprend que tout vit autour de lui, en lui, avec lui; il n'étalera plus ses chagrins, il ne s'abandonnera pas au morne désespoir, car « que vaut le défi que me jettent les tombes? » se demande-t-il, n'y a-t-il que le silence et l'ennui? non,

> Mais vous amie encore à mon amour présente
> Je vous vois, je vous touche, et vous êtes vivante
> . . . .
> Vous n'êtes pas une ombre errante et désolée,
> Je porte en moi votre âme à la mienne mêlée.

Et il comprend ainsi merveilleusement

> Quelle nouvelle aurore a lui sur les fontaines...

D'un pareil enchantement, aux rives embaumées et jolies de la Meuse, Noël Ruet évoque en son esprit, dans **Musique de Chambre**, la vision des paysages frémissants, pleins de vie et de charme, et des visages de fraîcheur spontanée et gracieuse.

Nul plus que ce poète, pas même, peut-être, Léon Vérane, n'est attentif à célébrer, à aimer ses amitiés. Le poète invite Philippe Chabaneix à le rejoindre en Wallonnie :

Vous choisirez l'automne. Aux lisières des bois
La brume flotte. Et la douceur est infinie
Des vapeurs sur la Meuse glissant et parfois
Nouant leur molle écharpe aux arbustes des rives.
Vous aimez la nuance et les souples cadences.
Les courbes des coteaux, indolentes ou vives,
Ont des grâces d'enfant et des rythmes de danse.
Venez. L'air est subtil et la clarté légère...

Je ne sais si ce morceau caractérise avec la plus juste délicatesse mieux l'agrément des doux paysages mosans que l'art merveilleux, sensible et si nuancé de Philippe Chabaneix. L'amitié est mieux même chez Noël Ruet qu'un pur sentiment d'émulation, on y sent une tendresse réelle, toute de confiance en ceux qu'il aime, et qui lui fait absorber en son âme l'âme de ses amis, comme il leur abandonne la sienne. Tranquille au pays ravissant à la fois et redoutable qu'il habite, il se détourne de l'enfer angoissant, bruyant, harcelant de poussières âcres et empoisonnées dont l'homme a déshonoré tant de sites merveilleux, pour se créer parmi les refuges préservés et paisibles d'adorables domaines qu'illuminent des visions jeunes, vives, souples, étincelles de féminine grâce extasiant et retenant un instant sa songerie. Le temps d'y sourire et de les fixer en des rythmes doux, prompts et ingénieux; la mémoire, l'illusion sacrée demeure enrichie de leur passage, et en leur apparition, en leur mouvement, c'est la forme du paysage aussi, l'atmosphère sereine, le mouvement des brises légères qui s'incorporent et s'éternisent :

C'est Juin. Le soleil teint de rose la prairie,
Un vent robuste et vigilant circule et laisse
Sur ta blouse l'odeur de l'aurore fleurie.
L'heure a ton souple éclat, ta force et ta jeunesse.
Les guêpes sur les feuilles lisses rebondissent.
Leur corselet rayé miroite, et les abeilles
Tournent leur doux rouet sur les jeunes calices...

Est-ce, on ne le sait plus, la nature ou une femme que chante le poème? Tel le charme de son talent ingénieux et si

simple. Tout se fond en une seule vision qui respire au firmament du rêve, se colore harmonieusement et soudain s'évapore, comme les légers brouillards des matinées heureuses dans ce beau pays.

M. Théophile Briant qui donne son **Premier Recueil de Poèmes** ne saurait, je pense, être un tout jeune homme, s'il en est, comme il semble, à ses débuts de publication. Tout ce recueil est d'un esprit mûr et avisé. Quand on pousse aussi loin la possibilité de suggérer un rêve ou une impression par l'essentiel, non de l'extérieur, mais des répercussions secrètes, impondérables d'images sobres placées côte à côte, c'est que l'accoutumance à la réflexion s'est depuis longtemps prolongée, c'est qu'on n'est plus guère un ingénu, non plus qu'un impulsif. Il y a, au début du livre, une lettre supposée à l'ami, qui en révèle quelque chose. M. Briant y prend soin de noter auxquels de ses propres poèmes vont ses préférences. On commence par lire ceux-là : « *Nocturne Balnéaire, Orion,* et *les dernières strophes d'Epilogue* »; les voici :

> Je ne sais plus où je suis,
> Je regarde mes mains et je ne les vois plus,
> J'ai peur, voici le rêve qui ne finit plus,
> Voici l'étoile de mon berceau, l'ange d'ivoire
> Voici le sein de ma mère, et ce hochet d'ivoire,
> Le feu de l'enfance, les nuits d'hiver.
>
> Allumez la lampe éternelle,
> Je suis seul et nu — Jésus m'appelle...
> Il dit : « C'est Toi. Tu es pardonné. »
>
> Il dit qu'il ne se souvient plus de mes péchés.

Sent-on, là, ce qu'il y a de prenant, avec le parti pris de rejeter en l'oubli de phraséologies futiles la moindre insistance, la moindre complaisance à développer comme à expliquer, comme tout cela, qui demeure primordial et succinct, évoque avec une juste puissance? Certes, l'effet lyrique ne ressort guère ici de la continuité ininterrompue des cadences ni même d'un rythme constant, préétabli, — et c'est en cela que le procédé m'apparaît, relativement à l'autre, mineur, — car peut-être ne suffit-il pas d'éveiller par à-coups successifs un ensemble d'impression; mais aussi d'en ordonner les éléments

selon leur importance proportionnée, et c'est à cela que la musique plus diligemment construite et soutenue, m'apparaît (à tort ou à raison) indispensable... Je risque cette remarque parce que j'estime noblement réussi selon ses desseins ce poème, les autres que cite M. Briant, ceux qu'il dédaigne un peu parce qu'il trouve qu'il y a « sacrifié à la peinture », et d'autres enfin, lorsqu'ils ne constituent pas un simple jeu de rapprochements de mots, de syllabes, d'aspects. Je sais bien que Guillaume Apollinaire s'est amusé — et souvent a réussi, selon ses desseins — dans cette voie. Rien en art (en principe, pour le moins) n'est impossible ou interdit, il ne faut qu'avoir réussi, et M. Théophile Briant réussit presque toujours. Que demander de plus? Il est digne d'avoir usé de cette admirable, inattendue et juste formule qu'il fixe à la première page de son recueil : « la Poésie, c'est ce qu'on a mérité d'écrire ». Ses mérites sont grands et fréquents. Veuillent les dieux que les occasions s'en multiplient.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Félix Vallotton : *La Vie meurtrière*, Les Lettres de Lausanne. — Auguste Bailly : *Néron*, A. Fayard. — Octave Béliard : *Les petits hommes de la pinède*, Nouvelle Société d'Edition. — André Geiger : *Les amants de Damas*, Nouvelle Société d'Edition. — Huguette Garnier : *Les Miroirs jumeaux*, E. Flammarion. — Robert Randau : *Diko, frère de la côte*, Albin-Michel. — Albert Crémieux : *Le Grand Soir*, Nouvelle Société d'Edition. — Mémento.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent, sans doute, d'avoir eu la primeur du roman posthume de Félix Vallotton, **La Vie meurtrière**, qui paraît, aujourd'hui, dans une édition à tirage limité, avec une très intéressante préface de M. André Thérive. C'est une œuvre remarquable — de celles où un auteur met l'essentiel de lui-même — et qui permet d'ajouter un nouveau nom à la liste, déjà longue, des peintres qui honorèrent la littérature. De littérature, cependant, au sens péjoratif où l'entendait Verlaine, il n'y a point trace dans le sombre récit de Vallotton qui donne, à ne s'y pas tromper, le son de l'autobiographie. Non, certes, que ce soient des événements mêmes de sa vie que Vallotton nous entretienne, en les portant au passif de ce critique d'art, Verdier, qu'il fait parler à la première personne. Je ne sache pas que le peintre vaudois ait accumulé

autant d'épisodes sinistres dans son existence et fût une manière de *jettatore*... Mais il appartenait à la génération des symbolistes, si c'est un roman réaliste qu'il a écrit, et je pense qu'il a conçu celui-ci comme une allégorie, en noircissant volontairement les choses. M. André Thérive qui parle, lui, d'apologue, veut que ce soit, plutôt que contre la destinée humaine, un réquisitoire contre le XIXe siècle que Vallotton ait dressé. Evidemment, c'est par l'époque où la naissance l'a placé que l'homme prend conscience du monde, et ce ne saurait être qu'à travers l'une qu'il peut juger l'autre. Mais je ne vois pas que Vallotton exprime, dans sa confession, le moindre regret quant à un passé qui lui parût préférable au présent, le moindre désir quant à un avenir qui lui promît mieux que ce même présent... Au vrai, Verdier n'est pas un misanthrope, à proprement parler, mais un pessimiste, par inadaptation de la sensibilité, et qui n'en veut pas aux hommes mais à Dieu, ou au hasard, si le hasard peut frapper tant de coups sur un individu sans que cet individu ne le soupçonne de malignité et ne lui attribue, par conséquent, une intelligence... C'est par l'excès même des calamités qu'il accumule sur lui que Vallotton sauve Verdier du ridicule. Il le lui fait dépasser. Une malédiction pèse sur cet individu moyen, qu'aucun vice ni aucune tare ne voue à un sort exceptionnel, et c'est en vain que l'on veut sourire de le voir porter infailliblement la mort, partout où il va : ce sourire se change en grimace douloureuse, malgré qu'on en ait. Un tel résultat n'est pas l'effet de l'art seul, mais de la conviction. Et, chose curieuse, la pensée calviniste de Vallotton rejoint, ici, la pensée catholique de Huysmans. Elle ne la rejoint que sur le plan matériel, bien entendu, car Huysmans finit par s'évader dans la foi et Verdier se résout au suicide... Mais, sur ce plan-là, Verdier et Durtal sont des prédestinés. Réprobation, dit l'un; grâce, dira l'autre. N'importe, et peut-être ne s'agit-il, au demeurant, que d'une question de mots.

Du moment qu'il entreprenait d'écrire un *Néron*, on ne pouvait attendre de M. Auguste Bailly qu'il apportât de l'inédit sur ce monstrueux personnage, en qui Renan admirait — par le côté bourgeois de son esprit — une des plus grandes forces que la nature ait jamais produites. Aussi bien, dans la biogra-

phie, à peine romancée, dans l'exposition sinon dans l'explication psychologique de M. Bailly ne trouve-t-on rien qui ne soit dans Tacite, Suétone, Dion Cassius et Zonaras. Mais que peut-on voir de prodigieux en Néron? C'est un demi-fou qui n'emprunte de la grandeur qu'à la pompe romaine. Médiocre homme d'Etat (les seuls ordres sensés qu'il donne, au début de son règne, lui sont dictés par Sénèque et Burrhus), il est piètre artiste, et sa fureur érotique même n'a rien qui surprenne de la part d'un homme entraîné dès l'adolescence à la débauche, avec, de surcroît, toutes les facilités de satisfaire ses pires caprices. M. Bailly veut lui trouver des excuses, et c'est fort bien; mais il incline à croire que, pour avoir inspiré des dévouements et des amours durables, il fallait qu'il ne fût pas le premier venu. Encore une fois, il était l'Empereur, « le divin », comme on disait, et il est mort jeune, avant la déchéance qui le guettait. Acté, enfin, cette courtisane qui lui resta fidèle jusqu'au trépas, était, sans doute, chrétienne. Je ne découvre en lui qu'un vaniteux lubrique, et qui n'était pas foncièrement cruel, mais qui le devenait aussitôt en proie à la peur. Tous ses crimes procèdent de l'instinct de conservation, en général plus vif chez les faibles que chez les forts, et nul ne fut moins mâle que ce païen de décadence, à qui sa mère faisait revêtir la *toga virilis* dès l'âge de quatorze ans, mais qui se donnait la joie — paré comme une vierge — de se faire forcer par un histrion... Si l'incendie de Rome, qu'on l'a accusé à tort d'avoir provoqué, n'était associé à sa mémoire, il n'aurait certainement pas le même prestige. Il y a un poncif néronien que la peinture, autant que la littérature, a contribué à créer. Le maître du monde, couronné de roses, jouant de la lyre sur la terrasse de son palais, les yeux tournés vers la glorieuse cité qui flambe dans la nuit, il est vrai que comme tableau ce n'est pas mal. Et songez que le christianisme est là, qui jette l'anathème dans les catacombes... Les temps sont venus où il faut que la civilisation, corrompue par les vices et la cruauté de l'Orient, se mortifie, et, pour retrouver de nouvelles forces, fasse une cure d'austérité. Comme l'a dit admirablement Chesterton dans son *François d'Assises*, le paganisme a poussé trop loin la sensualité. Il y a excès de plaisir dans le monde. Il sied que la vie renaisse à l'ingénuité. Le

saint marquera cette résurrection qui, au sortir de sa retraite, parlera comme un enfant aux fleurs et aux oiseaux.

M. Jean Rostand, qui vient d'écrire sur l'eugénique un très curieux et savant ouvrage intitulé *De la mouche à l'homme*, nous dirait s'il est possible de créer, par destruction successive de blastomères, au cours de la segmentation de la cellule-œuf, une famille humaine de nains... Ce que les Chinois ont réussi à faire par la sélection (M. Léon Hennique tenait d'eux, naguère, un chien si petit qu'il pouvait le mettre debout dans un verre), pourquoi ne le réussirait-on pas à son tour en agissant sur l'embryon?... Telle est la question que l'on se pose après avoir lu **Les Hommes de la pinède** où M. Octave Béliard nous montre un savant, le Dr Dofre, présidant à l'existence d'une race minuscule dont il est le créateur, et qui reproduit en raccourci la vie tout entière de l'humanité. L'originalité de ce roman, qu'on ne saurait dire de « merveilleux scientifique », réside en ceci que le personnage principal n'en est pas le Dr Dofre. Celui-ci dont M. Béliard aurait pu faire, selon la tradition, un héros à la façon de ceux d'Hoffmann ou de Poe, est, en effet, relégué au second plan par son œuvre, laquelle finit par lui inspirer de la terreur et par le dépasser... D'une donnée scientifique vraisemblable, M. Béliard s'élève à une vision non pas seulement satirique, comme celle de Swift, mais philosophique, et je le félicite de l'ingéniosité et de la profondeur même dont il témoigne. Sans doute, lui était-il relativement aisé, avec ce que nous savons de nos origines et de notre histoire, de renouveler, en quelque sorte, en rationaliste, le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet. Mais il imagine un développement différent de celui de la nôtre, à sa civilisation lilliputienne. Il en jalonne les étapes d'incidents qui révèlent la fertilité de son invention psychologique, et son intelligence se révèle, en outre, aux remarques ou aux réflexions dont son émouvant récit abonde et qui, toutes, donnent à penser.

En même temps qu'un récit romanesque attachant, c'est un tableau coloré du proche Orient moderne que nous offre M. André Geiger dans **Les amants de Damas**. On m'assure que l'auteur, qui a vécu plusieurs mois en Syrie, n'a guère inventé que l'intrigue de ce roman, et que la plupart des péripéties,

pour extraordinaires qu'elles paraissent, en sont authentiques... Mais en Orient, tout est possible, surtout au contact des Occidentaux, et c'est bien une impression d'Orient *vrai* que m'a procurée la lecture du livre de M. Geiger. Je vais lui faire un gros compliment : ce livre ne m'a pas déçu après l'admirable *Jardin sur l'Oronte* et la pénétrante *Enquête* de Maurice Barrès — deux œuvres d'inspiration très différentes, mais qui réalisent précisément cette antithèse de poésie et de vérité, de mysticité et de sensualité dont il a retrouvé l'attrait.

Mme Huguette Garnier oppose dans **Les Miroirs jumeaux** deux générations de femmes ou confronte leurs attitudes, disons sentimentales, en face de l'amour. Mais ayant pris pour pivot de son roman un homme qui est, à la fois, le mari de l'une de ces femmes et le père de l'autre, elle a le tort, à mon sens, de ne pas concentrer toute la force du drame dans la conscience de cet homme. Que, mari volage, celui-ci voie, plus tard, son gendre infliger à sa fille qu'il adore les humiliations dont sa femme a souffert de son fait, son appréciation changera, sans doute... Bénédicte s'était résignée; Françoise se révolte, et Philippe, qui comprend le mal qu'il a causé à sa femme, donne raison à sa fille... Il y a bien de la finesse dans l'observation de Mme Huguette Garnier; mais je lui reprocherais de ne pas assez se défier des entraînements de la facilité. A preuve, l'emploi qu'elle fait du temps présent. On trouve trop souvent sous sa plume, en outre, l'expression, l'effet ou le mot d'esprit prévus...

Paul Adam, que M. Robert Randau me rappelle beaucoup, eût fort goûté le nouveau roman de l'auteur des *Colons* : **Diko, frère de la côte.** « Diko », de son vrai nom Amable Ladoucine, est, en effet, un de ces personnages énergiques et intelligents pour lesquels Paul Adam se sentait plein d'indulgence, parce que, lors même qu'ils manquent de scrupules, ils créent de la vie par leur activité. Le génie latin — celui des *conquistadores* — est en eux. Mauvais époux, mais bon père, Diko est une force qui se dépense autant dans l'amour que dans les affaires, et sans se ménager jamais. C'est à Alger qu'il opère, et toutes ses opérations sont des combats, avec alternatives de succès et de revers, et que M. Robert Randau

décrit avec plaisir, dans une langue drue et colorée, Il y a autant d'humour que d'observation dans le récit de M. Randau, qui est, à coup sûr, l'un de nos meilleurs romanciers coloniaux.

M. Albert Crémieux, qui s'est, paraît-il, renseigné à la source même, sur l'organisation du communisme, a entrepris de nous montrer, dans **Le Grand Soir**, ce que serait une révolution bolchévique en France. On se doutait bien un peu que les choses se passeraient comme il les préfigure, et il ne nous révèle rien, d'autre part, de très « sensationnel » quant au fonctionnement même des rouages secrets de la machine qui prépare le chambardement général. On n'en est pas moins ému par la sincérité de son accent et par l'éclat de sa peinture, qui (encore qu'un peu chaotique) rappelle, à la fois, la manière du J.-H. Rosny aîné de *La Vague rouge* et du Victor Hugo des *Misérables*... Mais si M. Crémieux nous assure que nous n'aurons rien à envier aux hordes de Lénine, sous le rapport des abominations, le jour où la révolution éclatera, il nous laisse espérer que nous réagirons très vite, une fois la crise passée. Je veux bien le croire. La France n'est pas une nation-cobaye, comme la Russie.

Mémento. — M. Louis Charbonneau situe son nouveau roman *Jean Rouquier* (J. Férenczi) sur la côte de l'Afrique équatoriale. Le héros en est un colon énergique et bon, qui adopte la fille d'un ami mort et fait faire ses études au fils de son collaborateur, un métis. Sa sensualité, qui est vive, le pousse, en revanche, à abuser de la femme de celui-ci. Heureusement, plus tard, il épousera la sœur de son commanditaire. On le voit, il n'y a pas grand'chose dans le roman de M. Charbonneau. Mais il vaut par ses détails, que l'on sent puisés dans la réalité. — C'est une œuvre attachante et d'un caractère très sympathique que *Bébert ou la vie ratée*, de M. Robert Dieudonné (Nouvelle Société d'Edition). On y suit l'ascension d'un brave petit garçon boucher qui, d'abord champion cycliste, devient, bientôt, directeur d'une grande maison d'automobiles. Il a eu le malheur de tomber amoureux, dans sa province, de la demoiselle du château; mais sa fidélité exemplaire n'est pas récompensée, malgré ses succès qui auraient dû aplanir les obstacles sociaux entre l'objet de son amour et lui. Récit édifiant ou un peu « vieux jeu », vraisemblable, toutefois; d'une sobre et juste observation. — M. Victor Margueritte publie le dernier volume de sa trilogie *Vers*

le bonheur. C'est *Le Chant du berger* (E. Flammarion). Spi, l'héroïne de *Ton corps est à toi* et du *Bétail humain*, trouve, enfin, cette fois, le bonheur, encore que son maître, pour rester chaste, ait repoussé le don qu'elle lui faisait d'elle... Il y a beaucoup d'idées généreuses dans le roman de M. Margueritte. Roman verveux et qui ne décevra pas l'immense clientèle de l'auteur de *La Garçonne*. — Sous ce titre : *La Nore* (J. Férenczi), M. Serge Barraux publie un honnête roman régionaliste. Ce roman expose et développe l'antagonisme d'une bru et de sa belle-mère, en conflit non seulement de sentiments, mais de mœurs, la brue étant gitane, espèce haïe des paysans. Cela se passe en Gascogne et tout finit par s'arranger.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le paquebot Tenacity; 3 actes de M. Charles Vildrac, au Studio des Champs-Elysées. — L'Atelier persiste dans l'exotisme. — *L'Eunuque*, de Térence; spectacle de « l'Adriatique ». — « Rodrigue, as-tu du cœur? » — La Comédie-Française refuse le *Canard sauvage*.

M. Camille Corney vient de reprendre Le paquebot Tenacity avec une troupe très homogène dont les éléments ont été choisis avec discernement.

La pièce de Charles Vildrac aurait été certainement remontée depuis longtemps par l'un des « quatre », si ceux-ci n'étaient des metteurs en scène que leur coquetterie et leur amour-propre empêchent de reprendre une création de M. Jacques Copeau, malgré les avantages qu'ils auraient pu y trouver. C'est sans doute également la raison pour laquelle on ne reverra pas de sitôt le remarquable *Saül* d'André Gide, que le théâtre du Vieux-Colombier étouffa (momentanément) parmi ses derniers soupirs, en quelques malheureuses représentations.

On connaît le thème si modéré du *Paquebot*. Deux jeunes gens, sur le point de s'expatrier au Canada, sont retardés, au port français, par une avarie du bateau. Amoureux (l'un avec une douce, tendre et secrète religion, l'autre de façon toute immédiatement cavalière) d'une jolie et niaise servante, c'est le plus hardi qui la cueille et se sauve avec, abandonnant son camarade. Celui-ci, avec une extrême mélancolie, s'embarquera donc seul.

Il s'agit de deux jeunes gens, de deux ouvriers, mais, ce

semble, assez peu avertis, et guère développés de raison, d'esprit et de qualité. Il n'apparaît pas que, d'avoir participé effectivement à la guerre, cela les ait formés, endurcis, trempés. Ils en parlent avec une modeste clairvoyance d'êtres simples, surpris et froissés dans leurs idéals primaires, et qui voudraient bien trouver la paix n'importe où. Ils gardent de la guerre et de ses suites des impressions hostiles d'un certain bon sens élémentaire, mais dont l'interrogation ne va pas au delà. Ce qu'ils en disent part d'une bonne volonté certaine, mais c'est bien innocent aussi. Ils ont l'air, plutôt que d'anciens fantassins éprouvés, de collégiens frais émoulus. Au surplus, si quelque chose leur paraît accueillant ou souriant — le Canada, puis ensuite la servante — ils s'y dirigent et s'y engagent sans grand débat, chacun selon son tempérament; le plus grand, le plus hardi passant, comme de juste, devant.

Ils sont créations arbitraires d'un poète, et ne représentent aucune réalité viable. Ou bien ce seraient personnages d'un temps si naïf que l'on ne saurait y croire. Deux serins, je vous dis; et d'ailleurs les poètes ont toujours bien aimé les oiseaux. Ce couple d'amis est, d'un certain point de vue, assez touchant et, d'un autre, assez pitoyable, selon que l'on a l'esprit porté à la romance ou que l'on est plutôt amateur de caractères.

Mais, avec tout cela, durant ces trois petits actes, un génie tendre et familier nous séduit et nous enchante. Où chercher ailleurs qu'au fond de notre sensibilité la plus ingénue ce qui nous incline si singulièrement vers cet ouvrage? Certainement dans la magie rare et communicative d'un cœur délicat, tel que celui d'un écrivain méconnaissant absolument dans son expression jusqu'au plus minuscule artifice.

§

Décidément M. Dullin s'en tient aux pièces étrangères. Le retentissement considérable de *Volpone*, ses nombreuses représentations lui ont montré une autre voie que celle où il se consacrait depuis longtemps à monter les calembredaines de la fabrication du jour. Mais n'oublions pas que ce n'est d'ailleurs pas à M. Dullin, pas plus qu'à M. Jules Romains, que revient l'honneur d'avoir exhumé *Volpone*. C'est en Amérique qu'il avait été joué, quelque dix ou douze mois avant que

l'Atelier le montât. Le grand succès remporté ici n'a été que l'écho de celui dû à l'initiative transatlantique.

Du même Ben Jonson l'Atelier a repris *La femme silencieuse* qui ne vaut pas le *Volpone*. Quant au *Stratagème des roués* de Faquar, un auteur irlandais du XVIII[e] siècle, ce n'est qu'une comédie d'intrigue, bien embrouillée et jouée d'une façon très languissante.

Par contre la compagnie *l'Adriatique*, qui vient de se fonder avec le dessein original, et louable, de se consacrer à la Comédie antique a été mieux inspirée que l'Atelier en choisissant pour ses débuts une pièce qui est davantage qu'une curiosité archaïque. J'ai été frappé de la modernité que Térence conserve encore à certains égards, après environ vingt-deux siècles. Il y a deux intrigues, mais sans imbroglio fatigant. Voici la principale :

La courtisane Thaïs et le jeune Athénien Phédria s'aiment. Grâce aux libéralités de ses anciens amants, elle est riche. Mais elle mène grand train et les subsides de Phédria, encore en puissance de père, ne peuvent lui suffire. Elle s'annexe donc un autre amant plus sérieux, un capitaine d'aventure, type du soldat fanfaron, qui s'est enrichi par le pillage dans des campagnes asiatiques. Phédria est d'abord peiné, voire indigné de ce partage. Mais, doucement manœuvré par Thaïs, et sermonné par un valet précurseur de nos Scapins, cet amant, si délicat au début, non seulement acceptera la combinaison, mais encore se ménagera les bonnes grâces de son rival, dans l'intention de l'exploiter. Dans ce processus de dégradation, ou de perfectionnement, comme l'on voudra, n'y a-t-il pas un thème qui demeure encore des plus actuels?

C'est seulement dans l'autre intrigue (secondaire comme intérêt pour nous) que se trouve le personnage qui fournit le titre de la pièce : Thaïs, bonne fille et soucieuse de se procurer pour ses vieux jours une compagne dévouée, a recueilli chez elle une jeune esclave, Pamphile (personnage muet). Un fêtard athénien s'est juré de posséder celle-ci. Il se déguise en eunuque, et se fait engager comme tel chez Thaïs (un serviteur de ce genre était de mode). Il profite des facilité de la place pour violer Pamphile. Pamphile, ayant été reconnue pour une

Athénienne de libre condition, sera épousée par le galant expéditif.

En se plaçant en l'occurrence comme il se doit, à un point de vue relatif, l'interprétation et la mise en scène méritent des éloges. Félicitons-en Mme Elisabeth Lannay, directrice de la compagnie, et interprète du faux eunuque. Observons toutefois qu'elle en a fait nécessairement un bien gracieux éphèbe, de qui on admet difficilement qu'il puisse être le héros de la prouesse virile qui lui est prêtée, à moins que la victime n'y ait mis beaucoup de bonne volonté.

§

« Rodrigue, as-tu du cœur? » — Une récente affaire nous suggère quelques réflexions moroses sur la façon dont les avis désintéressés sont parfois pris pour ceux desquels on pourrait plutôt attendre qu'ils en fassent leur profit.

Je le sais par expérience; il est certains comédiens qui ne se chagrinent point des remarques, des réserves à leur propos et qui ne maudissent pas celui dont parle Boileau :

> Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
> Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.

Ils ne sont point comme l'auteur d'un *Manuel de déification* dont Apollinaire disait qu'il avait la valeur d'une confession, ajoutant qu'un jour il avait vu l'auteur en question, M. Jules Romains, blêmir positivement en lisant un article apportant quelques réserves (1). Une telle attitude en face de la critique est assez commune. Elle va parfois jusqu'à la fureur et la menace, bien que ce ne soit là que pure exagération lyrique, grâce à Dieu. S'il semble, ainsi, que le critique indépendant soit à peu près à couvert d'une agression de la part des auteurs, il n'en est plus ainsi de la part de MM. les comédiens. L'un d'eux, M. Jean Hervé, sociétaire de la Comédie-Française et renommé pour sa carrure athlétique, s'est jeté sur M. Brisacq, critique du journal *la Volonté*. En proie à une crise très accentuée de mécontentement, il lui brisa son binocle, puis,

(1) *Anecdotiques* (Stock, 1926) ; un livre remarquable, séduisant, vif, sur la vie artistique et littéraire d'avant la guerre, et sur lequel la critique est restée scandaleusement insuffisante.

tandis que notre confrère, ainsi dans le brouillard de ses yeux, se trouvait à merci de son agresseur, celui-ci le précipita dans les escaliers, et ordonna aux gardes de l'empoigner et de le mettre dehors. Le récit a été fait, et l'acte odieux justement apprécié, par M. Gabriel Boissy, dans *Comœdia*.

Il ne faudrait peut-être pas considérer de telles ardeurs avec une sévérité irréductible. Evidemment, l'aventure arrivée à notre confrère est fort regrettable. Mais, qui peut se flatter d'être à l'abri d'un accident d'auto, d'un pot de fleurs qui tombe d'un balcon, d'un personnage qui n'est plus maître de lui?

La chose, en somme, est autrement nuisible à M. Hervé, chez qui elle découvre trop un manque de réflexion, une brutalité singulière et à fort bon compte. Qu'il nous permette de lui demander si, par exemple, en face de notre ami G. de Pawlowski (qui est une manière de bon géant indulgent, mais solide, entraîné aux sports, et fort capable d'administrer une bonne raclée à quiconque s'aviserait de le chicaner), il n'aurait pas agi plus prudemment qu'envers M. Brisacq? Alors, que faut-il en conclure? M. Hervé est-il aussi admirable qu'il le croît?

D'autre part, j'ai vu parfois M. Hervé sur scène. C'est un bon acteur moyen, et qui peut certainement gagner en écoutant les remarques du critique. Son aspect de gladiateur, son torse avantageux d'homme de bronze, une voix sonore bien assouplie à la déclamation des alexandrins, conviennent suffisamment à l'interprétation du classique tel qu'on le comprend et l'enseigne au Conservatoire, et tel qu'on le pratique à la Comédie. Il y a des gens que cette excellence plastique et vocale ne satisfait pas entièrement. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. J'avoue que pour ma part je suis assez insensible à ces qualités tout extérieures. Quand on songe que ce vain appareil suffit souvent aujourd'hui pour le jeu du répertoire, on ne peut s'empêcher d'imaginer ce que ce répertoire pourrait être magnifique, joué par des comédiens comme on le souhaiterait, et alors que, en dépit même de ceux que nous avons, il est tout de même debout.

L'un s'est montré tout à fait démoralisé, tout à fait égaré et furieux. Mon Dieu, c'est surtout à lui-même qu'il a fait le plus

grand mal. On ne l'a pas frappé. On a bien fait. Il faut être bienveillant pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes.

Puisque nous sommes à la Comédie-Française, je cueille ce communiqué officiel, cette perle dans *les Débats :*

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE :

— Un Comité de lecture a eu lieu, hier après-midi. Il s'agissait d'entendre une des œuvres maîtresses d'Ibsen, *le Canard Sauvage.*

A la suite d'un échange de vues qui se prolongea fort tard, les membres du Comité ont refusé d'admettre le *Canard Sauvage* dans le répertoire de la maison.

En fait, j'admets très bien que la Comédie-Française s'abstienne de jouer le *Canard Sauvage.* Je ne vois pas qu'elle possède les interprètes voulus. Mais en faire une délibération solennelle, avec refus, et publiée! Ibsen, refusé à la Comédie-Française, il y a de quoi en faire les gorges chaudes dans le monde entier! Lirons-nous, un de ces jours, que la Comédie-Française a refusé le *Roi Lear, Roméo, Œdipe à Colone,* Calderon, etc.? Qu'elle ne puisse pas jouer tous les chefs-d'œuvre, toutes les « œuvres maîtresses », d'accord! Mais qu'elle n'ait pas l'air de lever la patte dessus!

Par contre, quel peut être le but de ce décret qui réduit à dix ans le délai de réception pour les œuvres créées sur d'autres scènes? Quel navet veut-on encore nous servir?

ANDRÉ ROUVEYRE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Henri Mazel : *Avant l'Age d'or*, Editions de la Nouvelle Revue du Midi. — Philéas Lebesgue : *Le Don suprême*, légende dramatique en trois actes et en prose. Edition des Cahiers de France.

Le temps n'est plus de ces hautes ambitions littéraires qui engendraient des œuvres désintéressées où l'écrivain s'efforçait, avec toutes les ressources de son art, de donner figure poétique à quelque profonde spéculation métaphysique. On y voyait les plus pures abstractions revêtues avec ferveur des apparences de la beauté la plus harmonieuse, les phases diverses de l'argumentation s'y métamorphoser en péripéties variées et le développement logique de la thèse s'y poursuivre avec méthode jusqu'au dénouement qui rendait sensibles les conclusions de l'auteur.

Avant l'Age d'or, de M. Henri Mazel, est une de ces œuvres. Si peu propice que soit l'époque à la publication de tels ouvrages, l'auteur n'a pas hésité à faire paraître le sien. C'est d'ailleurs un fort noble poème dramatique.

L'homme en est le protagoniste. Non tel ou tel homme, déterminé dans le temps et l'espace, mais l'Homme, entité merveilleuse, symbole de l'indestructible et toute-puissante individualité morale de l'être humain. Et ce qui nous est ici conté, avec des moyens épiques, est rien moins que l'avènement de cet Homme, de cet être de notre Civilisation, successeur légitime des divinités de l'Olympe. Car, ce que ce poème illustre, c'est la crise de conscience de l'Humanité s'affranchissant de la fatalité antique, se dégageant du séduisant mensonge des fables et des mythes pour jouir de la liberté conquise et atteindre à l'éblouissante connaissance métaphysique de la vérité.

L'agonie du Grand Pan, tel est donc le sujet du drame. Son ressort? Peut-il être autre que le dualisme de la matière et de l'esprit? Aussi l'Homme aime-t-il sa Dame, qui est la souveraine des créatures terrestres, de ces êtres velus peuplant les forêts, esclaves de leurs instincts et n'admirant que la force; mais que paraisse la Reine, celle qui a pour domaine le mouvant infini des mers peuplées de créatures squameuses qui sont ses sujets, et aussi de tous les mirages lumineux que le ciel y reflète et de tous les mystères prestigieux que scelle l'horizon, et l'Homme lancera sa galère à la poursuite de celle de la Reine. Il y embarquera auprès d'elle, après l'avoir rejointe. Et, quand elle le renverra, la tempête le rejettera sur la terre qu'il a délaissée. Il s'y retrouve plus riche de la notion d'amour qu'il rapporte de sa tragique aventure et selon laquelle il fait de la Dame, dont il n'était que le Maître, son épouse : la Femme. Mues par la frénésie du désir, les créatures de la Dame et celles de la Reine, les Velus et les Squameux, se combattent farouchement avant de s'entendre et de s'unir sous la domination de l'Homme. C'est alors, sur Terre, l'avènement d'un cycle nouveau : celui de l'Homme. Mais, excités par l'Esprit du Mal, par la Voix d'en Bas qui est celle de la rébellion contre l'usurpateur, les dieux détrônés : Pan, Neptune, Pluton, envahissent, en dépit des conseils de Minerve, Diane, Vénus,

les hautes régions de l'Olympe. Ils veulent solliciter l'intervention de Jupiter en leur faveur. Le Père des Dieux et des Hommes leur apprend que les temps sont révolus et qu'il leur faut abdiquer, car la Terre appartient désormais à l'Homme, qui en est le souverain Maître. Soumis aux lois de l'évolution, les Squameux et les Velus la peupleront et leur postérité progressera pour atteindre à la perfection du Maître et de sa Dame, appelés, eux, à vivre éternellement dans le Paradis terrestre, pour peu qu'ils demeurent dignes d'y rester.

Dieux et Déesses, dit alors Jupiter, abandonnons la terre et regagnons le Ciel. L'Olympe n'est plus. L'âge d'or le remplace.

Et tous de s'écrier :

Gloire au Principe dans les hautes sphères, et bonheur sur terre aux âmes de bon vouloir humain !

Belle et noble conclusion de poète, d'ailleurs conforme à l'essentiel de notre Civilisation, et qui témoigne de la double inspiration rationnelle et chrétienne de ce poème philosophique. Rien ne lui manque de ce qui caractérise une œuvre symboliste : ni l'érudition, ni l'étendue de l'intelligence et pas davantage la noblesse du style, ainsi que cette richesse des images qui revêtent d'un magnifique vêtement les subtiles doctrines dont elles s'inspirent.

Et parce qu'elle est avant toute chose un poème, cette œuvre n'est point à la mesure de la scène. Elle la déborde de toutes parts. Et de combien ne serait-elle pas diminuée par les exigences matérielles de sa représentation? D'ailleurs vivrait-elle alors d'une vie plus intense et plus effective que celle dont l'investit l'imagination du lecteur attentif à suivre le développement de la pensée de l'écrivain et qui, avec la substance poétique du texte, dresse, en lui-même, le plus réel et le plus vrai des décors pour y faire vivre, dans la plénitude de leur sens, les êtres des époques fabuleuses, si curieusement évoquées et régies par les jeux de la métaphysique moderne.

C'est une thèse analogue à celle de M. Mazel que M. Philéas Lebesgue illustre par les trois actes de sa légende dramatique : **Le Don suprême**. La même inspiration chrétienne l'anime avec la même fonction critique de la raison. Mais l'amour d'autrui qui collabore avec la raison dans l'œuvre de M. Mazel pour

établir l'ordre social permettant à l'homme de s'acheminer vers la perfection de son être, est ici présenté comme source d'énergie individuelle assurant, par le sacrifice, le salut d'une race en péril.

Les Huns triomphants ont poussé leur invasion jusqu'aux bords de ces champs catalauniques où ils vont être anéantis. Leur approche épouvante les paysans du domaine de Milius et, avec eux, le prêtre de la paroisse qui craint et pour ses ouailles et pour les biens de l'Eglise. Aussi, tout en recommandant à chacun de prier pour que Dieu écarte d'eux les terribles dangers du massacre et du pillage, demande-t-il à Milius d'édifier une tour où tous puissent se réfugier le moment venu et qui soit invulnérable aux assauts des barbares. Milius y consent. Les ruines du château qui fut celui des parents de sa femme Hilda lui fourniront les matériaux nécessaires à cette construction. Car, citoyen romain sans grandes vertus civiques, chrétien sans ferveur, occupé du seul souci d'accroître ses biens et d'obtenir de saines satisfactions d'orgueil, Milius n'ajoute aucune importance aux doléances de son épouse attachée aux traditions de sa race et qui souhaiterait voir respecter les vestiges d'un passé qui est aussi le sien. Milius passe outre. La tour s'édifie. Mais voici qu'elle chancelle et croule. Ses assises mêmes ne sont pas suffisantes. De nouveaux affouillements sont nécessaires pour l'appuyer sur le cœur inébranlable du sol national. Encore cela ne suffit-il point. Pour qu'elle se dresse, invulnérable, il faut que les vieilles pierres, liées à nouveaux, enferment dans l'épaisseur formidable des murailles la jeune vierge Génoféva, fille de Milius et de Hilda. Chrétienne d'une foi si ardente que le Ciel communique avec elle par ses Anges, la jeune fille accepte avec joie de sacrifier sa vie pour le salut commun. Pierre par pierre, la muraille s'élève qui la scelle vivante dans son épaisseur. Et Génoféva chante en ce beau jour de Pâques, témoin de son sacrifice :

Seigneur ! Seigneur !
Que le salut de tous soit bâti sur mon cœur !

La tour monte. La voix faiblit. Elle n'est qu'un murmure à peine perçu de Milius quand elle dit :

Ils viendront ici s'abriter et ils s'étonneront de la solidité de ces

murs! Mais ils ne sauront pas que c'est moi qui les protège. Seule je le saurai. Et c'est assez pour moi.

Alors, agenouillé au pied de la tour, le prêtre récite le *Pater*, et le Bagaude, espèce de sorcier qui n'est autre en vérité qu'un vieux Celte fidèle aux traditions et aux dieux de sa race, répond à l'oraison chrétienne, non par le rituel : « Délivrez-nous de la tentation du mal », mais par le dédain sarcastique de ces mots adressés à la Tour et à ceux qui l'environnent :

Le plus simple est encore d'avoir du courage...

Et nous voici, en fait, devant une conclusion analogue à celle de l'œuvre précédente, chacun des deux dénouements nous proposant un aspect différent de la même attitude philosophique. M. Mazel la considérait en fonction des destins de l'Humanité pendant que M. Lebesgue l'envisageait en fonction de ceux de la Race, mais tous deux font de l'Amour le principe si nécessaire et fatal d'une régénération qui permet à l'Homme de s'acheminer vers un nouveau destin et de prétendre à la plénitude de son être. En chacune de ces œuvres, ce même principe essentiel rassemble, réorganise, unifie les formes variées et dissociées d'une époque antérieure pour composer l'ordre d'une ère nouvelle. Et si la Dame, le Maître, la Reine sont des symboles dans : *Avant l'Age d'or*, la Tour, Génoféva, Milius, le Prêtre, Hilda, le Bagaude n'en sont pas moins dans *Le Don suprême*, ainsi qu'en témoigne le chant de Génoféva pendant que monte le mur qui la scelle vivante dans son épaisseur.

Car nous retrouvons dans *Le Don suprême* une savante pratique de cette méthode allusive qui est l'essentiel de la technique des symbolistes. Et ces deux ouvrages, aussi bien par la forme que par le fond, apparaissent comme deux contributions importantes à la littérature de cette école, contributions que ne devront pas négliger ses historiens.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les Cahiers de la nouvelle journée : n° 2, Le témoignage d'une génération; n° 5, Qu'est-ce que la science?; n° 15, Continu et discontinu; Bloud et Gay.

On connaît sans doute la suite des brochures, qui paraissent en principe quatre fois par an sous le titre **Cahiers de la nouvelle journée**, à l'ombre de l'église Saint-Sulpice. D'inspiration nettement fidéiste — puisque la plupart des auteurs proclament leur foi catholique, — cette publication fait preuve d'une louable largeur de vues (1) en accueillant des collaborateurs purement positivistes (comme Georges Urbain) (2) ou en accordant la place qui leur est due à des œuvres (comme celle d'Emile Meyerson) où ne transparaît pas le soupçon d'une préoccupation extraterrestre. Trois d'entre ces *Cahiers* s'occupent, partiellement ou totalement, de la science actuelle et c'est à ce titre qu'ils vont figurer dans cette chronique.

Une critique assez confuse, superficielle, plus agressive qu'informée, s'est attaquée parfois, et récemment encore, au dix-neuvième siècle scientifique (3). Le réquisitoire a porté sur « la science », sans distinguer trop entre les savants et les philosophes, ou même sans aller au delà de l'idée que les littérateurs se font communément des uns et des autres.

Ainsi s'exprime André George (Cahier n° 2) au début de son étude qui traite « des savants et du relativisme scientifique ». Et il ajoute un peu plus loin :

La démarche continue de la science moderne tend à réduire toujours davantage l'anthropomorphisme.

L'auteur s'occupe successivement d'Edouard Le Roy (4),

(1) Ces *Cahiers*, nous dit-on, « voudraient être l'instrument de travail et le lien de ceux qui comptent avant tout sur un libre et généreux effort de pensée ». Programme qu'on ne saurait qu'approuver.

(2) Le qualificatif est d'Émile Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, p. 518, Payot, 1927.

(3) « Le stupide dix-neuvième siècle », comme dit Léon Daudet!

(4) Le cahier n° 5 reproduit un interminable article (paru en 1899), où la rédaction est autorisée « à déclarer que M. Le Roy n'a conscience d'aucun changement essentiel dans ses conceptions ». Et cependant, que tout cela est donc inactuel, voire suranné! Le cahier n° 15 publie, du même Ed. Le Roy, une étude sur « le problème du morcelage », où il y a lieu de signaler une confusion retentissante entre atomes et molécules (p. 149) et

d'Henri Poincaré, de Pierre Duhem (5) et des relativistes contemporains; concernant Le Roy, citons ce passage plein de sens :

Le nominalisme, accordant à la science une valeur comme règle d'action, concédant qu'elle est efficacement à la mesure de nos conditions sociales, retournait l'argument en déniant à cette science toute portée véritable comme moyen de connaissance. Cette fois, c'est passer la mesure, et l'édifice critique d'Henri Poincaré nous semble aujourd'hui plus solide.

Sur H. Poincaré (6), le même auteur revient plus longuement dans le cahier n° 5, en rappelant qu'il a connu « le succès, c'est-à-dire la déformation, populaire ». Regrettons qu'il ait laissé passer, sans protestation, une des idées favorites du grand mathématicien :

Radicalement diverses, science et morale ne peuvent se rencontrer,

alors qu'au lieu de « science », il faille évidemment lire *physique,* puisque la psychologie scientifique est la base de la morale, considérée comme la technique du comportement. Mais A. George fait, à plusieurs reprises, justice de la doctrine de la « commodité ».

Tantôt [Poincaré] en dilate le contenu jusqu'à l'égaler à celui du mot *vérité;* tantôt il le comprime, au point de le réduire à la signification d'*échappatoire.*

Il signale enfin la « responsabilité » de Poincaré, qui fut parfois « mauvais prophète » :

Malgré l'exemple de Laplace, Poincaré a parié, et lui-même a

de déplorer une méconnaissance parfaite des conceptions récentes : ces conceptions sont exposées dans *le même* fascicule par Louis de Broglie; nous en avons maintes fois parlé ici même et il n'est pas exagéré de penser qu'elles sont en train de rénover la philosophie générale.

(5) L'œuvre de P. Duhem est analysée (sans éclat) dans le cahier n° 5 par un de ses disciples, O. Manville. Retenons-en une définition de la théorie physique : « Une théorie physique n'est pas une explication, c'est un système de propositions mathématiques, déduites d'un petit nombre de principes, qui ont pour but de représenter aussi simplement, aussi amplement et aussi exactement que possible, un ensemble de lois expérimentales... Une théorie ne peut pas être une *explication* des faits, elle ne peut en être qu'une *représentation* ». Cette conception, partiellement exacte à notre sens, est en opposition avec les idées meyersoniennes. Mais la conclusion enthousiaste de Manville (sur la pérennité des conceptions de Duhem) nous semble d'ores et déjà démentie par les faits.

(6) Comme le rappelle A. George, Poincaré a écrit (*La Science et l'Hypo-*

perdu son pari. Pourquoi?... Parce qu'il a, plus ou moins consciemment, écarté l'idée qu'on pût réviser certaines conventions, qu'il ne tenait que pour des conventions, mais en leur accordant, malgré tout, un caractère immuable... Le « sagace et profond Poincaré » ne laisse pas de montrer quelque essoufflement intellectuel, si l'on peut dire, un peu de scepticisme stérile... Son échec provient d'un parti pris de *stabiliser* la science, de lui tracer à l'avance sa limite... Or, la science n'hésite pas : ce qui est paradoxal, compliqué, elle ne balance point à l'adopter, si les faits l'exigent, si des raisons profondes interviennent, qui agissent de telle sorte que cette *complication* est encore la plus grande simplicité possible, étant donnés les faits.

§

Nous en arrivons à l'étude d'André Metz (cahier n° 5), qui explique fort clairement comment Emile Meyerson répond à la question : *Qu'est-ce que la science?* Cette étude nous a incité à relire complètement l'ouvrage fondamental *De l'explication dans les sciences* (7), car c'est, en France, le monument le plus complet et le mieux documenté qui ait été élevé à la pensée contemporaine; nous avons ainsi l'occasion de revenir sur les concepts d'explication, de chose, d'identité, d'irrationnel, sur lesquels A. Metz a judicieusement insisté. Pour Meyerson,

la raison humaine est une, la même dans tous les domaines et à toutes les époques (p. 8) ; tout semble démontrer son entière immutabilité (p. 251 et 691) ; tout le monde, toujours et en toute circonstance, a raisonné et raisonne encore selon un mode essentiellement invariable (p. 703).

A diverses reprises, Meyerson fait une large place à l'empirisme, aux notions fort importantes de simplicité et de négligeabilité :

Science et philosophie ont le même point de départ, à savoir le monde donné par la perception (p. 675) ; Bacon et Comte, en mettant l'expérience au premier plan, ont été guidés par un sentiment

thèse, p. 4) : ce que la science peut atteindre, « ce ne sont pas les choses elles-mêmes comme le pensent les dogmatiques naïfs, ce sont seulement les rapports entre les choses; en dehors de ces rapports, il n'y a pas de réalité connaissable ». Nous reviendrons sur ce point, un peu plus loin, à propos de Meyerson.

(7) 784 pages, Payot, Paris (édition de 1927).

très juste : c'est dans la manière dont la science [.....] accepte les résultats [de l'expérience] que réside ce qu'il y a de véritablement spécifique dans le raisonnement scientifique (p. 678). [Les travaux de Képler] n'auraient pas de sens sans la croyance inébranlable dans la simplicité des rapports qu'il recherchait (p. 108). Les choses s'arrangent de telle manière qu'un tout petit nombre seulement de conditions exercent une action vraiment notable et dont il est nécessaire de tenir compte en vue d'une première approximation (p. 110).

Ce sont là, semble-t-il, des propositions sur lesquelles tous les philosophes scientifiques peuvent se mettre d'accord. Mais les difficultés surgissent dès que Meyerson pose *l'explication* à la base de la science. C'est ainsi qu'il reconnaît (p. 58) que Comte lui-même ne jette pas l'anathème contre les théories figuratives,

en tant que destinées à relier les phénomènes provisoirement, là où une [relation] fait encore momentanément défaut et à préparer ainsi l'établissement de cette relation, c'est-à-dire la découverte de nouvelles lois, qui reste, en définitive, l'unique, le véritable but de la science (8);

mais il n'hésite pas (p. 59), à trouver « paradoxal » ce point de vue moins exclusif, sans qu'il apparaisse, dans les pages qui suivent, aucune démonstration de son inanité.

D'autre part, A. Metz affirme (d'après Meyerson) que ce qui constitue la chose, « c'est le fait d'être indépendant de la sensation » (cahier n° 5, p. 102) :

la chose reste ce qu'elle est, que je la regarde ou non (p. 40). Nous sommes convaincus que les phénomènes sous-jacents, moléculaires, etc., obéissent, eux aussi, à des lois tout à fait strictes (p. 103).

Voilà deux affirmations qui sont, pour le moins, contestables si l'on considère les récents progrès de la physique. Il n'y a pas de loi dans les phénomènes sous-atomiques (principe d'indétermination de Heisenberg). Et, comme dit Bohr, les phénomènes individuels ne peuvent être observés sans que, de ce

(8) Meyerson semble, par ailleurs, souscrire à cette vue de Comte quand il écrit : « C'est la déduction qui constitue le véritable but vers lequel tend la science » (p. 567). Remarquons aussi qu'il parle de « la pure curiosité scientifique » (p. 48), qui pousse Cuvier ou Claude Bernard : qui dit *curiosité* dit besoin de connaître plutôt que besoin d'expliquer.

fait même, on les influence sensiblement : que devient le concept meyersonien de *chose* avec ce « principe de perturbation » ?

Enfin A. Metz (cahier n° 5, p. 109) déclare que « si nous nous arrêtons à l'identité partielle, c'est qu'il nous est impossible de faire mieux », se référant sans doute au passage de *De l'explication dans les sciences :*

> Le raisonnement par analogie n'est qu'un effort continu en vue d'appliquer au monde des choses le schéma d'identification du divers (p. 617).

Mais l'analogie ne serait-elle pas, en fait, plus fondamentale que l'identité? Et cette antinomie entre l'identité et ce qui lui résiste (l'irrationnel) ne s'apparente-t-elle pas au balancement entre le plein et le vide, par lequel les savants, jadis, se sont appliqués à décrire l'univers?

André Metz note fort justement (cahier n° 5, p. 99) :

> Ce qui importe [à M. Meyerson], ce ne sont pas les résultats atteints par les savants, mais ce sont surtout les voies qu'ils ont suivies et les ressorts qui les y ont poussés;

et il admet, avec Meyerson lui-même (p. 12), que ce sont là des travaux d'*épistémologie*. Or ce mot a une signification tout à fait différente (9) : c'est l'étude critique des principes, des hypothèses et des résultats des diverses sciences. E. Meyerson fait remarquer, à propos de Claude Bernard,

> la disparité qui tend naturellement à s'établir entre la manière dont le savant expose ses conclusions et la voie par laquelle il y est réellement parvenu (p. 625);

l'étude de la « voie suivie », c'est, non de l'épistémologie, mais de la *méthodologie*, voire de la psychologie affective. Et, si Meyerson se méfie non sans raison du savant *qui écrit*, peut-être ne faudrait-il pas accorder une confiance aveugle au savant *qui travaille :* il entre au laboratoire avec sa mentalité de tous les jours, avec « la métaphysique du sens commun »; et les concepts — primordiaux pour Meyerson — de chose et de cause pourraient bien ne pas avoir d'autre origine. En tous

(9) *Vocabulaire de la philosophie*, par André Lalande, I, p. 212, Alcan, Paris, 1926.

cas, le titre adopté par l'auteur pour son ouvrage magistral n'est pas parfaitement adéquat, étant donné qu'il traite *De l'explication dans la recherche scientifique*. La description de la réalité se précise, finalement et dans les cas les plus favorables, par des équations, puisque la mathématique est la langue de la science; or, Meyerson ne nous dit pas sous quelle forme mathématique se concrétera jamais ce qu'il entend par explication : les mots *équation explicative* constitueraient même, à première vue, un accouplement dénué de sens... Tout porte donc à croire, jusqu'à plus ample informé et comme le veulent les successeurs de Comte, que la description joue en épistémologie le rôle que Meyerson attribue à l'explication en méthodologie.

Paul Valéry, dans *Variétés*, affirme que « l'esprit est absurde par ce qu'il cherche et qu'il est grand par ce qu'il trouve ». Dans la mesure où cet apophtegme est admissible, que vaut la causalité que cherche le savant, si on la compare à la légalité qu'il trouve?

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Roger Francq : *L'Economie rationnelle*, Gallimard. — Jean Yole : *Le Malaise paysan*, Editions Spes. — Jacques Valdour : *Sous la griffe de Moscou, observations vécues*, Ernest Flammarion. — Mémento.

M. Roger Francq appartient à la catégorie redoutable de ces gens qui trouvent que tout va mal ici-bas et que tout irait parfaitement si on leur donnait le rôle de Providence. **L'Economie rationnelle** indique comment il s'y prendrait, et, ma foi, nous en avons tant lus, de ces plans-programmes, que nous pouvons bien joindre celui-ci à toute la séquelle antérieure!

Le principe à poser est bien simple : « Il faut que la production satisfasse aux besoins humains. » Et l'auteur continue avec une assurance désarmante : « Il va de soi qu'elle devra répondre aux demandes des consommateurs, simple question de quotité facile à régler. » Rien que cela! Il y a environ sur terre deux milliards d'êtres humains de tout âge, de toute couleur, de tout poil, de tout appétit, et savoir combien il leur faudra de riz, de pain, etc., etc., etc., est une simple question

de quotité facile à régler! L'auteur, il est vrai, se prend tout de suite à réfléchir, et avoue que la question de savoir comment on produira tout cela est chose « moins aisée », mais cela ne l'empêche pas de se mettre héroïquement à l'œuvre : « Essayons, dit-il, de schématiser le plus clairement possible les liaisons à créer entre matières premières, forces motrices, qualités des produits, etc., etc. » Encore une fois, rien que cela!

En vérité, on se demande comment, quand on est un tant soit peu sensé, on peut écrire 250 pages de cet acabit. Tout est simple. Tout est facile. On organise la production. On organise les échanges. On organise le crédit. On organise l'accumulation des richesses créées. On organise leur répartition. Et tout marchera admirablement. Et tout le monde sera content. Et il n'y aura pas de centralisation parce que « partout, du haut en bas de l'échelle, ceux qui décident et ceux qui exécutent seront en contact »! Et il n'y aura pas de grimace de n'importe qui, parce que tout le monde, sélecté, filtré, contrôlé, sera à la juste place qu'il mérite. Et tous les problèmes seront résolus, le problème technique comme le problème administratif, et le problème psychologique comme le problème moral, et tout sera parfait. Comment donc, depuis six mille ans (et peut-être six cent mille) qu'il y a des hommes et qui pensent, un précurseur de l'auteur ne s'est-il pas avisé de toutes ces belles choses?

M. Roger Francq est donc atteint, à un degré grave, de cette folie socialiste qui est le grand danger de notre temps et qui pourra bien finir par détruire notre civilisation, plus définitivement que l'invasion des Barbares n'a détruit la civilisation antique, car celle-ci a repoussé, même sous la domination des Huns et des Vandales, fatigués de tuer et d'incendier, alors que la nôtre ne repousserait pas sous le joug des socialistes-communistes assoiffés, comme l'auteur, de réglementation et d'organisation. L'état navrant de la Russie, crevant de faim et de misère, sans parler des fusillades et des mitraillades, nous montre très bien quel serait l'état de n'importe quel pays appliquant « l'économie rationnelle » qu'on nous prône. Et alors le problème, pour le simple passant, est de savoir à quelle idée obéissent les gens qui, comme notre auteur, ferment les

yeux à l'évidence et nous invitent à réaliser pour nous-mêmes le même paradis. Libérer le travail du capital? Quelle niaiserie! Supprimer les inconvénients de la société actuelle? Quel enfantillage! Ramener les riches et demi-riches à l'étiage des pauvres? Quelle sottise!

Ce qui est navrant, de nos jours, c'est de voir chez tant de gens, non seulement de pauvres diables d'ouvriers qui seraient excusables, mais chez des gens instruits, diplômés, bien placés sur les barreaux du perchoir social, cette haine de tout ce qui est liberté, responsabilité, initiative, travail, dignité humaine... Non, à nos malheureux contemporains il faut l'esclavage, fasciste chez les uns, bolchéviste chez les autres, mais toujours la chiourme! (Je m'empresse de préciser que je ne mets sur le même plan le fascisme, que je blâme en tant qu'illibéral, mais dont je ne nie pas les immenses mérites sociaux, et le bolchévisme, qui n'est qu'ergastule fétide et abject). Et tout ça pour éviter que le capital règne, et qu'il soit le maître !... Pauvres imbéciles! Le capital? Mais la civilisation ne vit que par le capital! Et le grand argument de Karl Marx — les marxistes le savent-ils? — c'était que la réalisation de son système devait accroître le capital. On voit ce qu'il en a été en Russie, où le bolchevisme soviétique est exactement l'application du marxisme; le capital n'existe plus, ne se produit plus, et pour en avoir des bribes les gouvernements de là-bas, qui ont tué ou volé leurs capitalistes à eux, cherchent dans les autres pays des capitalistes à escroquer!

Débarbouillons-nous de toutes ces sottises. Il n'y a qu'une économie politique qui soit scientifique, psychologique et éthique, c'est la vieille économie politique libérale, celle d'Adam Smith, pour ne pas remonter plus haut, et d'Yves Guyot, pour ne pas descendre jusqu'aux vivants; elle est basée sur la liberté, la concorde, le travail, l'épargne, le progrès et le bonheur, autant que les choses humaines en peuvent, hélas! comporter. En dehors d'elle, il y a toutes les rêveries antilibérales, donc tyranniques, constituant le vaste capharnaüm socialiste, qui, lui, est basé sur tout le contraire, la contrainte, la haine, la paresse, la misère, la décadence et le désespoir. Et quand on trouve sur son passage un annonciateur de toutes ces délices (je ne fais exception parmi les socialistes que pour

cet exquis Charles Fourier, qui, lui, ne voulait recourir qu'à la persuasion), on a le droit et le devoir de ne rien lui cacher de ce qu'on pense, de ce qu'il devrait lui-même penser.

Ceci n'est pas dire que tout soit pour le mieux dans nos sociétés libres. M. Jean Yole consacre un livre au **Malaise paysan**; combien d'autres livres pourraient être consacrés au malaise ouvrier, ainsi qu'à celui des employés de commerce, des fonctionnaires, des intellectuels, etc.! Qui sait si les Rothschild eux-mêmes peuvent se payer toutes les satisfactions qu'ils désirent? Car, dès qu'on fait intervenir le désir, et avec la créature humaine on ne peut pas ne pas le faire intervenir, le malaise paraît. Ce qu'on peut seulement affirmer, c'est que la somme de bien-être matériel sera plus considérable dans les sociétés libres, et par suite inégalitaires, que dans les sociétés égalitaires, et par suite esclavagées; mais ceci ne satisfera pas les natures envieuses et haineuses, qui préfèrent les régimes où tout le monde crève également de faim à ceux où chacun mange, mais inégalement, à sa faim.

Donc, M. Jean Yole a voulu étudier le Malaise paysan et il l'a fait sous forme d'une enquête très vivante et très documentée, sans abus de chiffres, parmi les paysans des environs de Nantes; les livres de M. de Pesquidoux ont mis à la mode ces études, qui n'ont pas l'aridité des anciennes monographies de Frédéric Le Play. Les deux récits, qui ouvrent le livre, des visites à la ferme du Breuil et à la borderie de l'Ennelière sont tout à fait savoureux et montrent les bons résultats qui résultent de la coopération du fermier et du propriétaire, son banquier, avec d'ailleurs la possibilité des échecs, puisque, de ces deux familles paysannes, l'une prospère quand l'autre végète. Partant de cette base solide d'observations, M. Yole passe aux questions théoriques, d'une part l'exploitation (propriété paysanne, crédit agricole, droit de préemption), d'autre par la famille (le foyer, le régime successoral, la moralité, la religion) et sur tous ces points ses dires méritent d'êtres attentivement examinés. Sur la propriété paysanne, il se range au programme de M. Victor Boret, que j'ai publié ici même (15 janvier, page 426), tout en avertissant avec sagesse que les programmes ne sont pas tout, et qu'« il n'y a pas de maladies,

il n'y a que des malades »; la propriété paysanne, par exemple, n'est pas une garantie assurée contre le communisme; il y a des propriétaires paysans chez nous qui sont communistes, espérant sans doute que quand ils se seront approprié les terres pouvant rester aux gens des villes, ils esquiveront le sort des des koulaks russes que les Soviets font fusiller à force. Sur le régime successoral, il se prononce, comme tous les gens qui connaissent la question, contre le partage forcé et pour la liberté de rester dans l'indivision ou d'attribuer le domaine (choix du père ou du juge de paix) à l'un des enfants avec attribution de soultes aux autres. Sur le relèvement des salaires agricoles, il met en lumière le parasitisme regrettable des intermédiaires : la viande est vendue par le paysan vendéen, rendue à Paris, 2 fr. 35 la livre, elle est revendue par le détaillant au consommateur 6 fr. 35, donc 4 francs de bénéfice pour l'intermédiaire, et sans doute celui-ci a la charge de sa boutique et de ses employés, mais le paysan lui aussi a ses employés, ses impôts et ses frais généraux!

On voit combien le livre de M. Jean Yole est intéressant. Quelle différence entre ces observations précises et judicieuses et les inepties dangereuses du livre précédent! Malheureusement, on ne peut les reproduire toutes, car il y faudrait un volume. Qu'il suffise de résumer en quelques lignes leur essence. Le paysan est le principal artisan de la grandeur et de la prospérité de la France; c'est à lui qu'il faudrait penser avant tous autres; toutes nos lois dites de prévoyance sociale sont faites pour l'ouvrier des villes et ne remédient qu'imparfaitement à ses maux en le contagionnant au contraire de nouveaux vices; il faudrait changer tout cela, se préoccuper avant tout de la race paysanne, sauvegarder sa santé et sa fécondité (car il n'y a de natalité que dans les campagnes), maintenir sa moralité et sa religiosité (mais oui! n'en déplaise aux politiciens...) et permettre ainsi au pays, assuré de ces ressources vitales, d'avoir, sans inconvénients et même alors avec avantages, ce qui complète, nul ne le nie, une grande nation, c'est-à-dire une industrie puissante, un commerce d'exportation prospère, une marine marchande rémunératrice, et encore une bourgeoisie laborieuse et féconde également, et aussi lettrée et artiste, car un grand peuple ne vit pas seule-

ment de pain et de houille, mais aussi de découvertes et de chefs-d'œuvre qui sont la parole de Dieu.

Par contre, il meurt de la discorde, de la haine et de la violence, et les gens ne manquent pas chez nous à souffler sur ces passions mauvaises. Le nouveau livre de M. Jacques Valdour, **Sous la griffe de Moscou, observations vécues**, jette un jour bien inquiétant sur la mentalité ouvrière et sur le progrès des idées communistes dans certains quartiers de Paris et de la banlieue. On sait que cet observateur se fait lui-même ouvrier pour étudier de plus près sa matière; cette fois-ci, il s'est fait embaucher successivement à Issy-les-Moulineaux, à Billancourt et à Paris-la-Chapelle, et les « observations vécues » qu'il nous en rapporte sont vraiment inquiétantes. Il est inconcevable qu'avec l'exemple de la Russie sous les yeux, il se soit trouvé en France, au élections du 11 mai 1924, sur 8.898.000 votants, 875.000 suffrages communistes ! auxquels il faudrait, d'ailleurs, ajouter les suffrages socialistes unifiés, ceux-ci n'étant que des communistes honteux et qui, au jour du Grand Soir, marcheraient forcément avec les autres. C'est là le danger le plus terrible, non seulement pour les riches, comme tant de gens le croient, mais aussi pour les pauvres, car en pays communiste les pauvres crèvent de faim comme les riches et sont fusillés aussi impitoyablement qu'eux, qu'on voie les paysans russes! Le communisme est la mort de toute civilisation. Mais ceci dit, il convient de ne pas s'exagérer les choses, et surtout de ne pas croire, comme M. Valdour, que le rétablissement de la monarchie est le seul moyen de nous sauver. Nous nous sauvons très bien sans cela, pour l'instant, et nous continuerons à le faire tant que nous aurons la volonté et l'énergie suffisantes. Que de cas, d'ailleurs, où les rois, depuis Louis XVI jusqu'à Nicolas II, ont été non pas « condition de salut », mais cause de catastrophe! En réalité, les peuples se sauvent d'eux-mêmes, et tous les peuples ont eu à se sauver continuellement, car tous recèlent dans leur sein des forces de destruction et de révolution toujours à l'affût. Mais le cas de la victoire de ces forces dans la pauvre Russie est si exceptionnel, si explicable par des conditions qui ne se représenteront plus jamais, qu'on ne doit pas s'en trop effrayer.

MÉMENTO. — *L'Animateur des Temps nouveaux*, en faisant remarquer que les Français achètent aux Etats-Unis 15.700 autos qui ne valent pas mieux que les nôtres, propose d'interdire toute importation d'auto yankee en France tant que les Yankees maintiendront leur interdiction d'importation de vins français chez eux. Il est curieux, en effet, que les grands prêches du Président Wilson en faveur du libre-échange n'aient nullement converti ses compatriotes, au contraire! — *La Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* demande que le projet de loi sur les Assurances sociales soit modifié au moins sur les points qui se retournent contre les familles nombreuses. Ah! si l'on faisait le compte de toutes les lois qui, voulant faire du bien, font du mal! — La revue *Afrique* d'Alger contient un très curieux article de M. Jean Pomier sur le danger des changements de religion dans ce pays; les musulmans qui se font, très rarement, chrétiens ne font guère honneur au christianisme, et les chrétiens qui se font musulmans comme le peintre Dinet, devenu Hadj Nasr ed Din, ne sont, d'après lui que des capitulards : l'Algérie, ajoute-t-il, a toujours été la terre des apostasies, le pays des renégats; c'était vrai, du moins, pour le temps d'avant 1830 où tous les raïs, les chefs corsaires, étaient d'origine italienne, provençale ou catalane. — *L'Ordre démocratique* publie un appel du docteur Pineau, son directeur, fondant un parti politique nouveau, désintéressé, pour lequel il demande une étiquette au cas où celle qu'il lui a donnée provisoirement, parti travailliste, n'agréerait pas à ses membres. C'est un jeu de société auquel on peut s'amuser les jours de pluie. J'ai proposé au docteur Pineau l'étiquette « tacatraviste », vocable mystérieux, mais qui aurait fait plaisir à Fourier, l'apôtre de l'union du talent, du capital et du travail; les premières syllabes de ces trois mots donnent en effet *tacatra*, et voilà le mystère de mon étiquette éclairci.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE.

Louis Roubaud : *La Bourse*. Grasset, éditeur.

M. Louis Roubaud procède avec méthode. Avant de nous introduire à l'intérieur de la Bourse, il nous en rappelle les origines :

> Il sera, disait un édit royal de 1724, incessamment établi dans la ville de Paris une place appelée Bourse, dont l'entrée principale sera rue Vivienne...

La Révolution transporta la Bourse au Louvre, au Palais-Royal, à l'église des Petits-Pères. Elle la ferma, la rouvrit, et Napoléon décida de lui élever le monument qui se dresse aujourd'hui sur l'enclos des Filles-Saint-Thomas, mais qui ne devait être inauguré que le 4 novembre 1826 par M. de Chabrol, préfet de la Seine.

Ce monument allait bientôt devenir le premier marché financier du monde. Depuis la guerre mondiale, il n'est plus que le second. Il s'y négocie, encore, les titres de plus de trois mille compagnies françaises ou étrangères, dont les capitaux, s'ils étaient réalisés en or, ne tiendraient pas dans ses murs et déborderaient sur la place, au point d'inonder les rues adjacentes.

Avec ses colonnes doriques, ce monument évoque plutôt l'idée d'un temple. C'en est un, en effet, voué au culte du Veau d'or. Cinq jours par semaine, de midi à quatorze heures et demie, s'y célèbre l'office divin, dont on ne saurait dire qu'il est fait de silence et de recueillement. Sitôt que de ce temple,

> Le peuple saint en foule inonde les portiques,

il s'en déchaîne une rumeur formidable. Les assistants, pris d'une sorte de fureur dionysiaque, s'agitent en poussant des cris forcenés. Tous vocifèrent dans une langue dont le sens est interdit aux profanes. Malheur à l'imprudent qui s'aviserait de se mêler à eux! M. Louis Roubaud, à sa première visite, en a fait l'expérience. Saisi fortement par mille mains ennemies, il se vit secoué comme un prunier, avec force invectives, et rejeté au bas des marches, avant d'avoir pu accéder au seuil du temple. Les dévots du lieu n'y admettent pas de présence sacrilège, et M. Louis Roubaud dut s'enfuir de la bagarre, en y laissant son chapeau. Il a fini, néanmoins, à force de ruse et de persévérance, par s'introduire dans le sanctuaire. Il en a déchiré les voiles et a contemplé face à face le saint des saints.

Il va nous dire ce qu'il en pense. Il a mené son enquête sans parti pris. Bien au contraire, il était prévenu plutôt en faveur du système.

Il se souvenait du mot d'Edmond Thiery : « Les deux grands événements de la seconde moitié du XIXe siècle, sont la machine à vapeur et la valeur mobilière. »

Jadis, la fortune publique se répartissait en milliers de bas de laine. Elle y dormait sans profit pour la collectivité. Le financier Law, gentilhomme d'Edimbourg, importa, le premier en France, l'idée de totaliser cette poussière d'épargne pour en tirer de quoi exécuter de grandes entreprises, qui la feraient fructifier. On alla trop vite au début. L'idée y faillit sombrer, mais elle était née viable. Reprise et mûrie depuis, elle a permis la création de canaux, de chemins de fer, l'assèchement des marais, la fertilisation des terres incultes, l'éclairage des villes, un tas de choses utiles et profitables, pour lesquelles aucune fortune particulière n'aurait pu suffire et qui ont changé la face du monde, en l'enrichissant.

De là est née l'oligarchie financière, à qui M. Louis Roubaud est loin de jeter la pierre. C'est à elle que nous devons, avec la concentration des capitaux, la confortable installation moderne. De ce côté, la Bourse mérite un bon point, mais, peu à peu, « la Fraude s'est introduite dans le Temple ». La spéculation a faussé les règles du jeu. Les mirages ont fait place à la réalité. L'argent ne s'est plus contenté de travailler. Il a joué. Le marché à terme, organisé dès le début, entr'ouvrait déjà la porte aux bas agioteurs. C'est pourquoi un arrêt du Conseil d'Etat l'avait interdit, en 1786.

Bonaparte, étant premier consul, fit venir un jour à la Malmaison M. Mollien, directeur de la Caisse d'amortissement, et lui reprocha vertement de ne pas tenir la main à l'exécution de cet arrêt.

— Quiconque, disait Bonaparte, offre de livrer dans un mois, à 38 francs, des rentes à 5 %, qui se vendent, aujourd'hui, 40 francs, travaille au discrédit de l'Etat.

M. Mollien eut beau lui représenter que prévoir la baisse n'était pas la déterminer, Bonaparte ne voulut rien entendre et ne cessait de fulminer contre une industrie « dont le but était plus immoral que celui des jeux de hasard ».

Pourtant, Bonaparte, devenu empereur, oubliait les préventions du premier consul. Il admettait les plans du monument de la Bourse, pour y loger les maudits spéculateurs. Il donnait au défenseur du marché à terme le titre de comte et le nommait ministre du Trésor.

Certes, les meilleures affaires financières ont leurs aléas. Il y

a toujours, dans la vie d'un peuple, des événements fâcheux qu'on ne saurait prévoir. On sait la panique boursière qu'a déchaînée la guerre mondiale. L'orage avait bouleversé toutes les valeurs. Le mal a été en partie conjuré, mais l'esprit d'instabilité subsiste et le goût de la spéculation sévit plus que jamais.

Il faut, dit M. Louis Roubaud, chasser du marché les valeurs contaminées et soufflées, les entreprises surcapitalisées, les affaires hypothétiques, les émissions qui exigent beaucoup de foi et d'espérance avant de recourir à la Charité.

Et il trouve scandaleux que la Bourse continue à abriter le marché « hors-cote », où deux compères suffisent à établir les cours fictifs d'un titre invendable. L'admission à la cote, soit intérieure, soit extérieure, devrait, selon lui, faire l'objet d'un examen sévère. Mais à qui confier cet examen? Au Syndicat des agents de change, aux deux syndicats des banquiers en valeurs au comptant et à terme? Mais ils seraient à la fois juge et partie. — Et jusqu'à quel point sied-il de faire fond sur leur probité? Les sacro-saints agents de change, qui tiennent de l'Etat leur puissant monopole, n'ont-ils pas donné lieu, récemment, à de vives critiques? Pourquoi les simples banquiers et coulissiers auraient-ils plus de scrupules?

Et où veut-on que le petite peuple des épargnants se renseigne sur la valeur exacte des titres qui lui sont offerts? Il y a la presse, mais où la publicité se vend et dont, à l'occasion, on achète le silence. Il y a les grand établissements de crédit, dont les trois mille guichets, répartis sur tout le territoire français, sont devenus les confessionnaux de l'épargne, mais ces établissements spéculent aussi pour leur propre compte et pas toujours avec bonheur. N'avons-nous pas assisté, il y a quelques années, au krach du Comptoir d'Escompte? N'avons-nous pas vu, ces temps derniers, l'un de ces établissements, sur le point de sombrer, ne se renflouer que grâce à l'aide de ses rivaux, qui en ont profité pour lui imposer leur tutelle? Le tort de ces établissements, c'est d'être à la fois banques de dépôt et banques d'émission. Ils ne se contentent pas de détenir le portefeuille de leurs clients, ils se mêlent de le faire fructifier. Là est le danger, car les conseils de placement qu'ils donnent ne peuvent être qu'intéressés. Si soucieux

soient-ils de ne placer que de bonnes valeurs, ils ne peuvent oublier leurs propres avantages. Sur chaque émission, ils prélèvent leur courtage. Ils sont donc plus attentifs au succès d'une émission qu'à sa solidité. Il arrive même aux directeurs d'agences, soucieux de se faire bien venir de leurs chefs, d'écouler des valeurs vacillantes. Au besoin, ils viennent à bout des acheteurs prévenus, en leur dorant la pilule. Ils leur glissent dans le tuyau de l'oreille : « Affaire sans avenir, mais bonne pour la spéculation », ce qui est vrai quelquefois, mais ce qui détourne l'argent de son action créatrice pour une activité factice et illusoire. C'est pour conjurer ce danger qu'en Angleterre et en Amérique, la loi n'admet pas que les banques de dépôt s'occupent d'émissions.

En somme, M. Louis Roubaud reconnaît que la Bourse est devenue une « maison de jeu », où se commettent « des escroqueries flagrantes ». Il est alors compréhensible que ceux qui révèrent, moins que lui, les bienfaits de l'oligarchie financière, n'y voient qu'une assimilation pure et simple au tripot.

Je n'ai donné là qu'un bref aperçu du livre de M. Roubaud. J'en ai négligé les détails épisodiques, qui lui prêtent tant de vie et de saveur. On y trouve d'étonnants portraits de financiers, ingénieux et retors, dont deux, surtout, méritent une mention : Lœwenstein et Rockefeller. Rien de plus suggestif ni de plus édifiant. Je m'en voudrais de n'y pas insister.

Lœwenstein, né à Bruxelles, en 1874, était fils d'un agent de change d'origine juive. C'est dire qu'il avait la spéculation dans le sang. Il en donna la preuve dès l'âge de 8 ans. Il rêvait, alors, d'un appareil photographique que ses parents lui refusaient. Pour se procurer les 150 francs-or nécessaires à cet achat, il ouvrit une souscription parmi ses camarades de l'école. Chaque souscripteur avait droit à un ou plusieurs portraits, suivant l'importance de sa mise. La chose réussit. Tout le monde s'en applaudit, les souscripteurs en obtenant le nombre de photos stipulées, et le jeune Lœwenstein en demeurant propriétaire de l'appareil convoité. Ainsi l'affaire avait été correctement menée. En fut-il de même de celles qu'il entreprit par la suite? On ne saurait l'affirmer, car, ainsi que le remarque M. Louis Roubaud, l'honnêteté n'est guère praticable pour un financier qu'après son premier million.

Sportif enragé, Lœwenstein apporta, en finance, les pratiques du sport. Il traita la Bourse en pugiliste et en escrimeur. De la finesse autant qu'il en fallait pour esquiver les pointes, mais surtout de la violence pour asséner ses coups et faire ses adversaires *knock out*. Un jour, dans un wagon, il entame, à propos d'une vitre ouverte, une lutte avec cinq bookmakers ivres, et en vient à bout avec ses poings. Il traitait de même ses concurrents en affaires et menait à la trique le marché à terme. Peu lui importait la valeur intrinsèque d'un titre, mais ses possibilités de hausse, même inconsidérées. D'une grenouille, il faisait un bœuf, en soufflant dessus. Trop pressé pour prendre le temps d'étudier une affaire nouvelle, il profitait des affaires déjà mises sur pied par d'autres, et s'était spécialisé dans les affaires de *Holding*.

Le *Holding* est une société qui s'est constituée, non point pour créer quelque chose, mais pour s'introduire dans d'autres sociétés en pleine activité. Le *Holding* était déjà pratiqué par de puissantes banques et de grandes compagnies, Lœwenstein démocratisa la formule et lança sur le marché des parts d'association à son jeu de spéculateur.

« Par l'effet de répétition, dit M. Roubaud, par son fluide, par sa foi, il persuadait tout le monde. » Il faisait luire aux yeux de magnifiques dividendes. On sait l'intérêt qu'il portait aux affaires d'électricité et de soie artificielle. Il se sentait suivi. Il magnétisait ses troupes. Pas d'homme plus habile à créer la panique pour faire baisser les meilleurs titres qu'il raflait, ni à susciter la confiance pour les replacer à haut prix dès qu'ils étaient entre ses maines. A ce jeu, il était devenu possesseur d'une fortune immense, mais ses ambitions croissaient à mesure.

« Il y avait en lui, dit M. Roubaud, un génie de raison et un génie de folie. » On se souvient de ses fastes excentriques, de ses chasses nocturnes dans son château de Montray (le renard, une torche à la queue et, chaque cheval, un phare électrique au front). Il vivait dans les nuages, plein de chimères. Il avait fini par se croire invincible. Une porte lui résistait. Il l'enfonça et bascula dans le vide, en se brisant, comme Icare, les deux ailes. Du coup, les valeurs qu'il patronnait se dégonflèrent de quinze milliards. Toute cette agitation avait été

stérile. Lœwenstein avait soulevé à bras tendu une somme d'or effroyable, mais, comme l'athlète au cirque fait de ses poids, il l'avait laissée finalement retomber sur le tapis, où elle s'était volatilisée. Il avait ruiné ses souscripteurs.

Rockfeller, au contraire, s'il a aussi édifié sa fortune sur des ruines, en étranglant ses concurrents, a du moins rendu de précieux services à l'humanité. On ne compte plus ses donations intelligentes. Il a fondé des laboratoires, des universités, des dispensaires, des hôpitaux, des écoles...

A 25 ans, évadé d'un bureau de comptable, il avait obtenu le modeste concours d'une banque de Cleveland, pour créer une petite maison de commission et d'exportation. Le pétrole n'avait guère, jusqu'alors, été utilisé par les Indiens de Pensylvanie que comme médicament. On venait de reconnaître sa puissance d'éclairage. Rockfeller imagina d'en doter les villes, mais il fallait établir des canalisations pour le conduire de la source aux centres de consommation, et les Etats autonomes n'entendaient pas qu'un citoyen de New-York perçât de ses canalisations le territoire de l'Ohio. Il fallait user de la voie ferrée là où les pipes ne pouvaient parvenir, et obtenir que les prix de transport fussent suffisamment abaissés pour ne pas rendre la vente impossible. Rockfeller usa de tous les moyens, — la fraude et la corruption y comprises, — pour transgresser les lois et tarifs, et quand il eut réussi à faire pénétrer le pétrole dans tous les Etats, dans toutes les maisons d'Amérique, il songea à le faire sortir du continent. En 1870, il créa, à cet effet, la *Standard Oil Company*, qui n'eut rien de plus pressé, avant de s'annexer la terre, que d'étrangler tous ses rivaux, puis, en 1882, il organise le premier trust du monde, au capital de 95 millions de dollars. Mais le trust a soulevé bien des colères. Un tribunal ordonna sa dissolution. Un beau matin, Rockfeller qui a passé outre, se voit sous le coup d'un mandat d'arrêt. Alors s'engage une lutte épique entre lui et son gouvernement. En avril 1907, le tribunal de Chicago condamne la *Standard Oil Company*, coupable de 1462 délits, à 29 millions 240.000 dollars d'amende.

Rockfeller a 60 ans. En apprenant la nouvelle, il saisit un revolver et se l'applique à la tempe, mais au moment de pres-

ser la gâchette, il le rejette en disant : « Bah!... le jugement n'est pas encore exécuté! »

Il ne le fut jamais. Taft, nommé président des Etats-Unis, contrairement à son prédécesseur (Roosevelt), comprit que le trust servait la puissance et l'expansion économique de la Nation et renonça à le persécuter.

Toutefois, délivré de ce côté, Rockfeller se heurta à un autre écueil. Le gaz et l'électricité, s'installant partout, reléguaient l'éclairage du pétrole au pays des vieilles lunes. Heureusement, le moteur à essence survint. Le pétrole, changeant de destination, allait devenir une source principale d'énergie motrice. Rockfeller avait gagné la partie.

Son histoire nous prouve deux choses : l'une, qu'il faut toujours compter avec la chance, sans laquelle les plus rudes efforts demeurent inopérants; l'autre, que la volonté d'un seul peut tenir en échec tout un peuple, ses gendarmes, ses tribunaux et son gouvernement. Il en va de même des passions humaines, contre lesquelles vient se briser l'autorité d'un préfet de police. Le nôtre a installé à demeure l'un de ses commissaires à la Bourse. Ce commissaire n'y peut exercer autre chose qu'un semblant de surveillance ,et quand même rien ne lui échapperait des tractations louches qui s'y nouent, sa présence ne saurait suffire à tenir en respect les requins de la finance, experts à détrousser les gens.

ERNEST RAYNAUD.

GÉOGRAPHIE

Raoul Blanchard : *Asie occidentale;* Fernand Grenard : *Haute Asie* (tome VIII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8° de 394 p., Paris, Armand Colin, 1929. — Emmanuel de Margerie : *L'œuvre de Sven Hedin et l'orographie du Tibet* (Extrait du *Bulletin de la Section de Géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1928), 1 vol. in-8° de 139 p., Paris, Imprimerie Nationale, 1929. — Francis Gourvil : *En Bretagne, de Saint-Brieuc à Brest et de Quimper à Vannes,* 1 vol. in-8° de 220 p., Grenoble, B. Arthaud, 1929. — Mémento.

Deux collaborateurs se sont partagé le tome VIII de la *Géographie universelle.* L'un, Raoul Blanchard, est un professeur qui a voyagé. L'autre, Fernand Grenard, est un diplomate qui fut un explorateur. On sent la différence. Le voyageur peut bien voir les choses, mais il ne les verra jamais aussi bien et

aussi complètement que l'explorateur. Le temps du voyageur est mesuré, celui de l'explorateur, en général, ne l'est pas.

Ces observations ne tendent point à déprécier l'étude de l'**Asie occidentale** due à Raoul Blanchard. Il l'a faite aussi bien que pouvait la faire un universitaire de haute culture, doublé d'un voyageur; nul, dans les mêmes conditions, ne l'aurait faite mieux que lui. La tâche était malaisée. Ces pays de l'Asie occidentale, — Iran, Mésopotamie, Caucase, Asie mineure, Syrie, Arabie —, sont, pour la plus grande part, notre Orient classique, le berceau de nos civilisations et de nos religions. Les ruines des anciens peuples et des anciennes dominations s'y sont entassées les unes sur les autres. Toute l'Asie de l'ouest nous paraît avant tout, au point de vue humain, un chaos de résidus et de survivances qui souvent jurent de se trouver ensemble. Allez donc trouver un fil conducteur dans tout cela. Remarquons que la géographie physique n'est guère moins désordonnée et compliquée : ce qui pourrait, dans ce cas, nous aider à trouver cette mystérieuse correspondance entre la géographie physique et la géographie humaine que si souvent nous avons cherchée en vain. Selon Raoul Blanchard, la relation se trouve dans le genre de vie pastoral et dans la transhumance des troupeaux, imposés par le climat steppien ou désertique à la majeure partie des peuples de l'Asie occidentale. Cette vue de synthèse est à retenir. Il se peut qu'elle n'explique pas tout, la nature est toujours plus complexe que nous ne pensons. Mais je crois qu'elle contient une grande part de vérité.

De vastes plateaux tabulaires en grande partie désertiques : Iran et Arabie; une plaine alluviale parcourue par deux grands fleuves : la Mésopotamie; un pays de montagnes et de plateaux littoraux avec une fosse d'effondrement intérieur : la Syrie; une zone de chaînes plissées où s'est fait sentir une intense action éruptive : l'Asie mineure et l'Arménie; enfin, la superbe chaîne alpine du Caucase : voilà le théâtre, au fond de décor assez varié par la topographie, mais uniforme par le climat, où ont évolué depuis plusieurs milliers d'années les civilisations qui, avec celle d'Egypte, furent l'origine de la nôtre, et qui n'ont guère laissé dans leur zone d'éclosion que ces *Ruines* dont notre vieil encyclopédiste Volney, voyageur

très bien informé et trop oublié aujourd'hui, a su le premier parler comme il convenait. Pays de contact, de passage et de champ de bataille, comme le dit Raoul Blanchard, l'Asie occidentale n'a su rien garder pour elle de ce qu'elle fondait. Elle paraît stérilisée. Est-ce la faute à l'Islam, comme on l'a dit? Mais l'Islam a su être créateur, au moins pendant une période de son histoire. La question reste ouverte. L'Europe colonisatrice et conquérante tente aujourd'hui de régénérer au moins une partie de l'Asie occidentale, dans la zone des mandats et des pays plus ou moins protégés. Cela n'ira pas tout seul.

Quittons l'Asie occidentale pour la **Haute Asie** que décrit Grenard. Ici, le spectacle est tout différent. Nous ne trouvons guère de ruines; nous ne trouvons pas d'ambitions de lucre et de concessions sous le couvert d'une civilisation hypocrite, — et pour cause. Nous sommes, en Haute Asie, presque hors du monde de l'homme. Combien faibles et éparses nous paraissent les société humaines qui vivent en Mongolie, au Turkestan chinois et au Tibet! Celles de Mongolie n'ont eu qu'un inexplicable jour de splendeur, — un des phénomènes les plus inattendus de l'histoire, qui contient tant d'inattendus. Une grande partie du Tibet est et sera toujours inhabitée. C'est un désert d'altitude, — le plus inviolable de la planète.

Grenard a parcouru autrefois ce désert, en compagnie de Dutreuil de Rhins, qui mourut assassiné à la fin de l'exploration, sur les limites de la Chine. Grenard avait rapporté de cette longue randonnée un livre sur le Tibet, le plus attachant que nous ayons en langue française depuis les *Souvenirs* si populaires de notre vieux lazariste, le P. Huc, dont Grenard, dans son nouveau livre, ne paraît pas faire le cas qu'il mérite. Est-ce parce que Huc n'était pas un explorateur qualifié et patenté? Certes, le P. Huc n'avait point d'instruments d'observation; il ne pouvait déterminer ni des positions astronomiques, ni des altitudes; il ne pouvait dessiner une carte ou un itinéraire précis. Mais comme il avait l'œil intelligemment ouvert sur les hommes et sur les choses! Comme il savait les faire voir et les faire vivre! Et comme il était véridique! Tous ceux qui sont au courant des choses d'Asie centrale savent que Huc, longtemps accusé de mensonge et d'exagération, notamment par Prjevalsky, a été réhabilité de la manière la plus

éclatante. Des témoignages récemment trouvés prouvent que, sur son séjour à Lhassa, regardé comme fabuleux, il a dit vrai.

Assurément, Grenard nous donne de la Haute Asie une image que Huc était hors d'état de concevoir. Grenard dispose de tous les matériaux scientifiques accumulés depuis Alexandre de Humboldt, et de ceux qu'il a réunis lui-même en compagnie de Dutreuil de Rhins. L'énorme boursouflure de la surface terrestre, qui fait de la Haute Asie le pays des plus hauts plateaux et des plus hautes montagnes du globe, provient de la formation de grands plis, surtout tertiaires, dans une zone de la surface, plastique et mobile, entre plusieurs môles anciens immobilisés (Sibérie, Inde, Chine). Ce n'est pas là, à vrai dire, une explication, mais une sorte de description de la manière dont les choses ont pu se passer; l'origine et l'enchaînement véritable de ces mouvements nous échappent. Nous ne savons bien que deux choses : la jeunesse relative des plus hautes montagnes comme l'Himalaya, le Tian Chan et le Karakorum, et la rapidité des forces de destruction qui dégradent les sommets et remblaient les creux, dans un effort de nivellement qui doit se ralentir à mesure qu'il progresse. Ainsi tendent à s'effacer peu à peu les trente-six chaînes que doit traverser, du nord au sud, dans la plus grande épaisseur du Tibet, l'explorateur qui va du Turkestan chinois aux Indes. Rien de plus singulier que l'aménagement des eaux superficielles, à travers toute la région centrale de l'Asie, en Mongolie et au Turkestan chinois comme au Tibet. Elles paraissent impuissantes à disséquer le massif, dont elles entament seulement les rebords vers le sud et vers le sud-est. Partout ailleurs les eaux meurent dans les sables, comme celles du Tarim, ou stagnent en une multitude de lacs éparpillés, vrai « miroir brisé », les *Tso* du Tibet, les *Nor* de Mongolie. On se croirait sur un autre astre que sur notre planète, en général humanisée. Ceux qu'attire surtout, sur la surface terrestre, l'action des forces naturelles, hors de toute influence humaine, s'intéresseront à l'étude de la Haute Asie autant qu'à l'étude de l'Océan.

La topographie extraordinaire du Tibet forme encore le sujet essentiel du savant mémoire, nourri de faits et de représentations cartographiques, que vient de publier Emmanuel

de Margerie sur **L'œuvre de Sven Hedin et l'orographie du Tibet.** Ceux qui liront ce mémoire de 139 pages y trouveront, clarifié et classé avec beaucoup d'art, tout ce qu'a raconté l'explorateur suédois Sven Hedin, en neuf énormes volumes in-4° accompagnés d'albums et de portefeuilles de cartes, sur ses propres découvertes et sur celles de ses devanciers. Au point de vue strictement scientifique, Sven Hedin a été le grand découvreur du Tibet méridional, dont il a dressé la première carte précise, sans préjudice de ses autres découvertes au nord du Tibet et au Turkestan chinois. Cet explorateur n'a pas une bonne presse chez nous, à cause de son inexplicable teutomanie pendant la grande guerre; E. de Margerie a eu raison de rappeler et de blâmer comme il convenait l'attitude de Sven Hedin à cette époque. Mais cela dit, nous n'en sommes que plus à l'aise pour reconnaître que Hedin s'est placé au premier rang des explorateurs de la Haute Asie; c'est à lui que nous devons de compter cette partie si peu accessible du continent, — désert de 4.500 à 5.000 mètres d'altitude — parmi les conquêtes modernes de la géologie et de la géographie physique, qui nulle part au monde ne donnent des leçons aussi suggestives.

§

A proprement parler, ce n'est pas de la géographie que relève le joli volume publié par Francis Gourvil, **En Bretagne, de Saint-Brieuc à Brest et de Quimper à Vannes.** Gourvil ne prétend pas faire œuvre de science : il écrit pour les touristes intelligents, pour ceux qui savent s'arrêter, contempler, réfléchir et s'émouvoir de ce qu'ils voient, — il faut bien croire que cette espèce existe encore malgré l'universelle folie de vitesse. Mais, précisément parce qu'il veut émouvoir et faire penser, Francis Gourvil est amené à dessiner quelques traits de sa Bretagne comme un géographe pourrait le faire; — et d'autres fois, il faut le dire, comme un géographe ne le ferait plus. En outre, d'abondantes illustrations, presque toujours bien choisies et toujours bien reproduites, donnent à son livre un puissant intérêt documentaire : on sait qu'aujourd'hui l'image est devenue pour la géographie un adjuvant essentiel.

J'approuve vivement Gourvil d'avoir protesté contre les

poncifs uniformes et superficiels qui, depuis le romantisme, font de la Bretagne un pays de mélancolie, de langueur et d'abattement moral : ce qu'elle ne fut jamais. Votre maître Le Braz, Gourvil, ne se trompa-t-il pas lui-même en appelant ses Bretons *un peuple d'ancêtres?* Sans doute, en Bretagne, peut-être plus qu'ailleurs, on conserve le souvenir des morts. Mais ce n'est pas une raison pour faire des Bretons un peuple de vieillards. Au contraire. Sous bien des rapports, à ceux qui l'ont bien connu, ce peuple paraît étonnamment jeune. Confiné dans sa presqu'île, il a vécu d'une vie moins active que beaucoup d'autres; il s'est moins usé. Le contraste est curieux entre cette vieille terre, une des plus vieilles de l'Europe et du monde, où tout vous parle d'une sorte d'immuabilité ou de très lentes transformations de la nature, et le peuple qui l'habite, à peine sorti de la fragmentation et de la dispersion des premières sociétés. C'est avec beaucoup de finesse que Gourvil fait remarquer, dans sa préface, la complexité multiforme de la civilisation bretonne, visible dans la diversité des parlers comme dans celle des costumes et des coiffes. Je ne vais pas, toutefois, jusqu'à souscrire à l'opinion que la Bretagne s'était *déceltisée* lors de la paix romaine et qu'elle fut *receltisée* au VIe siècle par l'arrivée des Bretons de Grande-Bretagne. C'est là, selon moi, un des *bobards* les moins fondés d'une fausse érudition philologique et historique. On ne déplante pas un peuple et on ne le replante pas comme on déplante et replante un arbre. La Bretagne n'a jamais cessé d'être celtique.

Encore une juste remarque de Gourvil : c'est surtout l'atmosphère bretonne, plus que les formes du terrain, bien que celles-ci soient souvent très singulières, qui donne au paysage breton son originalité, sa couleur et son attrait. La Bretagne baigne tout entière dans l'air oxygéné et léger de l'Océan, dans la caresse parfois un peu rude des vents du large et dans une douce lumière tamisée par les vapeurs. C'est ce qui donne tant de séduction aux saisons intermédiaires. On goûte pleinement la joie de vivre, lors des beaux jours de printemps et d'automne, sur les pointes de Crozon et sur les landes de la montagne d'Arrée.

Mémento. — A signaler dans les *Etudes Rhodaniennes* (vol. V, n° 2, 1929) : *les Annexes du port de Marseille, Port-de-Bouc-Ca-*

ronte, par L. François; *la construction de la route du Lautaret*, par André Allix. — Deux études extrêmement documentées de J. Rouch, commandant la flottille du Rhin, sur le *Rhin navigable* (*Revue scientifique*, 28 déc. 1929) et sur la *Navigation du Rhin* (30 nov. et 31 déc. 1929, 28 février 1930). — La géographie marocaine est brillamment représentée par les travaux de J. Célerier : La *Géographie de l'histoire au Maroc* (publication de l'*Institut des hautes études marocaines*, 1928) et l'*Essor économique du Maroc oriental* (*Revue économique internationale* de juillet 1929). — L'*Association France-Grande-Bretagne* annonce, dans son Bulletin de janvier 1930, que la question du tunnel sous la Manche a fait des progrès réels dans le courant de 1929. Le gouvernement travailliste paraît favorable. Mais les préjugés britanniques demeurent, solidement enracinés, et malheureusement fortifiés par le mouvement protectionniste qui entraîne aujourd'hui la Grande-Bretagne. Ce ne sont plus les militaires, ce sont les industriels qui parlent; les uns aussi rétrogrades et d'esprit aussi étroit que les autres. On nous raconte que le tunnel favorisera l'invasion de la Grande-Bretagne par les produits du continent. Cette absurdité ne fait rire personne de l'autre côté de la Manche.

CAMILLE VALLAUX.

CHRONIQUE DES MŒURS

Mme Gina Lombroso : *La Femme dans la Société actuelle*, Payot. — Louis Long : *Face à la vie*, Presses universitaires de France. — Gabriel Astruc : *Le Pavillon aux fantômes*, Grasset. — Marise Querlin : *Les Drogués*, Editions de France.

Que de problèmes délicats et difficiles soulève le livre de Mme Gina Lombroso, **La Femme dans la Société actuelle!** L'autrice est, on le sait, la fille du grand psychiatre italien Lombroso, et la femme, je crois, du grand psychologue Ferrero, mais sa valeur personnelle n'est pas moindre, et j'ai rarement vu traiter avec plus de sagesse les questions féminines.

Je dis féminines et non féministes, car Mme Gina Lombroso n'a rien heureusement de nos suffragettes et de nos « unionlibreuses », elle ose même avancer des propositions qui pourraient bien la faire déchirer un jour par ces bacchantes qui n'ont l'excuse ni du vin ni du rut : que l'inégalité n'est pas une injustice, que la compression n'est pas une injustice, que l'incomplète réciprocité n'est pas une injustice et que les infériorités correspondent à des supériorités qui les compensent,

— encore que la femme fait fausse route en voulant conquérir le droit de vote, qu'elle n'a pas d'avantage à s'adonner aux études masculines et que la surveillance que l'homme exerçait jadis sur elle, non seulement le mari, mais aussi le père ou le frère, était dans son intérêt à elle et non dans le leur.

Même en matière d'amour, le féminisme déraille complètement. L'amour n'est pas du tout la même chose pour la femme que pour l'homme; pour la femme il est tout, pour l'homme il n'est pas tout; pour la femme, il est essentiellement une aspiration morale, pour l'homme il est primordialement une excitation sensuelle; en sorte que la femme qui conçoit l'amour à la façon de l'homme en ne lui faisant qu'une part limitée et spécialisée, va directement contre sa nature. Par suite, rien de plus juste que la tutelle masculine, qui est pour la femme à la fois une protection individuelle et une défense de son instinct maternel, et d'ailleurs rien de moins humiliant puisque c'est ce qui est le plus précieux qui a besoin d'être le plus protégé.

Ce qu'on pourrait appeler la crise de l'âme féminine moderne vient de ce que la femme ne comprend plus que cette ancienne tutelle et ces anciennes vertus féminines étaient dans son intérêt, et aussi de ce qu'elle continue à vouloir les affections d'autrefois, mais sans les devoirs d'autrefois. La femme a été déçue par les conquêtes intellectuelles et sociales comme elle sera déçue, quand elle les aura réalisées, par les conquêtes politiques; elle se sent et se sentira moins aimée, moins soutenue, plus isolée et c'est dans cet isolement que Mme Gina Lombroso trouve la véritable origine de sa souffrance morale.

Comment sortir de cet isolement? Ce n'est pas dans son livre même que l'autrice donne sa réponse, mais dans un appendice, comme si c'était quelque chose de discutable, et presque d'étranger à son travail. Puisque tant de femmes ne veulent pas se marier et préfèrent vivre d'une vie professionnelle en dépit des déboires qui les attendent, pourquoi, dit-elle, ne se créeraient-elles pas des familles artificielles, des oasis, des groupes où se rassembleraient les femmes qui sentent le plus le besoin d'aimer et d'être aimées, de protéger et d'être protégées, de surveiller et d'être surveillées? Ce der-

nier besoin, ajoute-t-elle, aurait ici sa très grande utilité, car ces groupes devraient avoir une moralité supérieure, la femme détachée des anciens devoirs ayant trop de motifs de se livrer à l'inconduite qui lui rapporte à elle tandis qu'elle coûte à l'homme, et ainsi intégrée dans un milieu affectueux et solidaire, la femme trouverait satisfaction à son besoin psychique le plus profond, qui est d'aimer et d'être aimée.

Voilà la thèse. J'avoue qu'elle me laisse perplexe. Dans ces oasis, pour parler comme Mme Gina Lombroso, y aura-t-il des hommes et des femmes? On pourrait le croire à une de ses phrases où elle parle de ce besoin qu'a la femme d'entourer de soins et de tendresses « un être quelconque mâle ou femelle » qui lui rendrait cette tendresse et ces soins dévoués. Mais alors le dévouement tendre qui unira cet homme et cette femme, car je m'en voudrais de dire comme elle, ce mâle et cette femelle, n'ira-t-il pas jusqu'à faire prédominer en eux justement la femelle et le mâle? *Solus cum sola non cogitabuntur orare patrem nostrum,* disaient nos pères. D'autant que l'analyse de l'amour, que fait Mme Lombroso, sensuel chez l'homme, spirituel chez la femme, est bien un peu tendancieuse; en avançant en âge la femme devient peut-être plus sensuelle que l'homme, et très souvent des hommes de 60 ans et même de 50 ans ne demanderaient pas mieux que de vivre en mariage blanc avec des femmes d'âge canonique, et ce sont alors les femmes qui ne veulent pas; peut-être par vanité, peut-être par jalousie, elles se refusent à être simplement les sœurs de leurs compagnons... Et puis, que d'autres inconvénients si un loup ou plusieurs s'introduisaient ainsi dans la bergerie!

Supposons donc qu'il n'y ait que des femmes, autre danger! Même quand il n'est pas question de tendresse réciproque, des déviations peuvent se produire dans des milieux strictement féminins de par la seule nature humaine. Que sera-ce quand il s'agira de groupes où n'entreront que des personnes voulant aimer et être aimées? Ce sera rendre fatal ce qui n'est qu'accidentel dans les milieux où les sexes sont uniques, écoles, ateliers, prisons, harems. Dira-t-on que les autres membres du groupe exerceront cette surveillance moralisatrice dont il était question? Hélas! je crains bien que cet espionnage obli-

gatoire ne fasse qu'aguicher les curiosités et provoquer les jalousies, et que très rapidement ces groupes partant d'un si bon naturel arrivent au complet contre-naturel.

En vérité, la seule solution du problème, c'est soit la continence absolue avec dérivation du besoin de tendresse, essentiel en effet à la femme, vers les œuvres de charité ou vers les effusions religieuses, soit l'amour normal, car l'amour anormal, qui a chez l'homme des côtés répugnants, a chez la femme des côtés dangereux; si les « prisonnières » savaient ce qui les attend, elles n'entreraient pas en geôle aussi imprudemment. Mais l'amour normal, dira-t-on, est impossible puisque ni l'homme ni la femme ne veulent du mariage! Eh bien, qu'ils se contentent du concubinage! comme dirait le bon Gorgibus. Le mariage irrégulier vaut encore mieux que le reste. Et neuf fois sur dix, d'ailleurs, les amants provisoires se trouveraient si satisfaits de l'essai qu'ils deviendraient amants définitifs et n'auraient plus pour tout régulariser qu'à faire deux petites visites au maire et au curé. Ces mariages à l'essai auraient peut-être même des avantages; l'homme y apprendrait à ne pas être brutal et la femme à ne pas être grinchue. Et du coup, ce serait le paradis sur terre!

§

C'est également une philosophie pratique de l'existence que M. Louis Long écrit sous le titre **Face à la vie**, avec sur-titre *Le Destin enchaîné par la Science* et sous-titre *Pour vaincre le Sphinx de la Vie,* le cabochon médian représentant une femme voilée avec cette épigraphe : « Peut-être vous étiez-vous fait de moi une image trop belle... » Et ce livre, comme celui de Mme Lombroso, est plein de sagesse. Dans une partie théorique, l'auteur étudie la science, le charlatanisme, le bon sens (et je souscrirai volontiers à l'un de ses dires que le secret du bonheur, mettons un des secrets, est de ne pas chercher midi à quatorze heures); dans une seconde partie pratique il examine les pièges de la vie, et ici encore tout ce qu'il dit est d'absolue exactitude : développer sa personnalité et sa volonté, se maintenir en bonne santé, refréner sa sensualité, dompter sa timidité, que sais-je? Et sans doute, tout cela on le sait, et les conseils donnés par l'auteur n'empêcheront pas

certains, hélas! de faire des sottises; mais enfin, c'est déjà beaucoup de savoir ce qu'il faut faire et comment il faut le faire. Notre auteur est homme d'expérience et sur certains points ses conseils seront très précieux. Par exemple les chapitres « Préparation d'un examen » et « Réussite en société ». M. Long a passé en effet beaucoup d'examens, puisque de simple instituteur il est devenu agrégé, docteur et professeur à la Faculté des sciences de Téhéran; on apprendra donc avec fruit comment il s'y est pris pour doser travail et repos, éviter le surmenage et collectionner tous ses diplômes. En vérité, puisque l'auteur est très lié avec plusieurs ministres de Perse, il devrait faire traduire son livre en persan et le répandre dans toutes les écoles de ce pays qui est aryen comme les nôtres et qui devrait de plus en plus se rapprocher de notre sagesse occidentale.

Un autre livre pourrait s'intituler lui aussi *Face à la Vie*, c'est le **Pavillon aux fantômes**, de Gabriel Astruc, qui raconte les nombreuses et curieuses entreprises d'art, de théâtre et de littérature de ce publiciste dont les bureaux furent longtemps installés Pavillon de Hanovre, d'où le titre du volume. Ce fut lui notamment qui organisa les Ballets russes, dont la vogue fut un moment si merveilleuse, et qui fit bâtir le Théâtre dit des Champs-Elysées. C'est toute la vie parisienne de 1880 à aujourd'hui : un demi-siècle, 1.500 noms propres peut-être ! qui défilent avec une vie, un entrain, un fouillis qui en fait le kaléidoscope le plus amusant. Vie très parisienne, certes, il n'y a que des juifs! et spectacle très amusant, il y aurait de quoi prendre des cahiers de notes! Et que de détails savoureux! que d'anecdotes précieuses! Ici et là quelques petites erreurs (ce n'est pas Berthelot qui a appris l'hébreu à Renan, au contraire!) mais qui ne font qu'ajouter un piment de plus.

§

Quand il y a un vice, on trouve toujours quelqu'un pour érire un livre dessus. C'est ce qu'on appelle du Reportage. Heureux quand le livre n'est pas écrit pour pousser à ce vice, mais pour en détourner! Tel est heureusement celui de Mme Marise Querlin sur **Les Drogués**, et de ceci louons-la. Le goût de la « drogue » est suffisamment répandu (les Français

consomment 60 tonnes de stupéfiants quand ils n'en auraient besoin, médicalement parlant, que de 10) et suffisamment dangereux pour qu'on prenne toutes les mesures répressives qu'il faudra. Celles qui existent ne sont pas assez efficaces et le mal est en progression (l'autrice dit « régression », p. 199, mais la plume lui a évidemment fourché) : 257 arrestations en 1927 quand les années précédentes ce n'était que 142 et 133. Triste vice et tristes vicieux. Le mot d'un inspecteur de police à Mme Querlin me semble ici très exact : « Ah! vous faites une enquête sur les intoxiqués, eh bien, vous avez rudement tort. Ces gens-là ne sont pas intéressants. » Hélas, oui. Même à travers les fioritures de style dont on nous régale, tous ces pauvres hébétés semblent de pures loques humaines, incapables et impuissantes à la fois; et ceux qui se droguent pour réveiller leurs désirs éteints obtiennent le résultat exactement opposé. Les vrais servants et servantes de la volupté des sens devraient au contraire s'abstenir rigoureusement de toutes ces « poutringues »; le seul aphrodisiaque digne de la créature humaine, c'est l'imagination. Tout ce qu'on peut dire en faveur, très relative, de l'opium, c'est qu'il abrutit sans rendre méchant; l'opiomane se tue et en vérité la perte n'est pas grande pour la société, tandis que l'alcoolique tue les autres, ce qui est beaucoup plus grave. Quand on voit en quoi l'alcool a transformé l'âme exquise d'un Verlaine, par exemple, on se prend à regretter que le Pauvre Lélian n'ait pas donné plutôt dans la coco, il n'aurait pas maltraité et failli tuer sa mère! Que ceci d'ailleurs ne soit pas pris pour une apologie de ce poison! Il est funeste lui aussi, et la société aurait un intérêt absolu à le supprimer. Mais comment? Au lieu de décrire le mal, parfois avec une un peu sournoise complaisance, Mme Querlin aurait mieux fait de nous dire les remèdes proposés et peut-être d'en trouver d'autres.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Les Revues : poèmes d'ouvriers des Etats-Unis, pour appeler un nouvel état de choses. — *Variétés :* poésie russe actuelle, qui chante la nature ou la belle vie présente. — *Revue bleue : l'*Edwige de Léon Deubel. — *La Muse française :* ce que doit être la poésie. — Naissance : *Grand'Route.* — Mémento.

Vraiment, la seule tristesse de la mort, c'est qu'on y perde la satisfaction de curiosité contentée par une bonne vue attentive à la course du monde. Il va un train d'enfer, depuis les douze dernières années. Elles en valent le triple, pour ne pas dire un demi-siècle. La jeunesse même commence d'y prendre garde. Voilà un signe important.

Deux revues, ce mois-ci, nous transmettent d'ouest et d'est, des nouvelles des hommes qui préparent ou envient seulement encore, une société différente de l'actuelle. Le piquant est que ces témoignages nous parviennent sous couvert de la poésie. Ceux qu'elle intéresse toujours en France, tiennent pour qu'elle se garde pure en n'exprimant rien de précis ou qu'elle tende à une supériorité par un sens que la plus belle prose ne saurait rendre.

Aux Etats-Unis, l'ouvrier écrit des vers.

Le cahier n° 2 des Revues, de la série « Nos Poètes », est une gerbe de « Poèmes d'ouvriers américains », constituée d'après une publication de là-bas : *New Masses.*

Tu as plus d'esprit que nous autres, grandes personnes :
Tu veux manger et tu ne te calmeras pas avant d'avoir mangé.

Ainsi parle M. Ralph Cheyney, « esclave salarié », à son fils né en 1929 et qui crie sa faim. Ce père l'enseigne ensuite :

Je ne veux pas que tu me sois fidèle,
J'attends mieux de toi;
Je ne veux pas que tu sois fidèle à ce pays
C'est pas ta faute si tu y es né.
Et moi, je ne l'ai pas ramassé. Colomb l'a découvert
et puis il est mort dans la prison.
Crie fort, et puis tette longuement et grandis
Et sache une chose :
Tu es un ouvrier.
Tes petits doigts, tendres comme des feuilles de fougère,

Doivent devenir durs pour manier le marteau, la pique, la pelle.
Apprends à sentir et à comprendre
Le Marteau et la Faucille.
N'aie jamais entièrement confiance en quelqu'un qui a les mains douees.
Dans tes mains potelées, dans celles des millions d'autres
Bébés d'ouvriers — blancs, noirs, jaunes —
Repose l'avenir du monde.
Ouvre ta petite bouche et crie.
Serre tes petits poings, roses comme des bourgeons,
Et tette, tette fort, pour qu'ils deviennent forts
Et qu'ils brisent un jour le vieux monde où tu es né.

M. Martin Russak, pour être plus bref, n'en exprime que plus fortement sa pensée. Il est « tisseur de soie ». L' « Eté » lui inspire ces trois vers :

Ne viens pas nous faire peur, curé,
Avec toutes tes histoires de feu et d'enfer :
Nous travaillons tout l'été dans l'usine.

M. Tony Ferro termine son « Poème d'un garçon de restaurant » par ce quatrain :

Je dois nettoyer la table et m'incliner très poliment.
Et, pensant à un rouge demain,
Je gave ces porcs très poliment.
— Qu'ils crèvent ces gueules de salauds !

Il est possible que ce poète crache dans les plats avant de les servir.

Mistress ou Miss Ellen Caye a écrit « En lisant *La vie des abeilles* » :

Ah ! que nous sommes avancés, mes compagnons,
Presque aussi avancés que les abeilles :
Nous, ouvriers, mourons de faim dans de petites cabanes
Tandis que nos maîtres se vautrent dans leurs palais luxueux.
De temps en temps, ils nous envoient des prêtres pour nous prêcher
L'abstinence, la soumission et la Dignité du travail.

Mais, la palme revient à Master Odell Corley, « gréviste de onze ans » et « poète lauréat de la grève », auteur de ce *Chant des Grévistes de Gastonia* « extrêmement populaire parmi les

ouvriers textiles » de ce lieu et qu'on module sur un air de *blues* :

Puis-je dormir dans votre tente cette nuit, Beal?
Car il fait froid coucher dehors sur le pavé
Et le vent froid du Nord siffle sur nous
Et nous n'avons pas où coucher.

Manville-Jenckes nous a fait un sale coup.
Il nous a mis sur le pavé.
On regrette de ne pas s'être solidarisés
Quand les autres sont sortis.

Oh, Beal, s'il vous plaît, pardonnez-nous
Et prenez-nous dans vos tentes.
Nous marcherons toujours avec le syndicat
Et nous ne serons jamais plus des jaunes.

En U. R. S. S., les poètes se reprennent à chanter la nature. Ils ne revendiquent plus, possédant peut-être ce que leurs frères des U. S. A. n'ont pas encore obtenu? Variétés, qui donne pour titre à son n° du 15 mars les quatre initiales représentatives de la fédération russe, publie cette pièce de M. Serge Eissenine :

Coiffé de tendre verdure
Et le sein virginal,
Le mince bouleau se mire
Dans les eaux de l'étang.

Pour qui le vent murmure-t-il?
Que dit le sable tintant?
Les nattes de ta ramure
Sont piquées d'un croissant de lune.

Dis, dis-moi le mystère
De tes songes forestiers.
J'aime ton bruit austère,
Triste message de l'automne.

Et le bouleau murmure :
« O! mon ami curieux,
Un pâtre, dans la nuit étoilée
Pleurait aujourd'hui à mes pieds.

La lune découpait les ombres
La verdure étincelait.

Un pâtre étreignait
Mes jambes lisses.

Avec de profonds soupirs
Il se plaignait sous le frisson des branches :
Ma colombe, je te quitte,
Je reviendrai aux prochaines grues. »

M. Vladimir Maiakovsky, lui, chante la Révolution et ses bienfaits :

Ah ! qu'il fait
bon.
Derrière la ville,
le champ.
Dans les champs,
les villages.
Dans les villages,
des paysans.
Quelle que soit la ferme,
on y travaille avec joie,
dès l'aube.
Notre république
se dresse,
se cabre.
Elle vaut
cent autres
pays.
L'histoire
s'en va au cercueil.
Quant à mon pays,
tout jeunet,
qu'il crée,
qu'il invente,
qu'il essaie !
La joie déborde.
Faut-il donc en mettre
de côté,
pour vous ?
La vie est belle
et merveilleuse.
Pouvoir aller jusqu'à cent ans
sans vieillir !
Notre vaillance croîtra

d'année
en année.
Que le marteau
et les vers
chantent la terre de l'avenir.

§

M. Léon Bocquet, fidèle à la mémoire de Léon Deubel, conte ses souvenirs de poète, dans la **Revue bleue** (15 mars). Nous en détachons cet épisode des années de misère vécues par Deubel au début de ce siècle, à Paris. On croirait lire une page contemporaine des grisettes, plutôt que le récit d'un temps plus voisin du nôtre : l'héroïne s'appelle Edwige! et elle est herboriste!!

Et Deubel recommence d'attendre. Et il vient quelqu'un encore : une femme qui lui apporte les deniers de l'amour. Celle-ci était une jeune herboriste, sensible, passionnée et poète. Elle répondait d'ailleurs, comme par prédestination, au prénom médiéval et légendaire d'Edwige. Dans la Franche-Comté natale, l'année que le recueil parut, sous les ombres propices aux rêveries du jardin familial, elle avait lu *La Chanson Balbutiante*. Ame romanesque, elle s'était émue des vers de l'*Offrande :*

Voici ma vie, humble et plaintive,
Qui chante son espoir vers vous.
Entrez en elle, voulez-vous?
Elle est si morne d'être vide.

Une occasion s'offrait d'approcher le « pauvre Gaspard », de lui être utile et de le consoler. Un ami mandait à la jeune fille : « Il est seul; il est misérable et fier; il a besoin d'aide et de réconfort. Prends l'argent en réserve pour le mois que je voulais passer en ta compagnie à l'Exposition. Cours lui remettre ce peu de ma part et parle-lui, admire-le. Qu'il ne soupçonne pas surtout que d'accepter va différer la joie de notre prochaine rencontre. Va et persuade-le, s'il résiste; cours, c'est urgent. »

Et Edwige grimpe au galetas perché sous les combles : Deubel en est absent. Elle y retourne le lendemain; Deubel est sorti de bon matin. A la troisième fois, la messagère croise le poète sur le seuil. Fine, délicate et tendre, elle s'agenouille en pensée devant cette fierté minable qu'il s'agit d'aborder comme un roi en haillons. Elle dit son admiration d'une voix qui tremble un peu, mais que sa sincérité même rend à son insu éloquente et persuasive. Sur les plaies secrètes et qui saignent, des mains d'infirmières se posent avec une

lenteur calculée et si doucement que Deubel ne s'effarouche pas de ce contact. S'il ne sait d'abord que balbutier un banal merci, l'eau soudaine, dans ses yeux embués, répond pour lui et trahit son émotion et sa reconnaissance devant la sainte pitié qui illumine de sa bonté et de sa grâce le noir logis et le cœur plus sombre encore.

Quant à Edwige, son imagination lui avait dépeint, conta-t-elle, le tableau du pire dénuement. Ah! comme l'image était pâle et fade, comparée au modèle vivant. Inoubliable vision de gueuserie. Les souliers de son poète, à eux seuls, étaient un symbole hurlant de la misère. Souillés, crevés, sans talons, usés des contreforts aux empeignes, ils bâillaient du bout...

§

A propos de Jean Moréas, « poète de la volonté » dont il étudie l'œuvre dans un excellent article de **La Muse française** (10 mars), M. Jacques Gausseron exprime ces justes remarques sur la poésie :

Derrière la beauté formelle, si près de la perfection qu'elle soit, il faut toujours chercher la pensée qui informe.

Ou la poésie n'est qu'une musique verbale, un assemblage de mots sonores dépourvu de sens, ou elle comporte une signification, et si l'on veut saisir cette signification dans sa plénitude, c'est jusqu'à l'âme, jusqu'à l'être moral du poète qu'il faut remonter à travers l'harmonie des cadences dont nous avions tout d'abord, trop vite peut-être, été charmés. Parce qu'elle met en branle toutes les facultés de l'âme humaine, c'est à l'âme humaine tout entière que la poésie doit s'adresser; c'est l'homme tout entier — cet animal moral et métaphysique — qu'elle doit étreindre. Mais elle ne peut arriver à cette fin que si le poète s'est mis lui-même tout entier dans ses vers : un poète inférieur se contente du rythme, un grand poète ne se contente que du Tout. Loin d'être incompatible avec « ce qui n'est pas elle-même », ainsi que le prétendent les partisans de l'on ne sait quel purisme, la véritable poésie informe et transforme tout ce qu'elle touche. Moréas l'a prouvé, qui a écrit des vers gnomiques dignes des plus beaux de notre langue.

§

NAISSANCE :

Grand'Route (n° 1, mars); 14, rue de Condé; direction : M. Renaud de Jouvenel; rédaction : MM. André Cayatte, Philippe Lamour, Eric B. Hurel.

Ce dernier signe de ses trois initiales un préambule peu clair dont ces quelques lignes donnent le ton :

Grand'Route : utile et noble et vivifiant prétexte à nos recherches. Sol jeune et dur, gonflé de caresses, à ras du sol, de souffles. *Grand'-Route,* tronçons par la main comme penchés, aux côtes, par du vent, ce vent, notre vent : l'*Esprit* nôtre. Le souffle jeune de nos jeunesses couleur *du Temps*.

Les morts ont leurs pieds dans les tombes. Ils se parent d'herbes folles.

Nous, les vivants, visage couvert et front distrait, avons sous nos pieds la rondeur des chaussées, exacte figure du monde. Monde défini par des bornes.

Libres des attentes et des distances, nous avons des buts définis. Par le simple appareil d'une géométrie : compas et règles des poteaux, des fils : droit devant nous la route. La route droite et puis la ville.

La ville digne de nos hâtes. La ville telle que nous la voulons est une ville ouverte.

M. Philippe Lamour déclare, en présentant les buts de la nouvelle publication :

...Les vérités premières sont enfouies sous les lieux communs.
...Il faut refaire l'inventaire, partir de zéro.
...L'art mécanique a créé une volupté nouvelle.
Jeunesse, jeunesse du monde.
A nous.
...Allons, compagnons. Libres et fiers, gais et hardis.
A nous.

Cette revue est fort bien imprimée. Elle contient des photographies de machines prises par Mme Germain Krull.

§

Mémento. — *1930* (février), cahier spécial : « Porche à l'œuvre de Charles Péguy ».

La Revue mondiale (15 mars) : « L'étonnant Capitaine Lane », par M. V. Mandelstamm. — « Message aux traîtres », par Graal. — « Un curieux procès au XVIIIe siècle », par M. A. de Bersaucourt.

Revue des Deux Mondes (15 mars) : « Fustel de Coulanges », par M. Camille Jullian. — *** : « La IIIe Internationale ».

Revue de Paris (15 mars) : M. P. de Nolhac : « Souvenirs de jeunesse en Italie ». — « Mémoires sur la cour des Condé », par la

chanoinesse de Franclieu. — « Molière et la critique », par M. A. Thibaudet.

Palestine (mars) : M. Chaim Weizmann : « Notre marche pour la Palestine juive, avant, puis avec le Mandat ». — M. Henri Herz : « L'affaire Halsmann ».

Revue franco-belge (mars) : « La comtesse Aug. de Caffarelli », par le comte Bégouen.

Heures perdues (mars), première série d' « entretiens imaginaires », où M. Jean Desthieux fait parler MM. d'Annunzio, Bergson, Paul Claudel et Maurice Rostand.

La grande Revue (février) : M. L. Abensour : « Un grand projet de Clemenceau ». C'était une histoire de la démocratie.

Latinité : ce n° de mars est un hommage à l'œuvre, à la vie, à l'enseignement musical de M. Vincent d'Indy. — « Nicolardot II », une verte réplique de M. Auriant à M. Marius Boisson qui a attenté à la mémoire de Rebell, par des souvenirs « truqués » et qui « ne méritent aucun crédit ».

Les Primaires (mars) : Mme Marcelle Lerme : « Poèmes ». — M. Armand Got : « L'arrimeur magnifique ». — M. A. Gravier : « La leçon de Mozart ».

La nouvelle Revue critique (mars) : M. Henri Bachelin : « La vie de Jules Renard ». — De M. F. Millepierres, des « Réflexions sur le rire ».

La Bourgogne d'or (10 mars) : « Joueur de flûte », poème de M. Georges Droux, dédié « à Paul Valéry et à Clément Vautel ». — « P. L. M. », poème de M. Louis de Gonzague Frick. — « Les féodaux », par M. Gabriel Jeanton .

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Homme de Lettres dans la Société (*Le Journal*, 19 mars, *L'Action Française*, 19 mars, *Candide*, 27 mars).

M. Gaston Rageot, ayant été élu président de la Société des Gens de Lettres, a, comme dit M. Clément Vautel, inauguré son règne en prononçant un éloquent discours dans lequel il pose cette question, sur un ton un peu amer :

« L'homme de lettres, l'artiste, a-t-il sa véritable place dans le monde mécanique d'aujourd'hui? »

Mais quelle est, continue M. Vautel, cette « véritable place »? Il faudrait nous le dire tout d'abord... Après, nous verrions si l'écri-

vain est là où il doit être, et, s'il n'y est pas, nous pourrions chercher pourquoi. La cause du mal étant trouvée, il deviendrait plus facile de découvrir le remède. A plaintes vagues, diagnostic douteux.

Pour ma part, je crois que l'écrivain n'a droit à aucune place particulière... Cela vaut, d'ailleurs, mieux pour lui et pour la littérature. Il est — il devrait être — sinon au-dessus, du moins à côté de tous les classements sociaux. Son rôle est celui d'un témoin, d'un historien des mœurs ou des faits : il observe, il analyse, il juge, il enseigne, il crée des mouvements d'idées, et cela, il ne peut le faire qu'en repoussant de son mieux — au lieu de le solliciter — tout ce qui risque de lui donner je ne sais quel caractère officiel...

La véritable place de l'écrivain n'est pas celle d'une sorte de fonctionnaire ayant son rang dans la hiérarchie sociale. Elle n'est pas non plus dans le monde où l'on gouverne...

Abandonnons ici M. Clément Vautel, optimiste par profession, qui finit par déclarer que, pour l'homme de lettres, du point de vue matériel et pratique, tout est aujourd'hui pour le mieux dans le meilleur des mondes et que la société contemporaine est une sorte de paradis tel qu'il n'en saurait être rêvé de plus gras, ni de plus nourrissant.

Le jour même où paraissait dans le **Journal** l'article de M. Vautel, l'**Action Française** publiait sous ce titre : *L'homme de lettres dans la société,* un bel article de M. Léon Daudet. En voici les passages essentiels :

L'importance de l'homme de lettres dans la société et dans l'Etat a toujours été considérable et, dans tous les grands mouvements ou changements politiques, on retrouve l'influence des hommes de lettres, prosateurs, poètes, dramaturges, philosophes. J'entends, des écrivains indépendants et qui, comme tels, n'attendent rien de personne. C'est pour sauvegarder leur indépendance et pour défendre leurs idées que les écrivains, dignes de ce nom, sont toujours amenés, à un moment donné, à tremper leur plume dans la polémique et quelquefois la plus virulente. J'ai développé ce point de vue dans *Flammes* et aussi dans *Flambeaux,* à propos de Rabelais, de Montaigne et d'Hugo. Je n'y reviens pas. Un écrivain qui n'a pas en lui la faculté polémique n'est, en dépit de ce sot de Benda, qu'un clerc... de lune, qu'un pauvre eunuque de salon ou de café. Pascal et Bossuet avaient, l'un et l'autre, l'âme polémique, et c'est ce qui fait leur extraordinaire mouvement. La vie est un état de lutte, et un auteur est vivant dans la mesure où il combat pour ce qu'il croit

bon, utile, juste et vrai. Par ailleurs, la destinée de l'homme de lettres est étroitement liée à celle de son langage, émanation lui-même de la patrie. C'est pourquoi il n'y a pas d'écrivain européen. Il y a des écrivains français, anglais, allemands, italiens, espagnols, qui, par leur universalité émotive ou intellectuelle, ont des amis et des admirateurs à travers le monde civilisé. Un point, c'est tout.

. . . .

Un écrivain, digne de ce nom, ne doit briguer aucune décoration, bien entendu, ni aucun siège, ni aucun emploi, dans des conditions susceptibles d'entraver sa plume, sur quelque point que ce soit, d'une façon quelconque. S'il entre à l'Académie française ou Goncourt, ou à la Chambre, ou au Sénat, que ce soit, comme l'on dit, avec son drapeau, ses convictions, ses amours et ses haines, sans aucune espèce de concession ni de marchandage.

. . . .

Les relations mondaines et autres sont en général un piège pour l'écrivain, et il ne saurait trop les restreindre, sauf si, romancier ou nouvelliste, il y cherche une documentation que, pour ma part, j'estime incertaine. Il n'est pas nécessaire d'être un ours, mais j'ai remarqué qu'on ne regrettait jamais de ne pas être allé chez quelqu'un, de ne pas faire partie d'un repas de corps, etc., etc. Tout cela se traduit par une perte de temps, ou de salive, ou de liberté.

. . . .

Il est un point sur lequel M. Léon Daudet et M. Clément Vautel tombent absolument d'accord, c'est sur le fait que l'homme de lettres digne de ce nom doit avant tout s'efforcer d'être aussi parfaitement indépendant que possible. Il ne doit briguer ni places, ni décorations, éviter les réunions mondaines, se soustraire aux bassesses des lâches camaraderies.

Mais il y a loin parfois de la coupe aux lèvres!...

J'emprunte maintenant une petite scène à la *Comédie Littéraire* de M. Fernand Vandérem dans Candide; elle vient, en quelque manière, illustrer tout ce qui précède. Elle fait voir, par un exemple saisi sur le vif, ce que peut signifier l'indépendance d'un homme de lettres, et ce qu'elle coûte, et combien elle apparaît choquante aux contemporains, aux chers camarades. Il s'agit ici d'un critique dramatique, de M. Pierre Brisson, du *Temps*.

Quoique fort considéré dans le milieu des théâtres, M. Pierre Brisson n'y jouit peut-être pas d'une extrême popularité. Il a, il

est vrai, contre lui bien des choses. Non pas tant son indépendance que chacun tour à tour lui pardonne envers le voisin. Non pas tant sa large culture qu'on devine plus qu'il ne l'affiche. Mais plutôt ce ton sinon altier, du moins distant, jusque dans l'indulgence et qui, chez certains esprits un peu élevés, marque involontairement leur différence de niveau avec les autres. Ajoutez-y une ironie à froid, pour ne pas dire glaciale, un style musclé, acéré et personnel. Bref, le contraire du bongarçonisme et du laisser-aller qu'affectionne le monde de la scène.

Pour y conserver ses quelques partisans, M. Pierre Brisson n'avait donc plus une faute à commettre. Et cette faute décisive, il vient, hélas! d'y tomber à propos des *Trois Henry*, de M. André Lang.

La pièce sobre, mouvementée et souvent neuve, avait reçu de la presse l'accueil le plus favorable et semble, d'ailleurs, appelée à un joli succès. D'autre part, on sait que M. Lang donne aux *Annales* de M. Brisson des articles très goûtés. A tous égards, dès lors, il eût paru archi-naturel que le critique du *Temps* renchérît sur les éloges de ses confrères et glissât complètement sur les imperfections de l'œuvre.

Or, loin de là, que nous apporte son feuilleton de dimanche? Un compte rendu d'une impartialité frisant la rigueur et qui, tout en reconnaissant certaines qualités de la pièce, n'en épargne pas une des faiblesses.

Vous imaginez la stupeur causée par une si flagrante infraction aux règles élémentaires de la camaraderie théâtrale. Passe encore pour les sévérités de M. Pierre Brisson envers des auteurs n'appartenant pas à son entourage. Mais envers un écrivain de sa maison, c'était le monde des coulisses renversé.

Sans parler du fâcheux exemple pour le dehors. Car où irions-nous si demain d'autres milieux littéraires se mettaient à l'imiter? Vous figurez-vous, notamment, la *Nouvelle Revue Française* cessant de traiter ses collaborateurs en maîtres incontestés? Ou M. Albert Thibaudet venant nous déclarer que l'*Ecole des Femmes* et *Robert*, les deux aimables bluettes de M. Gide, rappellent moins Stendhal qu'Octave Feuillet? Ou *les Nouvelles Littéraires* infligeant la même franchise aux divers auteurs des grandes firmes de librairie, qui forment les soutènements de leurs colonnes?

En traits légers, sans presque y toucher, en se contentant d'effleurer, M. Fernand Vandérem, avec son subtil, son ironique sourire, démontre en quelques touches la situation impossible de l'homme de lettres indépendant.

Entre les règles sacro-saintes d'une camaraderie qui n'est le

plus souvent que bassesse et lâcheté, et les impérieuses nécessités de la publicité qui domine tout, parce qu'elle est l'Argent, il n'y a guère de place pour l'homme de lettres vraiment indépendant.

Son indépendance est fonction de trop de facteurs qui lui sont extérieurs et dont il faut qu'il tienne compte s'il a le moindre désir de gagner sa vie et d'atteindre à la réputation. Dans un monde où tout est à base de commerce et de suffrage universel, — c'est-à-dire au service des « affaires » et de la foule — l'homme de lettres indépendant est une rareté, une sorte d'anachronisme, qui demeure en marge du siècle.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition d'œuvres du Piranèse : galerie Images (Paul Prouté). — Exposition Rovinsky : galerie Charpentier. — Exposition Varèse : galerie Barreiro. — Exposition Yvonne Gilles : Galerie Dupuy. — Exposition Julie Metzerow : galerie Barreiro. — Exposition Feder : Galerie Drouant. — Exposition Demeurisse : Galerie Drouant. — Le Nouveau Salon : Palais de Marbre.

M. Paul Prouté a réuni un certain nombre de pièces du Piranèse et c'est un service qu'il a rendu au public, car si les connaisseurs sont très au courant du Piranèse, pour les autres l'auteur des *Prisons* est quasi un inconnu, éclairé à leurs yeux, simplement, par quelques phrases de Théophile Gautier. Or, si l'on comprend bien que Piranèse n'est pas étranger à l'imagination du *paysage parisien*, tout de métal, qu'a rêvé Baudelaire et dont il a dédié l'impassibilité à Guys qui n'aimait que le mouvement, il faut savoir que le génie du Piranèse est varié et qu'il sait donner dans ses planches architecturales l'idée de la gaieté autant que celle de la détresse. Même les creux abîmes semés de ponts et d'escaliers de ses *Prisons* ne sont pas très romantiques. Ce sont rêves d'architecte, très au courant des matériaux et de leur densité, qui cherche ses légèretés, qui semble pressentir le règne du fer, joue avec des équilibres certains. L'impression de terreur et de grandiose qui émane de certaines de ses planches touche à un vertige mathématique bien plus qu'à un déclanchement sentimental. La présentation par M. Prouté d'*états* de ces prisons presque purement linéaires et d'*états* postérieurs datant de la fin de la vie

brève du Piranèse, période où il a cherché des oppositions de blanc et noir, allègue que ce n'est qu'en second travail que Piranèse a dramatisé des estampes. Mais il n'est point dans son œuvre que ses célèbres *prisons* et ses *Antiquités de la République romaine* nous mettent en présence d'un subtil archéologue, très artiste, qui adore faire germer des fleurs agrestes sur les ruines des grands palais romains, à la condition qu'elles n'en altèrent pas la ligne. Personne de plus respectueux que lui de la carrure des vieux monuments. Il les décrit avec la plus scrupuleuse exactitude. Hésitera-t-il à montrer le passage de la vie de son temps au pied des merveilleuses reliques. Non! car c'est un humoriste et voici passer au Forum empli de travailleurs menés par des érudits, une suite de hautes berlines empanachées qui mettent là une atmosphère de lourde liesse. De même dans des paysages architecturaux où le blanc des surfaces suppose sur les frontons des ensoleillements, il semble que le décor est conçu pour le développement d'une fête populaire où les spectateurs viendront hérisser les terrasses spacieuses. Un portrait de Polanzini nous montre Piranèsi jeune, clair, souriant. Il évoque l'image de ces aimables érudits italiens de son temps qu'évoque autour de lui M. Focillon dans son beau livre sur le Piranèse, livre remarquable de tous points, et surtout en ceci qu'il tend à réhabiliter le XVIII[e] siècle italien de sa réputation controuvée de langueur et d'affadissement.

C'est une très belle série d'expositions et instructive pour tous que celles que M. Prouté organise avec un goût si sûr et des notions si étendues.

§

Si vous voulez visiter l'Espagne, M. **Rovinsky** vous sera un bon guide. Ce n'est point chimérique de le choisir comme cicérone, car bientôt on pourra avoir en mains un gros livre bourré d'images sur l'Espagne pittoresque et se livrer à un confortable périple dans un fauteuil et soyez certain que M. Rovinsky vous arrêtera aux bons endroits. Il vous montrera d'abord de grands aspects de ville que pour sa commodité à cette exposition où il nous montre les savantes et multiples préparations de son livre, il a disposés en grands dessins

bistres sur de larges paravents et voici ainsi Tolède, sévère et accueillante. Des dessins de moindre format vous font pénétrer dans Tolède où vous ne consentiriez pas à ne pas vous arrêter devant la maison où vécut le Gréco. A Huelva, à Barcelone, en Castille comme en Estramadure, M. Rovinsky a dessiné des églises, blanc et noir, rouge et bistre. Il a choisi celles qui avaient le plus de caractère et il ne manque point d'étonnants mammouths de pierre, hauts et trapus. La plus curieuse est aux portes de France. C'est une église de Barcelone. Précisément on en répare le faîte des deux tours gigantesques et c'est une couronne légère d'échafaudages qui s'en va dans un ciel gris d'eau-forte. Aussi M. Rovinsky a fort regardé les passants, pas ceux des *calles* et des *ramblas*, mais les errants des hauts plateaux de Castille, des rustres et surtout des bergers boucanés, élimés, rugueux, pas picaresques, mais très modelés, très façonnés, très vieux bois. Il y a aussi des petits rentiers de petites villes qui font penser aux personnages de Perez Galdos et aussi des études de foules, paysans et charretiers qui vont au marché comme on y va dans tous les pays du monde.

§

Varèse est un peintre du turf. Il trouve à décrire des courses de chevaux l'emploi de son emportement, de sa verve et d'une fougue apte à saisir les rythmes rapides et le tourbillon des verdures autour de l'élan de chevaux, sur lesquels il pose de petits jockeys chargés de couleurs vives. Les mouvements de ces chevaux de course sont audacieusement rendus. Quelques-uns paraissent hyperboliques, mais c'est certainement parce que nous regardons les chevaux avec moins de soin sympathique que M. Varèse. Varèse ne peint point que des courses. Voici une jolie plage blonde et dorée avec des rondes claires d'enfants, des petites places de village qui s'enorgueillissent de beaux arbres, beaux comme des cèdres.

§

A l'exposition particulière de Mlle **Yvonne Gilles** (c'est la première que fait cette jeune artiste et c'est une exposition éclatante) on peut voir un beau portrait de fillette assise, vêtue

d'une robe rouge, sur un fauteuil de paille d'un jaune tendre; c'est très harmonieux et la figure est traitée avec une décision heureuse. Mlle Gilles est aussi un remarquable peintre de fleurs, très librement traitées, peintes dès que cueillies, avec une sorte de résistance à la lassitude dans la jeunesse des tiges. Mlle Gilles note des paysages dans de petits villages bretons, tassés près de la mer en cahutes basses, et au bois de Boulogne, un bois de Boulogne matinal où les dryades ne dédaigneraient pas de se baigner dans l'eau limpide du lac et de nager autour des îles minuscules.

§

Mme Julie **Metzerowa**, peintre tchéco-slovaque soumet ses œuvres aux amateurs parisiens. C'est une jeune artiste de talent, d'un talent fin, ingénieux et séduisant. Elle a le sens profond de l'émotion intime et pare de grâce de jeunes femmes dévêtues, saisies dans leur fraîcheur matinale. Elle a une petite scène familiale, l'homme et la femme inclinés tendrement sur l'enfant, de la plus délicate nuance de sentiment. Elle est peintre de fleurs avec naturel et expansion. Elle a tenté de figurer des champignons abrités dans leur clairière et elle y a réussi; c'est-à-dire qu'elle en a bien noté la gamme sobre d'éclat et la viscosité, mais l'effet esthétique ne sort pas. En revanche, d'un voyage en Bretagne, elle a rapporté d'ingénieuses esquisses de calvaires, d'églises, d'un faire très sensible.

§

Galerie Drouant, une fort intéressante exposition de **Feder**, dont le talent s'assouplit et se fortifie singulièrement. On peut voir de lui un grand tableau d'intérieur, commode pansue aux beaux contours d'un éclat sobre et juste, et un éclatant bouquet, d'autres tableaux de fleurs, de délicats paysages de Saintonge avec des grâces de printemps et aussi à certains la grave mélancolie des routes esseulées et dépouillées par un automne pluvieux. Feder montre un séduisant portrait d'Algérienne en longs voiles blancs, mais surtout il a rapporté de Palestine de pénétrantes effigies féminines, les unes un peu rêveuses, d'autres un peu douloureuses, un portrait subtil et

élégant de jeune Yéménite et à Jaffa, il s'est arrêté à considérer un ventripotent marchand arabe engourdi derrière son éventaire d'un caractère très juste.

§

Demeurisse expose galerie Drouant une très captivante série de paysages, notations du Roussillon et aussi de villages catalans tout proches de la frontière française, maisons pittoresques bosselées d'une sorte de poivrière ronde, en réalité un four à pain, le bas de la maison étant réservé à la bergerie. Bords de gave bleu, coulant étroit et sinueux parmi des palmiers, jardins somptueux étendus devant de blanches villas de bel aspect. L'harmonie colorée de Demeurisse est bien personnelle. Elle se distingue par un soin du détail qui n'omet aucun élément d'irisation. C'est du très bon travail.

§

Le Nouveau Salon présente tous les ans une excellente sélection à laquelle on ne pourrait reprocher que d'être un peu trop raisonnable, mais ceci se compense par la tenue, le grand sérieux et le bon métier des œuvres que l'on y expose. Voici quelques années que Gaston Balande préside aux destinées et au recrutement de ce Nouveau Salon et c'est une belle victoire que d'y grouper comme cette année quatre-vingts peintres de mérite dont certains, et non des moindres, ont pris leurs habitudes et n'exposent que là. Balande, en bon chef de groupe, se garde bien d'abuser et c'est par deux toiles de la plus grande impression, mais de petit format, qu'il se représente dans sa recherche actuelle de paysage de verdure légère encadrant un léger miroitement d'eau. André Strauss clarifie sa manière et met d'agréables bouquets aux petites fenêtres des vieilles maisons qui bordent un canal à Moret. Le talent si clair et nuancé de Mme Babaian s'affirme dans un beau paysage calme et un jaillissant tableau de fleurs. André Delauzières montre d'excellents paysages. Ses aquarelles intéressent par le joli métier autant que par l'ingénieuse mise en page. Raoul Carré que caractérise si justement Georges Turpin dans une belle étude qui va paraître en librairie et qui note brièvement, mais complètement, toute l'évolution de ce bon peintre, nous donne

des aspects souriants du lac d'Annecy, dont il nous montrait aux Indépendants un si saisissant aspect orageux. Currat traduit de la façon la plus véridique l'effigie fine et dramatique de Greta Prozor, la tragédienne au talent si intellectuel et volontaire. C'est là un excellent portrait. Issaïloff est un des plus fidèles peintres du Midi provençal : il en est aussi un des meilleurs. Voici l'escarpement rude, animé de quelques maisons, du Cap Brun. La couleur fauve de la falaise est traduite avec une rare science des variations de la lumière et la vastitude du large se déploie en vaste tapis bleu ridé et mouvementé de très légère écume. Il nous montre aussi un récif harcelé de vagues, par un gros temps, d'un rythme très exact. Denis-Valvérane déploie autour de la petite ville de Gréoux tout le vallonnement des Alpilles provençales; c'est l'été; la terre grise aux menues traînées vertes, rissole sous le lourd soleil. En contraste, la notation, à Paris, d'un joli et coquet passage de femmes caquetant sur les quais entre les étals de bouquins et les grands platanes; c'est aussi ensoleillé qu'un paysage du Midi. D'Emile Domvergüe des bords de Seine. De Clergeau une agréable vue de ce village de Moustiers sur lequel les artistes actuellement se dirigent comme autrefois vers Barbizon ou plus récemment vers Murols. Berjonneau, notoire comme paysagiste, s'affirme portraitiste excellent avec sa solide image de M. Thierry, d'un solide équilibre et de frappant modelé. Il ajoute une notation de la pointe du Raz. Bouchet a rapporté de Corse deux bons paysages. Desèvre a un remarquable tableau de fleurs. Jean Soséma montre de bons paysages, arbres, ponts, rivières du centre de la France. Mlle Lamourdedieu une pittoresque sortie de messe en Bretagne. Tristan Klingsor expose un nu de sobre harmonie, de ligne stricte, de jolie expression de figure, une très bonne page, à côté d'un paysage très décoratif, en atmosphère tendre et claire. Du bon graveur Le Meilleur une large notation de Nantes et un gras paysage normand. De M. Lapchine, une curieuse et fraîche impression de première neige en Russie. André Léveillé a un grand bouquet peint dans la plus franche liberté. Mantelet-Martel, des dessins du vieux Paris des mieux établis. Ingold des Seines, Ballet un bon portrait. De Mme Baude-Couillaud d'excellents aspects du pays niçard. De Mme Berra-

gory un joli bouquet. Centore : de belles impressions d'Espagne, Séville et Grenade. Migot : de prestes notations de Normandie. Mlle Préverand fait preuve d'un talent d'imagière très personnel, léger, décoratif, aimable et de bonne technique. Mme Pascalis excelle à nous montrer les enfants dans leurs jeux, alertes, appliqués à leur plaisir et elle abrite leurs traits délicats de somptueuses ombrelles japonaises qui y jettent de très fragiles et fugitifs reflets de vitraux. M. Pégurier peint bien les Martigues. Sayers traduit tout le mouvement d'une kermesse hollandaise et trace de truculents portraits de nègres. M. de Souneville peint des villages du Bordelais et, pour finir cette énumération sur des tableaux de premier ordre, signalons les deux beaux paysages de fleuve de Montézin.

A la sculpture, de bons artistes : Lamourdedieu, Hengg, Huggler, et à l'art décoratif, une très belle vitrine de bijoux, du plus grand goût simple et pur, d'André Rivaud.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Marcel Robillard : *Chartres et la Beauce chartraine*, B. Arthaud, à Grenoble. — Georges de Wissant : *Le Paris d'Autrefois. Cafés et Cabarets*, Jules Tallandier.

Sur **Chartres et la Beauce chartraine**, M. Marcel Robillard nous apporte un très intéressant volume dont la maison Arthaud, de Grenoble, a donné une remarquable édition. C'est, on le sait, une terre plate, de céréales, comme la Brie. « Nulle terre en France, en effet, dit le texte, ne peut mieux que le pays beauceron mériter l'épithète de Mère du Pain : vingt-cinq lieues du nord au sud, seize de l'est à l'ouest, telles sont les dimensions de ce plantureux empire du blé. » La Beauce groupait jadis les Elections de Dourdan, Etampes, Pithiviers et la majeure partie de celles de Chartres et de Châteaudun. « La Beauce était anciennement divisée en trois portions distinctes : Beauce chartraine, Beauce dunoise, Beauce pituéraise. » Sous la dynastie mérovingienne, le pays chartrain fit partie de l'Orléanais et du royaume de Clodomir, fils aîné de Clovis. « Après Childebert, Thierry II, roi de Bourgogne, fils de Brunehaut, assiégea et prit Chartres en l'an 600. Mais de-

puis 613, la région appartient à la Neustrie. Détruite en 858 par les Normands, la ville se trouva particulièrement honorée par Charles le Chauve qui fit don à sa cathédrale de la chemise, ou plutôt voile, de la Vierge, qu'on y montre encore. Après bien des événements au moyen âge, le pays chartrain fit partie du domaine royal (1285). Avec la guerre de Cent Ans, la ville se mit du parti de Charles VII et fut occupée par le comte de Dunois, bâtard d'Orléans. Bientôt, ce furent les guerres de religion. Condé, battu à Dreux, fut incarcéré à Chartres dans la prison du couvent de Saint-Père (1562). Il se retrouva devant la ville en 1568, à la tête des troupes protestantes. En 1588, la cité fut assiégée par Henri de Navarre, qui venait de succéder à Henri III après l'assassinat de Saint-Cloud; il finit par occuper la ville (1591) et c'est dans sa cathédrale qu'il fut sacré le 27 février 1594.

Chartres est toujours la reine de ce pays de Beauce que dominent les hauts clochers de sa très belle cathédrale. Mais on sait que la flèche de son clocher vieux, qu'admirait tant Viollet-le-Duc, fut raccourcie de près d'un mètre, de nos jours, par un architecte qui déclara que les lignes de ses arêtes ne convergeaient pas exactement vers la pointe. La description que donne de la ville M. Marcel Robillard nous conduit d'abord à travers les faubourgs par la rue Muret où se trouvent encore diverses maisons ogivales avec des fenêtres à meneaux et des portes en arcs brisés. En suivant cet itinéraire, on arrive à la rue du Cardinal-Pré, qui conduit à la maison de Loëns, « datant du XIIe siècle, dont le curieux cellier est divisé en trois nefs». C'est là que le chapitre entreposait ses réserves de blé. D'autre part, on peut encore pénétrer dans la ville par la porte Guillaume, très belle construction féodale qui a subsisté de l'ancien rempart, dont le volume nous donne d'ailleurs une description succincte et aux détails précis. Par la rue du Bourg, on arrive à la tour de l'escalier, dit de la Reine-Berthe, attenant à une maison. Ailleurs, c'est la maison dite du Saumon, dont le poisson servant d'enseigne a été sculpté sur une poutre de la façade. Du même côté se trouve l'emplacement de l'ancien château central, — dont la grosse tour, dite également Tour du Roi ou du Comte, subsista jusqu'à la Révolution. On y trouve aujourd'hui les halles « à la légume ». Dans la

rue de la Brèche, du côté de l'église Saint-André, se trouve une chapelle dite de Notre-Dame-de-la-Brèche et renfermant une statue de Notre-Dame, qui reçut dans son tablier, au dire de la tradition, les boulets que tiraient rageusement les Huguenots.

Place de l'Etape-au-Vin se trouve encore une vieille maison de bois, quasi chancelante, sur ses piliers « comme sur deux jambes mal affermies ». Rue Noël-Ballay, anciennement du Grand-Cerf, se trouve la belle maison Renaissance dite du Médecin. Dans les rues avoisinant la cathédrale, on trouve diverses curiosités connues : l'ancien Hôtel des Portes, une maison canoniale ornée de très belles fenêtres du côté du clocher nord, les rues du Cheval-Blanc, de l'Etroit-Degré, de l'Horloge, etc. Mais le dégagement du parvis et la voie tracée jusqu'à la place des Epars a surtout supprimé l'isolement du vieil édifice dont on peut toujours examiner avec intérêt la façade occidentale avec ses curieuses statues allongées, les portails nord et sud du transept; la singulière horloge extérieure et son bâti de pierre qui se trouve non loin du parvis; à l'orient, la chapelle extérieure dite de Saint-Piat; les intéressantes sculptures décorant le tronc du chœur; la chapelle de Notre-Dame-sous-Terre, qui est une des curiosités de l'église de Chartres. A côté de la cathédrale, on trouve encore de remarquables églises comme Saint-André, Saint-Père, Saint-Aignan. Nous renvoyons d'ailleurs pour la description de la ville à l'intéressante publication de M. Marcel Robillard dont le volume mérite de retenir toute l'attention. Il donne également, pour terminer, diverses indications sur les localités les plus marquantes de la Beauce; il parle de l'aqueduc de Maintenon, de son très intéressant château; de l'église de Saint-Piat, de Gallardon et de son « épaule », qui est un ancien donjon miné, ainsi que de la maison de Gilles Tullau; du château de Villelm et de la tour d'Alluyes, etc...

Le volume de M. Marcel Robillard est d'ailleurs très heureusement illustré de bonnes photographies.

§

Une véritable curiosité est le volume de M. Georges de Wissant sur le **Paris d'autrefois : Cafés et Cabarets**, qui nous

conduit de l'époque monarchique à nos jours, et qui est abondant en anecdotes et détails sur la vie d'autrefois. Le premier à nommer est le Petit-Maire, qui remonte peut-être au xve siècle, et qu'on peut voir encore rue de Seine en face le passage du Pont-Neuf. Il a gardé ses vieilles grilles et son enseigne ovale au-dessus de la porte. C'est un des plus anciens de Paris avec les cabarets de la Pomme-de-Pin et de la Fosse-aux-Lions. « En général, les cabarets se reconnaissaient au bouquet suspendu au-dessus de leur porte », — assemblage de rameaux verts, qu'on appelait « bouchon », d'où le nom de bouchon dont on désigne encore aujourd'hui les établissements de second ordre. Les cabarets connus et achalandés tenaient à se distinguer de la masse des maisons vulgaires par une enseigne, ce qui nous permet d'affirmer que le Petit-More n'était pas qu' « un bouchon » banal et se trouvait classé parmi les maisons les plus louables de la capitale. La plupart des cabarets, on peut le mentionner en passant, étaient aussi de véritables coupe-gorge « où trouvaient asile et recel tous les voleurs de la capitale. Dans un autre quartier, en 1582, sur la fin d'Henri III, on construisit, dans un terrain vague attenant aux jardins des Bernardins, une auberge « qui prit le nom d'*Hostellerie de la Tour d'Argent* ». Cette hôtellerie se trouvait au bord de la Seine, au coin d'une ruelle qui est aujourd'hui la rue du Cardinal-Lemoine. On sait qu'Henri III y fréquentait et que c'est là qu'apparut un objet jusqu'alors inconnu, mais qui devait devenir d'un usage si fréquent dans les repas : la fourchette. On donne à ce propos de très curieux menus qui ont été conservés de ces vieux temps et qui diffèrent abondamment de ceux de l'époque actuelle. Détruit à la Révolution, l'établissement fut reconstruit par un certain Lecoq, chef des cuisines de Napoléon Ier, qui lui donna un nouveau lustre. Adapté aux besoins de notre époque, il existe toujours, mais a été abondamment transformé.

Le *Café Procope* remonte à 1684. Il fut créé par un Sicilien venu à la suite de Catherine de Médicis, et qui fut un des premiers à importer le café. Il s'était établi rue des Fossés-Saint-Germain, sur l'emplacement de trois maisons qui furent remplacées par la nouvelle officine. Le café Procope était rue de l'Ancienne-Comédie, proche le local du Théâtre Français

de l'époque et eut pour clientèle les « petits-maîtres », les fermiers généraux, les comédiens du théâtre du Roi, et des dames de qualité elles-mêmes, très heureuses de « s'encanailler ». Sous Louis XVI mourut le dernier des Procope, et le café, devenu la propriété d'un nommé Zoppi, fut le quartier général des bandes révolutionnaires qui devaient bientôt prendre d'assaut les Tuileries. C'est là que furent concertés de même les massacres de septembre. C'est également au café Procope que fit son apparition pour la première fois le bonnet rouge. De nos jours y fréquentèrent Anatole France, Verlaine, Huysmans, Oscar Wilde, François Coppée, etc...

Le cabaret de *La Mère Moreaux,* derrière Saint-Germain-l'Auxerrois, fut longtemps célèbre. Les étudiants y venaient en monôme, consommer des prunes à l'eau-de-vie. L'établissement remontait à 1798 et l'on y vit passer de nos jours le roi des Belges Léopold, Edouard VII d'Angleterre, le roi Georges de Grèce, l'impératrice Elisabeth d'Autriche dont on montre encore le tabouret, ainsi que diverses célébrités de la littérature et du théâtre. — Le Café Vachette, établi boulevard Saint-Michel, au coin de la rue des Ecoles, s'appela sous l'Empire *Café des Grands Hommes.* Ce fut longtemps le rendez-vous des étudiants et on y vit fréquenter l'inévitable Verlaine, Moréas, Charles Maurras, Paul Souday, Pierre Louys. Le café Vachette a été remplacé de nos jours par une maison de rapport.

Nous arrivons à l'époque moderne et c'est le Café des Variétés qui datait de l'Empire et se trouvait sur le boulevard Montmartre, à côté du passage des Panoramas et en face du passage Jouffroy. Il eut la clientèle des comédiens, et l'animosité des « calicots » qui avaient pris en grippe les auteurs Scribe et Dupin, coupables de les avoir ridiculisés dans une pièce depuis longtemps disparue et intitulée le *Combat des Montagnes* ou *la Folie Beaujon.* Un des propriétaires eut l'idée d'installer au deuxième étage de l'immeuble une salle accessible aux journalistes qui venaient y écrire « leur copie ». Le Café des Variétés a été enfin remplacé par un bar qui reste toujours achalandé. La Maison Dorée datait de 1848 et se trouvait sur le boulevard des Italiens, entre la rue Laffitte et la rue Le Peletier. On sait qu'elle dut sa réputation au boulevard même

et aux boulevardiers qui la fréquentaient. Depuis quelques années, elle a été remplacée par un bureau de postes. Diverses anecdotes la concernant sont rapportées par l'auteur, ainsi que des détails curieux sur ce que fut le boulevard aux vieilles époques où la Maison Dorée fut établie. Le Café Anglais, disparu depuis la chute du Second Empire, se trouvait au coin de la rue Marivaux. Ce fut, on le sait, la capitale de tout un monde brillant et passionné qui s'y donna longtemps rendez-vous. Les dîners du Café Anglais furent célèbres, le « Tout-Paris » mondain de l'époque s'y retrouvait; ces grands-ducs aux noms sonores, ces étrangères à l'aspect bizarre, ces banquiers opulents, ces princes décavés, ces parvenus vaniteux, etc... Un des plus extravagants de cette compagnie fut peut-être le célèbre de Saint-Cricq, qui mettait au Théâtre-Français ses pieds sur le pourtour du balcon et déclarait que « la littérature de M. Scribe n'était bonne que pour ses bottes ». Le même fit un jour dans la salle une souscription pour l'auteur d'une pièce inepte qu'on représentait, en déclarant qu'il lui fallait trente mille francs et qu'ainsi le dit auteur ne « les ennuierait plus avec d'aussi sots ouvrages ». D'ailleurs, il finit dans une maison de santé.

Quelques lignes enfin sont consacrées encore au Café Durand.

Le volume est alerte, amusant à lire et nous reporte vers un monde disparu qui avait bien son charme et son intérêt.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Dr A. Morlet : *Glozel*, pet. in-4°, 300 p. et 437 photos, G. Desgrandchamps, Paris, 23, rue Boissonade. — Le chasseur de Glozel. — Présentation d'ouvrages à l'Institut. — Adresse de la Société Géologique de Normandie au Docteur Morlet.

Voici enfin l'ouvrage attendu, ici même réclamé maintes fois. Les trouvailles faites à Glozel sont étudiées dans dix-huit chapitres dont voici la liste : 1, le terrain des fouilles; 2, la fosse ovalaire; 3, la céramique avec vitrifications; 4, l'industrie lithique; 5, l'industrie osseuse et kératique; 6, le travail de l'argile; 7, les empreintes de mains; 8, les empreintes de pattes d'animaux; 9, les poteries; 10, l'industrie céramique

associée; 11, les idoles; 12, l'écriture; 13, les tombeaux; 14, l'art animalier; 15, les figurations humaines; 16, les motifs d'ornementation; 17, la faune et les ossements humains; 18, les Glozéliens.

Cette énumération est à elle seule instructive; nous sommes loin maintenant des quelques documents sporadiques, dont on ne savait que faire; chaque série s'est peu à peu complétée et enrichie, et sous des formes telles, avec des variations telles, qu'il est impossible de penser à des fraudes; tous les préhistoriens actuels du monde associés aux meilleurs graveurs et dessinateurs n'auraient pas réussi à fabriquer de telles séries.

Les photos sont bonnes; j'aurais quant à moi préféré des héliogravures ou un autre procédé permettant l'emploi de la loupe; elles sont reproduites sur zinc, avec quadrillage; et cela gêne quand on veut étudier certains détails. Mais ce n'est pas une critique : chacun connaît le prix formidable des belles reproductions, actuellement. On possède du moins ainsi des « accrochages », en attendant mieux, c'est-à-dire un catalogue complet des objets de chaque série. L'auteur dit, par exemple, que ses fouilles lui ont livré « de nombreuses idoles »; pourquoi ne pas avoir dit combien, exactement? Et ce mot d'*idoles* à lui seul ne préjuge-t-il pas une certaine interprétation?

Sur la plupart de ces interprétations, exprimées plus ou moins nettement, je ne suis pas d'accord avec le Dr Morlet, et le suis de moins en moins à mesure que les trouvailles se multiplient. Non, Glozel n'était pas un « champ des morts »; non ces représentations des deux sexes n'étaient pas des « idoles », c'est-à-dire des représentations sacrées d'organes regardés comme sacrés et, comme telles, objet d'un culte; non, ces visages sans bouche ne représentaient pas le silence éternel consécutif à la mort. Ce sont là (et il y en a d'autres) des hypothèses faites par un médecin du vingtième siècle qui transpose sa logique à des peuplades dont les conceptions et la logique ne pouvaient guère différer de celles des Australiens, Néo-Guinéens, peuplades des forêts de Bornéo, de Sumatra, du Congo actuelles. Et nous avons sur ces « primitifs » tant de monographies excellentes que la prudence s'impose.

Il serait plus sage de dire qu'on ne sait rien du sens attribué par les « Glozéliens » à toutes ces représentations.

Sur un autre point encore, je ne me rallie ni aux opinions du Dr Morlet, ni de M. Salomon Reinach : ils supposent *a priori* la contemporanéité, le synchronisme, de tous ces objets, de ceux d'un caractère nettement magdalénien d'une part (représentations animales sur pierre, os, etc.), et des briques à caractères, ainsi que des diverses céramiques (les grès exceptés, bien entendu). Mais ce synchronisme n'est pas prouvé. Après tant de milliers d'années, les patines sont devenues uniformes; si mille ans avant J.-C. j'avais gravé des signes sur une pierre ou un os à gravures antérieurs de cinq mille ans, la patine de mes caractères serait identique à celle des gravures plus anciennes.

Les objets de Glozel, visibles maintenant grâce à ce volume, manifestent à la fois plusieurs écoles, plusieurs techniques, plusieurs âges. Je persiste à soutenir ma théorie que ce petit terre-plain n'a pu être qu'un lieu sacré, avec un sanctuaire primitif ,tel qu'une simple hutte de branchages (M. Eissler, que j'ai rencontré l'autre jour, me dit que s'il y avait eu un sanctuaire, on l'aurait trouvé : mais les sanctuaires des nègres de maintes régions ne sont pas en pierre; celui de Glozel a pu être semblable aux huttes gauloises en branchages entrelacés et maintenus par un clayonnage d'argile plus ou moins malaxée, donc avoir totalement disparu) dans laquelle les adorateurs avaient accmumulé des objets précieux, notamment des galets, des os déjà décorés sur lesquels ils ont gravé des caractères analogues à ceux de leurs briques.

J'ai entendu une autre objection : toutes les briques publiées dans ce volume manifesteraient une même main; de là à passer à l'idée d'un faussaire unique il n'y aurait qu'un pas. Mais d'abord, si on pouvait étudier ces reproductions (ou les originaux) à la loupe, on constaterait sans doute des différences de facture; de plus, les plaques inscrites ici publiées ne sont qu'une faible partie de la série entière; enfin, même si c'était la même main, cela prouverait... eh bien, mais, qu'il a vécu pendant un certain temps assez court, à Glozel, un étranger, connaissant ces signes, à valeur magique sans aucun doute; et que cette connaissance a disparu avec lui. Alors toute la théorie de Morlet sur « les Glozéliens faisant usage de l'écriture » tomberait; ce serait un épiphénomène, sporadique, tem-

poraire, individuel. Cette similitude de facture, malgré tout, ne serait encore pas la preuve d'un faux moderne.

Il faut lire ce livre avec soin. L'auteur est vraiment adroit pour présenter ses interprétations sous un jour tel que l'objection semble impossible. Prenons le « masque néolithique ». Rien ne prouve pourtant que c'est un masque humain. Je dis que *c'est la représentation d'une face de mouton ou de bélier*, animal dont la bouche est invisible sous un certain angle, et dont les arcades sourcilières sont proéminentes, et qui a des yeux ronds; s'il s'agissait de masques humains, les « Glozéliens » auraient, comme tous les autres peuples, fait des yeux allongés, bien que je connaisse des exceptions primitives.

Je dis aussi que les objets en pierre décorés de représentations animales sont exotiques, importés, et de plusieurs milliers d'années antérieurs aux céramiques à caractères ou phalliques. Je dis que les os sculptés sont d'importation aussi, ne sont pas dus à des artistes indigènes, mais sont arrivés là soit que les « Glozéliens » les aient ramassés en route dans des grottes plus méridionales lors de leur migration vers le nord, soit qu'il les aient acquis par le système du commerce par échange, lequel a fini par conduire en Danemark des objets de Sicile.

Je dis enfin que la situation des objets, qui étaient en terre dans tous les plans possibles, rarement horizontaux, le plus souvent obliques, et souvent sens dessus dessous, prouve que ce terre-plain n'était pas leur place primitive; mais qu'ils y sont arrivés par suite d'un éboulement du plateau où le village de Glozel se trouve aujourd'hui; ou, tout au moins, que le vrai *centre d'habitation* n'était pas au bord du Vareille (bord ravagé on ne sait combien de fois par des inondations au cours des siècles), mais au moins à mi-côte. Je dis encore que ce terre-plain est bien plus récent que le reste des objets trouvés enfouis, et qu'on ne l'a établi que pour y mettre le sanctuaire et y creuser les trois tombes, où on a déposé des objets hétéroclites d'âges plus anciens et de provenances diverses, non pas locale. Naturellement, ces affirmations comportent aussi une part énorme d'hypothèse; ce qui me les suggère avec force, c'est précisément l'étude attentive du beau livre du Dr Morlet.

A. VAN GENNEP.

§

Le chasseur de Glozel. — A la reprise de nos fouilles, nous nous sommes attaqués à la portion fortement déclive du champ Duranthon, qui domine le terre-plein où se trouvent les tombes.

A l'*Ouest*, l'argile, sous-jacente à la terre végétale noire, est de couleur blanchâtre, bien différente de la coloration jaune foncé de la couche archéologique, fertile en objets. Elle s'est montrée complètement stérile.

Par contre, au *Sud-Est* les trouvailles ont été moins nombreuses qu'au voisinage des tombes, mais d'une qualité rare.

La sculpture que je décris et représente ici me paraît la plus importante de toutes celles que nous avons exhumées pendant nos cinq années de fouilles. C'est une figuration humaine complète qui se trouvait à 11 mètres au Sud-Est de la tombe I, dans la couche d'argile jaune foncé que nous avons appelée « argile habitée » parce qu'elle s'est toujours révélée fertile en objets.

Il s'agit d'un chasseur, d'apparence jeune et vigoureuse, sculpté en bas-relief sur l'extrémité d'un os long de la série animale. La tête, un peu volumineuse, semble-t-il, en proportion du corps, est relevée dans une attitude fière que complète le geste de la main gauche, appuyée sur la hanche, et celui de la main droite tenant l'arme victorieuse.

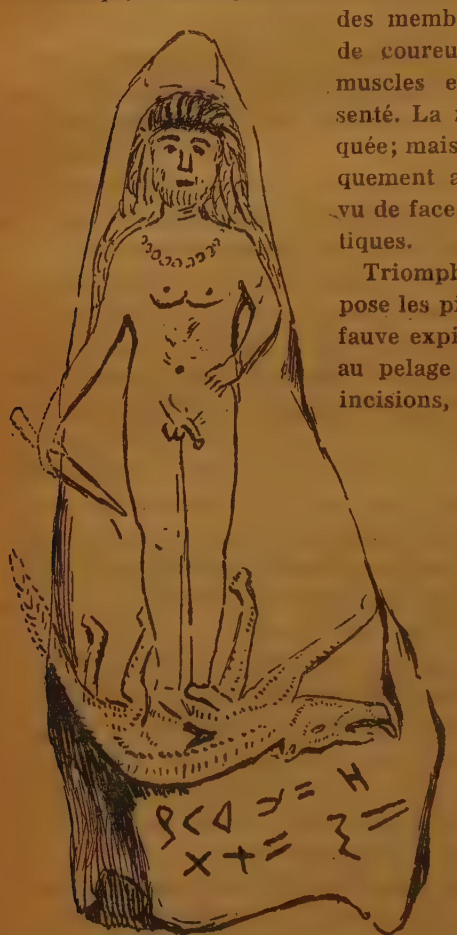
Les cheveux, rejetés en torsades, tombent de chaque côté sur les épaules. Le front est étroit. Les sourcils sont dessinés d'un trait incurvé, dominant les yeux petits et profonds. Le nez est droit et finit en s'élargissant. La bouche est entr'ouverte, comme si le chasseur poussait un cri de victoire.

L'artiste a dessiné une barbe naissante par quelques traits au-dessous de la bouche et sur les joues.

Le chasseur est entièrement nu. Il porte seulement un collier, constitué d'éléments sphériques, tombant sur la poitrine presque jusqu'au niveau des seins qui, arrondis et rapprochés l'un de l'autre sur la ligne médiane, nous sembleraient plutôt d'un type féminin si les attributs de la virilité n'étaient dessinés avec précision. Au-dessus de l'ombilic se voient de légères incisions, figurant vraisemblablement des poils. Le modelé et

les mouvements aisés des bras sont rendus avec exactitude, les mains sont sculptées avec une grande maîtrise, la gauche allongée au-dessus de la hanche, la droite enserrant fortement l'arme entre le pouce et les autres doigts.

Le corps, d'un aspect harmonieux et juvénile, repose sur des membres inférieurs élancés de coureur, où le volume des muscles est exactement représenté. La rotule droite est indiquée; mais les pieds, figurés obliquement alors que le corps est vu de face, restent assez schématiques.



Triomphant, le jeune chasseur pose les pieds sur le ventre d'un fauve expirant, un superbe loup, au pelage figuré par de petites incisions, la tête renversée en arrière, les pattes dressées, la queue roide, la langue hors de la bouche. Enfin, on voit dans le flanc de l'animal une flèche avec longues barbelures, sans pédoncule, du même type que celles qui sont figurées sur les sculptures de la *Panthère* et du *Renne* blessés.

Au-dessous de l'animal, une place a été réservée pour une inscription qui est gravée sur deux lignes. Sur l'autre face de l'os se trouve une deuxième inscription, plus longue, aux signes alphabétiformes en partie enchevêtrés.

« Comme leurs ancêtres paléolithiques, avons-nous écrit

dans un volume récent, les Glozéliens, passés maîtres dans l'art animalier, restèrent impuissants à rendre la figure humaine. »

Nous n'en sommes pas moins les premiers à nous féliciter que la trouvaille d'une sculpture aussi parfaite que celle du *Chasseur de Loups* soit venue nous donner tort.

DOCTEUR A. MORLET.

§

Présentation d'ouvrages à l'Institut. — A la séance du 21 mars de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Salomon Reinach a présenté en ces termes le *Glozel* du Dr Morlet et son propre tome II des *Ephémérides* :

J'ai l'honneur d'offrir à l'Académie les trois volumes que voici :

1° *Glozel*, don du Dr Morlet. C'est la première publication d'ensemble sur le gisement célèbre. Un texte sobre, purement descriptif et explicatif, commente et encadre près de 500 reproductions photographiques. L'auteur n'a fait, dans cette publication durable, presque aucune part à la discussion.

2° *Ephémérides de Glozel*, t. II, par moi-même. Il y a moins de figures que dans le volume du Dr Morlet, mais il y a plus de polémique. (*Quelques rires dans la salle.*)

3° *Amalthée*, t. I, par moi encore. C'est le début d'un recueil de mémoires historiques et archéologiques, revus et corrigés avec soin.

§

Adresse de la Société Géologique de Normandie au Docteur Morlet. — M. Delpéré de Cardaillac, président de la Société Géologique de Normandie et des Amis du Museum, vient d'envoyer au Dr Morlet l'adresse ci-après, votée à l'unanimité dans la séance du 23 mars :

La *Société Géologique de Normandie et des Amis du Museum* adresse à Monsieur le Docteur Morlet ses plus vives félicitations pour la science, la ténacité dont il a fait preuve dans l'étude du gisement de Glozel, et surtout pour l'énergie magnifique avec laquelle il fait face aux attaques et aux calomnies injustifiées dont il a été l'objet et que la Cour d'appel de Riom vient de condamner définitivement.

LINGUISTIQUE

P. Médan : *La latinité d'Apulée dans les Métamorphoses, étude de grammaire et de stylistique*, Hachette. — M. Kœssler et J. Derocquigny : *Les Faux amis ou les trahisons du vocabulaire anglais* (*Conseils aux Traducteurs*), Vuibert. — Ph. Martinon : *Comment on parle en français. La langue parlée correcte comparée avec la langue littéraire et la langue familière*, Larousse. — Mémento.

L'Algérie se porte beaucoup. Le gazouillis algérois qui filtre dans l'impressionniste *Mouna* de M. Duchêne m'a rappelé avec plaisir les pétulants *Cagayous* de M. Robinet, où il coule à flots. C'est aussi l'occasion pour tout Méditerranéen de visiter ce curieux Carthaginois du IIe siècle, Apulée, l'avocat-conférencier, philosophe initié à tous les mystères et romancier tour à tour burlesque, tendre, réaliste, presque chrétien, mais à demi bédouin. Sa **Latinité**, que M. Médan étudie par le menu, est bien une « africité » par l'emphase, la mystique et le cliquetis. Ce que nous appelons argot n'y manque pas, ni le bagout; la Gorge est déjà « gésier » (*ingluvies*); Apulée nomme la Main le « crabe » (*cancer*), et nous la « pince »; il dit « je me range à mon opinion personnelle » (*pedibus in meam sententiam vado*), comme nous, *c'est mon opinion et je la partage*.

Les **Faux amis** sont le répertoire des « mots anglais qui, en apparence identiques à leurs frères français, signifient tout autre chose ». Le plaisir, ici, est dans la traduction d'une foule de textes typiques et délicats, appareillement de nuances d'une justesse continue qui enchante l'œil. Il y a fallu la connaissance sûre et profonde des deux langues; et ce n'en est pas le résultat automatique, c'en est le fruit mûri.

Si M. Derocquigny ou M. Kœssler interprète parfois de l'anglais mieux que tels Anglais (exemple *intense and frugal* expliqué par « acharné au vrai et probe »), si, chemin faisant, ils complètent jusqu'au gigantesque Murray, l'utilité de leur œuvre est surtout d'enseigner aux étudiants un « doute méthodique » propre à cerner des sens anglais. Considérer l'histoire du mot; voir si le congénère français n'a pas failli suivre la même carrière. Se rappeler le latin (*Tuenda est Roma*) : souvent l'île a été plus que le continent fidèle aux acceptions latines. Enfin une langue plus libre que la nôtre, et moins soi-

gneusement écrite, élargit la portée de l'adjectif par des ellipses audacieuses, forge sur nos verbes des substantifs sans répondants français, sur nos substantifs des verbes dont nous nous passons, toutes démarches où le traducteur doit se garder de suivre la lettre.

La bonne méthode, utile à tout âge, tape souvent sur les ongles aux traducteurs professionnels. La Fédération des Unions Intellectuelles, prophylaxie des *casus belli*, appelle, pour couper court aux malentendus entre nations, des lexiques dont celui-ci est le premier modèle. Que l'ambassadeur de France ne réponde pas à d'*eventual demands* par une moue dilatoire, comme à des « demandes éventuelles »! diable, ce sont des « réclamations irrévocables »... Voyez-vous un diplomate français disant : *you ignore me and are too defiant*? il ferait entendre « qu'on le traite comme un zéro, que c'est trop de provocation »!

J'ai souvenance de quelque chose comme une ligne de flottaison des *trouplers*, dans une traduction de Kipling; l'auteur, souvent hermétique, parlait de « transports », *troopers*. Des bévues chez les traducteurs en littérature, notre manuel en cite de tout calibre, par exemple Prospero voguant à la merci des flots avec une provision d' « eau fraîche », quand Shakespeare parle d' « eau douce », *fresh water*. Moins grave est le couac d'un synonyme impropre, un vaisseau *démantelé*, un soulier *dilapidé;* il est vrai que je cite ces deux exemples pour noter, sans cependant rien rabattre de ma louange générale, que je n'aime guère mieux le *dégréé* et le *traîner la savate* que proposent nos auteurs; *dismantled* me paraît aller jusqu'à « désemparé »; et « traîner la savate », c'est une manière de vivre, avec ou sans souliers « éculés ». — Et ceci, « Cholly est mon étiquette habituelle », rend-il vraiment le « pittoresque » du dialogue « May I call you Charles? — Delighted; Cholly is the usual ticket »? *Ticket*, qui ne s'entend que trop chez nous, est un faux ami pour touristes, en ce qu'il suggère *billet* comme traduction littérale; mais le traduire *étiquette*, c'est en faire un faux ami pour les seuls étymologistes... Puis-je vous appeler Charles? Comment donc! et, règle générale, on prononce Lolo. — Autre légère défaillance, « heures monotones » traduisant *sober hours*, à propos du temps consacré

par un examinateur à lire des copies; « heures maigres » se comprendrait fort bien; nous qualifions *lecture de carême* les vieux registres administratifs d'Archives Départementales.

Les *Faux Amis*? lecture de Mi-Carême, table substantielle, et la foule des grotesques sous nos fenêtres bien situées.

La guerre aux faux amis, c'est aussi la défense du français contre l'anglicisme, cet « empoisonnement » ; car si les emprunts à l'étranger vicient notre phonétique et notre vocabulaire, les traductions faussées nous corrompent la syntaxe et le jugement.

Outre ces grandes lignes, quelles impressions mineures me reste-t-il de l'ouvrage? Souvent nos savants auteurs citent du français désuet qui jadis aurait pu, et ne peut plus, servir à rendre l'anglais dont il était le prototype ou le synoptique; ils pouvaient accorder un regard semblable, et meilleur, à tel français tombé en roture, mais toujours vivant et mobilisable à l'occasion. Ainsi *doubler quelqu'un,* le *faire en double,* le *mener en double,* le Duper, tout à fait usuels non seulement chez les apaches, mais dans le peuple sportif, remontent à travers les XVIIIe et XVIIe siècles, par *doubleux,* Larron, et *doublage,* Monde des voleurs, jusqu'à *doublerie,* Tromperie, du XIIIe siècle, duquel descend *to double,* User de tromperie. — Ils pouvaient aussi faire plus d'honneur à des termes ouvriers : pourquoi ne pas traduire *to dress hides* par le *dresser des peaux* de nos corroyeurs? *I 'll dress you* par le *j'te vais dresser* des Normands, Bretons, etc?. (L'article « bias » dit à tort que *le fort* d'une boule, son côté plombé, est désuet après 1611 : ce terme est courant en Bretagne; à Saumur, les boules plombées sont des « boules de fort »; et il n'est pas improbable que de là soit sorti « c'est là son fort », c'est son penchant et son excellence, car la langue bretonne, au XVIIIe siècle, exprimait cela par « ema en e bloum », il est dans son plomb.)

Productive, mais souvent ambiguë, est la quête des concordances franco-anglaises. Sans contester la maladresse d'un traducteur qui rend mécaniquement *deportation* par *déportation,* pour expulsion, je doute de l'influence de ce faux ami sur des lèvres toutes populaires : en 1900, dans le métro, « tu vas te faire déporter! » Mirbeau (1896) écrit : « des nécro-

phores convoyaient le cadavre d'une musaraigne »; je ne sais si cette impropriété est due à *to convey*. Mais un anglicisme voyou me paraît la meilleure explication de *crabe*, Pediculus pubis (LACASSAGNE), *crab* aussi en anglais vulgaire.

Interdire la traduction de *casket, coin, to cry*, par Casquette, Coin, Crier, c'est supposer l'apprenti un peu bien grimaud pour être lecteur du reste du livre; en faire une liste préliminaire?... D'un autre côté, comme un vrai faux ami a besoin d'un « abord séduisant », un Français moyen ne me paraît guère entraînable vers « apporte du corollaire, des pieds faciles, l'Américain est cru, à peine installé on l'a disloqué »; répulsifs en de tels emplois, *corollary, facile, crude, dislocate*, jouent moins la clarté que le tunnel; et comme le latin les explique, ce seraient plutôt de faux ennemis. Bref, une aimable tutelle évite le trop, non de prévoyance paternelle, mais de recommandations maman-poule; un garde-fou est utile avec évidence, s'il porte la photo d'un accident arrivé et le nom d'un imprudent illustre.

Vous savez vos conjugaisons et vous demandez une syntaxe française pour grandes personnes, complète et ordonnée, qui discute et conseille, et résolve les cas difficiles; car vous avez en tête la nuance, mais vous admettez que d'autres ont pu l'avoir, et la hardiesse, mais c'est à la France, non à Sirius, que vous désirez la dédier. En somme, vous souscrivez à ceci:

> Nous devons tâcher de parler un peu mieux que n'écrivent ceux qui écrivent mal, et de ne pas écrire plus mal que ne parlent ceux qui parlent bien... Beaucoup de journalistes, voire parfois des académiciens, écrivent, si l'on peut dire, encore plus vite qu'on ne parle et ne sauraient donc nous fournir de bons modèles.

Eh bien, voici l'adresse de ces principes et de cette grammaire : Martinon, **Comment on parle en français.** Vous y trouvez l'usage, le bon, non immuable, mais constitué, celui des bons écrivains et des gens de pensée fine, deux minorités de morts et de vivants liées par la tradition. J'ai maintes fois consulté ces 600 pages sans les trouver en faute, soit par manque, soit par erreur. Abondance sans superflu; aucune interdiction surannée; quelques reploiements même, mais sans lâcheté.

MÉMENTO. — *Remarques* et *Nouvelles Remarques de M. Lancelot*, Flammarion. Ce recueil des articles grammaticaux de M. Abel Hermant, parus hebdomadairement dans le *Figaro*, n'est pas un cours d'escrime; ce sont passes d'armes, suite d'emprises à l'écu pendant, qui se joutent en tête de pont; et ceci passe le pont de l'Académie, et cela ne le passe pas. Les principes? Sensiblement les mêmes qu'à l'école Martinon. Ayant lu Martinon et Lancelot, donnez Lancelot en œuf de Pâques, faveur verte, et conservez Martinon sur votre bureau, à droite. — Bauche, *Le langage populaire* ,Payot (2e tirage). Vive l'imaginative populaire, même argotique, mais de la syntaxe barbare, le moins possible, même datée de Paris! Je rendis compte, ici, 1-XII-1920, des grosses visions de M. Bauche. Il regimba, jura qu'il n'était pas pétroleur. Quand un homme a déclaré son patriotisme (nouvelle introduction, p. 11) et qu'il « ne nourrit point de tendresse particulière pour le français populaire parisien d'aujourd'hui » (p. 7), il est bon pour les guillotines du grand soir : c'est quelque chose, cela. Nous le compterons désormais pour une recrue de M. Martinon et un lieutenant de M. Abel Hermant, service des renseignements. C'est moi qui le remercie d'avoir consenti quatorze des corrections de détail jadis proposées. Il reste fâcheux que le livre ne doive servir qu'aux trois étrangers et demi susceptibles de venir étudier nos barbarismes sans intention de les parler. Car si vous le considérez comme une « grammaire » pour étrangers, il se déconseille lui-même par la lamentable histoire vraie de la p. 13, un couple français à Londres : le mari fréquente « des Anglais commerciaux » et suit leur langage; sur quoi il se voit fermer « certains clubs élégants »; sa « jeune femme » en souffre, car elle a des « bonnes manières », si bien qu' « à la première occasion » elle « abandonne » son mari; et « voilà un ménage détruit pour une question de langage »! Et je conclus : pour être partout reçu, parlez martinon. Mais M. Bauche accuse du susdit malheur « l'opposition de la société polie »; sentiment de calicot, qui ne s'avise, ni du nom de l'héroïne, Emma Bovary, ni d'une grammaire anglaise pour le commercial imprudent... Et puis, M. Bauche est un auteur à passages difficiles. Il écrit, en lettres d'or : « *Il importe peu que le résultat de cette victoire* [du L P, langage populaire] *ou de la fusion des deux langues* [L P et français correct] *soit un idiome supérieur en clarté, en richesse ou en facilité* », et cela signifie qu'il importe de ne pas propager le provençal à l'étranger (!), que la langue incorrecte, franchement incorrecte, celle qui n'existe pas encore, sera certainement supérieure, en clarté, richesse, facilité, et que cela importe beaucoup... Il chuchote : « en cas de révolution [s.-ent. soviétique], il serait préférable de dire *causer à quelqu'un, vot'*

dame et *rapport à,* pour ne pas se faire remarquer. Des aristocrates ont été guillotinés pour avoir parlé un langage qui les dénonçait »; et ce bon tuyau emporte qu'en période parlementaire, il est bon de s'exercer à cela, à des paroles core plus pires, à toute la grammaire de la frousse... Bref, M. Bauche me paraît écrire cette langue « fusion » où « on ne se comprend pas toujours », et s'être trop exercé au L P, car (il l'avoue), quand il veut s'exprimer « en français académique, par paroles ou par écrit », il lui arrive « d'avoir recours à son propre dictionnaire » pour retrouver les équivalents d'*à la flan* et de « quelques centaines d'autres »... A propos, si le principe qu'aucune beauté n'est éternelle force la langue française à céder le pas au L P, ne devons-nous pas prévoir que le L P, après avoir eu sa belle littérature, aura son successeur? Il y aurait économie à opter tout de suite entre le dernier successeur et le français correct. Vous dites : « le langage n'est que convention ». Non, c'est une subvention; une subvention nationale, que chacun de nous doit utiliser au mieux. Et si c'était une convention? Il faudrait l'observer.

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Dr John Kent-Monnet : *La Grande Musique,* chez l'auteur, 64, rue de France, Nice.

Voici, sans doute, le livre le plus singulier qu'un mathématicien ait écrit sur la musique.

Ce titre : **La Grande Musique par les êtres magiques mathématiques** n'implique — disons-le de suite — aucune tendance à la fantasmagorie. S'il est parlé de *magie,* ce mot est pris ici au sens antique de sapience et de savoir, il n'est nullement synonyme de sorcellerie; au surplus, en mathématique, la magie du jeu des nombres ne comporte pas d'abstraction, car les concordances que l'on y rencontre ne sont nullement mystérieuses, mais *construites* de toutes pièces, par l'ingéniosité, la curiosité de l'homme. Par conséquent, vouloir attribuer aux Nombres une sorte de self-puissance, invincible, fatale, comparable à celle de l'attraction ou de la gravitation universelles, serait faire preuve de beaucoup d'imagination.

Dire des chiffres *sept* et *treize* qu'ils sont fatidiques, ou encore attribuer force de loi à la locution populaire « jamais *deux* sans *trois* », ne repose sur aucune base sérieuse, en de-

hors de celle que notre mystique a fournie aux coïncidences.

Un mathématicien supérieur saura donc dominer sa science, sans jamais se laisser écraser par la mystique du Nombre, car c'en serait fait de toute hypothèse.

Cependant, cette mystique spéciale de la mathématique existe bel et bien; le *carré magique* en est la preuve et, bien que M. John Kent-Monnet se défende de vouloir traduire en équation la sensibilité musicale, ce *carré magique* se placera à la base même de son édifice. Les *harmonies universelles* qu'il s'ingéniera à construire, ou à retrouver au sein de l'harmonie universelle *préexistante*, le seront à l'aide de polyèdres magiques imaginés par lui, dans un enthousiasme total — et qui nous plaît infiniment — témoin cette phrase de sa dédicace :

Lorsqu'on suivra la genèse et l'éclosion de l'œuvre présente, un petit fait de rien, le zéro, aboutit à des démonstrations aussi surprenantes que magnifiques!

L'auteur a tourné et retourné un tout petit être magique mathématique — autrement dit une progression — et, par des analogies avec le graphique trouvé par Euler pour la sortie du cavalier de l'échiquier sans passer par une même case, il est parvenu à constituer le graphisme commun à toute progression, qu'elle soit arithmétique, géométrique ou musicale, dans n'importe quel module.

Ce tout petit être magique est, comme je l'ai dit, un *carré magique* à la progression arithmétique de *plus* 1, à des *modules* divers.

Pour l'harmoniste non familiarisé avec les mathématiques, je donne ici l'exemple de deux carrés magiques :

1	2	3		1	2	3	4
2	3	4		2	3	4	5
3	4	5		3	4	5	6
				4	5	6	7

Le premier carré — 1, 2, 3 — se composant de 9 chiffres disposés trois par trois, est dit du *module* 3; le second, comprenant 16 chiffres en colonnes de quatre, est dit du *module* 4; on peut naturellement construire des carrés magiques de modules supérieurs, — M. Kent-Monnet est allé jusqu'au module 12.

Ces carrés magiques sont ici à la progression arithmétique

de *plus* 1; ce qui signifie que les chiffres formant les colonnes progressent d'une unité aussi bien dans le sens horizontal que vertical.

On remarquera que les chiffres se trouvant sur les *deux* diagonales de ces carrés donnent à l'addition le même nombre. En effet, le premier carré donne :

$$1 + 3 + 5 = 9 \quad \text{et} \quad 3 + 3 + 3 = 9$$

et le second :

$$1 + 3 + 5 + 7 = 16 \quad \text{et} \quad 4 + 4 + 4 + 4 = 16$$

Ce que l'on désigne sous le nom de carré magique *parfait* est celui dont tous les chiffres additionnés — tant par tranches horizontales, verticales que par les diagonales — donnent la même somme.

Si nous reprenons l'un des carrés proposés en exemple, nous verrons qu'en disposant les mêmes chiffres, dont il est composé, dans un ordre nouveau, nous arriverons progressivement au résultat escompté :

carré original	autre disposition ou 2e phase	3e phase carré parfait
1 2 3	2 3 4	2 5 2
2 3 4	1 3 5	3 3 3
3 4 5	3 2 4	4 1 4

Nous l'avons dit, dans le carré original les diagonales donnent la somme 9 — dans la deuxième phase, diagonales et horizontales donnent 9 — enfin dans le carré magique parfait, diagonales, horizontales et verticales donnent toutes 9. On dira alors que la *constante* du carré est 9.

Si l'on considère maintenant ce carré comme la base d'un cube idéal, formé par conséquent de trois plans horizontaux de 9 chiffres superposés, l'on pourra imaginer une construction magique dans l'espace, constituée par des chiffres disposés de telle sorte qu'additionnés, trois par trois, d'abord plans par plans — comme pour l'exemple précédent — puis en hauteur (arêtes du cube et chiffres superposés correspondants), enfin en diagonales, la somme de ces chiffres égale une même *constante*, un même nombre.

La base de cette construction ainsi envisagée peut ne pas être un carré, mais un polygone régulier quelconque. Nous obtiendrons par conséquent des *prismes magiques* (droits)

pentagonaux, hexagonaux, etc..., en somme toute construction de forme polyédrique que nous désirerons.

Le principe de ces constructions mathématiques, M. J. Kent-Monnet les applique à la construction harmonique, en remplaçant les *chiffres* par des *sons*. Naturellement, ces sons seront représentés par leur symbole numérique, donc à nouveau par des *chiffres* qui lui permettront de *calculer* les harmonies, — c'est ce que M. Kent-Monnet désigne par : Lecture d'un harmoniste par calcul.

Cependant, au lieu d'employer pour la numération le système primaire de la musique chiffrée, tel qu'il est recommandé dans les écoles afin — paraît-il — de *faciliter* la lecture de la musique aux enfants, M. Kent-Monnet établit un chiffrage rationnel des sons; de *tous* les sons, sur une étendue de cinq octaves pour commencer.

C'est à Jean-Jacques Rousseau, musicien primaire dans toute son horreur, que nous devons l'idée de la musique chiffrée (ne pas confondre avec le chiffrage de l'Harmonie), car, on ne l'a pas oublié, Jean-Jacques éprouvait une telle difficulté à lire ses notes, qu'il eut l'idée de les représenter par des chiffres et, naturellement, en remplaçant tout simplement *do ré mi fa sol la si do* par 1 2 3 4 5 6 7 8.

Voici la numération proposée par M. J. Kent-Monnet pour cette même gamme de *Do* majeur.

	Do	Ré	Mi	Fa	Sol	La	Si	Do
	1	2	3	3,5	4,5	5,5	6,5	7
Valeurs :	0	1	2	2,5	3,5	4,5	5,5	6

Dans cette numération, les appellations de secondes, tierces, quartes, quintes, sixtes, septièmes, octaves, ne sont plus concordantes avec les traités de solfège et d'harmonie, puisque dans les intervalles : la seconde vaut 1 et non 2, la tierce 1,5 ou 2 (selon qu'elle est mineure ou majeure) et non 3, la quarte 2,5 et non 4, la quinte 3,5 et non 5, la sixte 4 ou 4,5 et non 6, la septième 5 ou 5,5 et non 7, l'octave 6 et non 8.

Cette différence sera très importante dans toutes les opérations mathématiques. — Ainsi, avec la quarte (2,5) ou la quinte (3,5) ajoutée séparément à chaque note de la gamme majeure naturelle de *Do*, on dresse la table complète des gammes accidentées, autrement dit des gammes diésées et bémolisées.

Cette table pourrait être assez semblable à la table de Pythagore, par progressions successives, mais en mettant comme départ le *zéro* et non *un*.

La logique de la numération proposée par M. Kent-Monnet me paraît certaine; en tous cas, c'était la seule qui puisse — substituée aux *notes* — lui permettre la formation d'êtres magiques *musicaux* à l'aide d'un processus identique à celui générateur des êtres magiques *mathématiques*.

La thèse ne limite pas ses expériences à nos seules gammes modernes, mais trouve aussi dans les gammes des modes antiques une logique pour des concepts nouveaux.

Cependant il serait sage, pour la numération des gammes antiques, d'envisager la question des notes dominantes et *finales surtout;* peut-être telles que nous les appliquons en plain-chant, qui — jusqu'à plus ample informé — nous restitue, non pas seulement les modes antiques, mais la *manière de s'en servir;* en ne perdant jamais de vue que *mode* ne signifie pas *ton*.

Je n'ai pu exposer ici que le *mécanisme* du système de M. Kent-Monnet en me limitant au schématique. Il faut lire l'ouvrage pour trouver une application de ce système, après tout aussi logique que notre système harmonique traditionnel. Je ne sais ce que vaut, en tant que musicien, M. Kent-Monnet, et s'il lui a été donné d'avoir à appliquer notre vieux système, — extrêmement fécond et qui permet lui aussi toutes les constructions sonores, ainsi que le prouve la production musicale aussi bien ancienne que contemporaine.

M. Kent-Monnet croit que Bach, Beethoven furent des mathématiciens *sans le savoir*. Mon Dieu, ne nous y trompons pas. Les *maîtres* de tous les temps connaissent à fond leur mathématique *spéciale,* qui, pour ne pas correspondre à la mathématique des simples nombres, n'en est pas moins logique et précise; à condition que l'on sache son Art à fond.

Mais — que M. Kent-Monnet en reste persuadé — tout coup de sonde dans une nouvelle orientation nous est plus que sympathique. L'hypothèse ne nous laisse jamais indifférent, bien au contraire :

La grande musique est le synthèse des Arts et des Sciences. Elle révèle l'enchaînement merveilleux des harmonies préétablies et

permet de combiner des harmonies nouvelles qui rendent infinies toutes les créations de la sensibilité et de l'intelligence humaines, *intimément* liées.

Mais attention à la mystique du Nombre (1)!!

M. Kent-Monnet écrit :

De même que Beethoven et Bach étaient de grands mathématiciens sans le savoir, de même Fermat était un grand musicien qui jouait avec les harmonies universelles préétablies, *mais ne cherchait aucune réalisation sonore.*

...Alors? La *vraie* musique serait-elle celle que nous n'*entendrons* jamais?

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Léon Chenoy : *Cinq études sur Octave Pirmez,* La Revue Sincère. — Deux pièces de M. Timmermans au *Vlaamsch Volkstooneel.* — Mémento.

Il est de règle, quand on étudie les origines de notre mouvement littéraire, d'évoquer la grande ombre de Charles De Coster et de considérer la *Légende d'Ulenspiegel* comme le seul ouvrage de qualité qui ait paru chez nous avant l'ère glorieuse de *La Jeune Belgique.* Certes, si l'on s'en tient au genre épique, De Coster demeure incomparable et ce ne sont ni les aimables romans de Xavier de Reul, d'Eugène van Bemmel et de Caroline Gravière, ni les pâles poèmes de Weustenraad, d'Edouard Wacken et d'André van Hasselt qui disputeront jamais à la *Légende d'Ulenspiegel* le rang qu'elle s'est acquis dans l'histoire de nos lettres.

En quelque admiration que l'on tienne De Coster, il n'en est pas moins téméraire de l'isoler de son milieu et, pour peu éclatants que soient la plupart de ses rivaux, il s'en trouve cependant que l'on néglige à tort et dont le nom mérite d'être sauvé de l'oubli. C'est souvent chose malaisée puisqu'un grand nombre de leurs œuvres sont épuisées en librairie et que pour les connaître, il faut, soit recourir aux bibliothèques officielles

(1) Ne perdons jamais tout à fait de vue que l'édification d'êtres magiques mathématiques procède d'un *jeu* cérébral concret, alors qu'une création d'art est le produit d'une sensibilité particulière, d'une *vraie* force de la nature venant de nous et retournant à l'Infini... là où se trouve la raison de toute harmonie.

où, d'ailleurs, on ne les trouve pas toujours, soit se référer au jugement porté sur elles par les critiques du temps. Ceux-ci malheureusement ne méritent guère de crédit, tant ils subordonnent la valeur d'un livre à sa couleur politique, et il suffit de relire les articles de libéraux bon teint comme Max Veydt et Charles Potvin sur les œuvres du catholique Pirmez, pour se rendre compte du sort réservé à nos écrivains d'hier par la prétendue élite de leur pays.

Le centenaire prochain d'Octave Pirmez (né en 1832) réveille fort à propos sa mémoire et grâce aux **Cinq Etudes** de M. Léon Chenoy, voici que, triomphant de ses anciens contempteurs, l'auteur de *Jours de Solitude* et de *Rémo* conquiert enfin le brin de laurier dont, à part quelques rares esprits, nul en Belgique ne l'avait jugé digne.

Sans doute, *La Jeune Belgique* lui avait apporté son salut et, depuis lors, d'éminentes personnalités s'étaient efforcées, avec plus ou moins de succès, de lui faire rendre justice.

Mais, jaloux du jardin secret où s'épanchait son âme solitaire, il en défendait l'accès, même au delà du tombeau, renonçant ainsi aux bénéfices d'une renommée dont, si dédaigneux qu'il parussent des biens temporels, ses maîtres préférés avaient toujours goûté l'agrément. Ses scrupules autant que la qualité de son talent contribuèrent donc à l'exiler de nos souvenirs et, si l'on peut déplorer le silence où pendant trop longtemps son nom resta enseveli, il ne faut pas oublier qu'il en fut l'artisan avant d'en devenir la victime.

Est-ce parce qu'il aborda son œuvre avec plus de piété et qu'il en surprit mieux que quiconque les mystérieux détours que M. Léon Chenoy réussit enfin à tirer de l'ombre sa tendre et mélancolique figure?

Il y semblait pourtant moins préparé que d'autres, tant ses goûts, orientés vers des recherches précises, l'éloignaient de l'univers spéculatif auquel Pirmez emprunte la majeure partie de ses thèmes.

Peut-être le stendhalien fervent qu'il est a-t-il été séduit par d'apparentes analogies entre la pensée de Pirmez et celle de Beyle et, sur la foi de ces vagues concordances, s'est-il évertué à servir, une fois de plus, un maître auquel le lie une filiale admiration.

Ce ne serait pas la première fois qu'un disciple trop bien intentionné agirait de la sorte. Tout culte n'implique-t-il pas une part d'aveuglement et, plus que d'autres, les stendhaliens n'ont-ils point tendance à s'annexer tous les domaines où semble se prolonger l'ombre de leur Dieu?

Un mot, un embryon d'idée, quelques vagues échos surpris au hasard d'une lecture, suffisent pour raviver en eux le souvenir de l'œuvre chère et, quelque indépendants que soient de leur obédience les territoires qu'il leur arrive d'explorer, toujours ils y retrouvent, inscrite sur un visage ou figée dans un site, l'image de leur pays d'élection.

N'en déplaise à M. Chenoy, qui pour l'amour de Stendhal cite quelques phrases ingénument désabusées d'Octave Pirmez, il n'est point de parallèle possible entre ces deux esprits. L'un, tout imprégné de l'âme exquise du XVIIIe siècle, en perpétue la vivacité et la rigueur dans des ouvrages sans bavures. L'autre, romantique né, nourri de Jean-Jacques dont il partage l'amour de la solitude et la nonchalance ombrageuse, dédie à René et à Obermann les molles guirlandes de ses rêveries. De tempérament indécis, il se raccroche comme à un pis-aller à la foi de son enfance, si bien que soutenu par elle, le Senancour qu'il sent ressusciter en lui échappe aux ravages du pessimisme et de la misanthropie.

Tente-t-il de s'édifier une philosophie? Elle est tout entière basée sur la relativité de l'être devant l'absolu qui l'environne. Misère et fragilité de l'homme, grandeur et mansuétude de Dieu, tels sont les pôles entre lesquels oscillent sans trêve ses inquiétudes et ses espérances.

Piètre système pour un Stendhal que hante le souci de perpétuelles évasions, mais seule doctrine qui convienne en somme au faible Pirmez, asservi, par discipline, à une foi qui, pour lui venir de ses pères, n'en ressemble pas moins à celle du charbonnier.

Quoi qu'il en pense, ce n'est donc point par l'entremise de Stendhal que M. Chenoy a rejoint Octave Pirmez et c'est ailleurs qu'il faut chercher les chemins qui l'y menèrent.

Son livre comporte cinq chapitres dont l'un, *Le Sentiment de la nature chez Octave Pirmez*, pourrait bien livrer la clef du mystère. Retiré dans son château d'Acoz, qui domine quel-

ques-uns des plus beaux sites de Wallonie, Octave Pirmez, mieux que n'importe quel écrivain romantique, a donc pu goûter tous les prestiges de la nature au milieu d'un incomparable décor. Sans qu'il en laisse rien transparaître dans ses livres, il semble bien qu'un amour déçu l'ait incité à cette réclusion. « Rien n'est plus puissant qu'un amour malheureux pour rendre observateur », dit-il quelque part, et, à la façon ardente et contenue dont il parle « du bonheur d'un mutuel amour », on reconnaît l'accent d'un amant meurtri.

Aiguillonnée par un tel souvenir, et condamnée à un si splendide exil, comment cette âme, pétrie de tendresse lamartinienne, n'aurait-elle pas cherché dans la contemplation remède à ses tourments? Chaque plante, chaque arbre, chaque oiseau qui atteste la magnificence de Dieu lui devient un confident et, à la manière des amants d'alors, ne verra-t-on pas cet esclave d'une autre Elvire interrompre souvent ses mélancoliques promenades pour orner tantôt d'une mystérieuse initiale, tantôt d'un distique éploré, les arbres et les bancs de son parc?

Comme il sied à un tel rêveur, on devine à ses côtés la présence d'un gracieux fantôme : bandeaux blonds, front bombé, doux yeux frangés de larmes, petits pieds dépassant à peine l'ample corolle d'une jupe d'organdi et blanches mains fermées sur un bouquet de violettes, telle apparaît sa Muse familière dont les lithographies de Tony Johannot et de Célestin Nanteuil ont immortalisé la charmante effigie.

Comme Baudelaire, Pirmez salue en elle « la Muse et la Madone » et bien souvent, dans ses plus purs élans vers Dieu, le croyant qu'il croit être cède le pas à l'amant qu'il ne se croit plus. Son idéalisme confidentiel, ses poignants repliements sur lui-même, auxquels succèdent de non moins poignantes effusions, l'inquiète amitié qu'il nourrit pour son jeune frère, son ardeur à s'interroger et à se connaître, tout cela, bien plus qu'au Dieu interposé entre elle et lui, il le doit à cette immortelle compagne, attachée comme un reflet d'aurore à son nostalgique destin.

D'ailleurs, que sont ces livres, de *Feuillées* aux *Lettres à José* en passant par *Jours de solitude, Rémo* et *Heures de philosophie,* sinon d'exquis mémoriaux aux pages desquelles

s'effeuillent de discrets aveux, et comment résisterait-on à leurs charmes qui ravivent avec le temps heureux des romances, des élégies et des keepsakes, celui plus heureux encore des interminables et fécondes rêveries?

A notre hâte de vivre, ils opposent les ondoyantes délices de la méditation, à nos exigences d'hypercivilisés les inépuisables ressources d'une nature dont nous n'avons plus le loisir de savourer les attraits.

Bien plus qu'à de problématiques réminiscences stendhaliennes, c'est, n'en doutons pas, au pathétisme sentimental de Pirmez que M. Chenoy a été conquis.

Quelle révélation, en effet, pour un dialecticien comme lui, que cette œuvre sans contrainte où une âme, toute à ses libres jeux, interroge indifféremment les fantômes et les sphinx qu'elle aborde au hasard de ses rencontres!

Cela nous vaut, Dieu merci, un excellent ouvrage où à sa lucidité habituelle M. Chenoy unit cette fois un enthousiasme dont il n'est guère coutumier et auquel on ne pourrait reprocher que son excessive ferveur. Car si, par la souplesse de l'écriture et la densité spirituelle, le charmant Octave Pirmez se montre parfois l'égal d'un Joubert, il lui arrive le plus souvent d'épuiser en stériles digressions une pensée hésitante dans ses choix et incapable de s'astreindre à la discipline d'un grand esprit.

Le Flamand **Félix Timmermans**, que les hasards de l'actualité rapprochent non sans malice du Wallon Pirmez, a connu un autre destin. Nul n'ignore sa brillante carrière. Son roman *Pallieter*, paru en 1916, l'a rendu célèbre et a été traduit en plusieurs langues (1). Depuis, divers autres ouvrages dont quatre pièces de théâtre ont encore accru son renom, si bien que dans certains milieux M. Timmermans passe pour l'écrivain le plus représentatif de la littérature flamande actuelle. A coup sûr, cette gloire n'est pas imméritée et s'explique tant par la valeur littéraire d'une œuvre déjà importante que par l'heureux concours de circonstances qui favorisa son éclosion. Dans son excellente histoire de la *Littérature flamande contemporaine*, M. André de Ridder la commente ainsi :

(1) Une traduction française de *Pallieter* a paru chez Rieder.

Pallieter a été, peu après la guerre, une explosion inattendue et démesurée de joie, de plénitude, de jeunesse. Ce fut la revanche de la vie sur la mort et la tristesse, comme l'éveil païen d'un homme primitif dans un monde las : un faune presque vierge d'esprit et de cœur et dont la chair heureuse, au sang sain et fougueux, dont l'âme satisfaite et exultante clamaient toute la beauté et la bonté d'exister, la frénésie de respirer l'air frais, de marcher dans l'herbe, de nager dans l'eau, de boire et de manger, de danser et de chanter, d'aimer. Sa voix avait le timbre claironnant d'un coq à l'aube. Malgré la simplicité de son esprit, il était émouvant, glorieux à force de griserie heureuse et d'exubérante vitalité. Poème panthéiste à la gloire de tous les sens rassasiés, gonflé de toutes les délices d'un pays de cocagne, débordant d'ardentes émotions, riche en plaisirs de la chair et en plantureuses voluptés, c'était là, au lendemain des désastres, un tableau d'une truculence rabelaisienne, comme le plus fastueux des Jordaens transposé dans une littérature retrempée aux sources. L'abondance des saisons et le rite des plaisirs y alternaient avec une munificence de paradis terrestre. Après beaucoup de littérature raffinée, presque déliquescente, c'était tout de même un retour vers la fraîcheur et la liberté, comme aussi vers le désordre et la sauvagerie de la nature, vers une formule simple, quasi-barbare, de l'art.

Si, comme le fait remarquer M. de Ridder, l'ombre de Jordaens guide Pallieter dans ses équipées, elle marche souvent de compagnie avec celles de Rabelais et de Charles De Coster. A n'en point douter, ce turbulent personnage compte Pantagruel et Ulenspiegel parmi ses ancêtres directs. Mais dénué d'esprit de finesse, il ne se plaît qu'à l'exagération de leurs travers. Aussi le voit-on sans surprise confondre la trivialité avec la truculence et le cynisme avec la gaillardise. Né Flamand, il le proclame à tous les coins, autant par orgueil que par appétit du scandale. Et ce faisant, hâtons-nous de le dire, il obéit à une attitude dont il n'est pas plus dupe que ne l'est de sa légende un Juif ou un Marseillais. Et il le prouve d'ailleurs dès que se réveille en lui l'amour du mystère qui est comme chacun sait la vertu secrète du génie flamand.

Après *Pallieter,* en effet, M. Timmermans n'a-t-il pas publié *Het kindeken Jesus in Vlaanderen* (L'Enfant Jésus en Flandre) où Breughel prend la place de Jordaens et qui abonde en tableaux délicieux d'un art toujours direct, certes,

mais qu'illuminent de vagues reflets d'au-delà? Comme on le voit, l'art de M. Timmermans est surtout fait de transpositions. Par son objectivité, il répond à l'esprit même de la race flamande et continue ses grandes traditions picturales. Mais dès qu'il s'avise d'enfreindre ses possibilité, comme dans les deux pièces représentées récemment au *Vlaamsch volkstooneel,* il perd ses qualités foncières et sombre dans une confuse rhétorique.

La première de ces pièces : *En waar de ster bleef stille staan* (Et où l'Etoile s'arrêta), traduite en français, a été représentée à Paris par les *Compagnons de Notre-Dame* le 16 mars 1927, après avoir été publiée par la *Revue Fédéraliste,* puis éditée par la maison Blot.

Le *Vlaamsch volkstooneel* en a fêté la centième il y a six semaines.

La seconde : *De hemelsche Salomé* (La Salomé céleste) est de date plus récente, la première en ayant eu lieu le 13 mars dernier.

Toutes deux empruntent leur thème à des sujets sacrés. L'une relate l'aventure de trois bons Flamands, aussi misérables que francs buveurs et qui, le soir de l'Epiphanie, s'en vont, vêtus en Rois Mages, chanter des couplets de circonstance dans les cabarets de leur village. En cours de route, ils croisent la Sainte Famille égarée en Flandre et lui font généreusement don des quelques sous qu'ils possèdent. L'un d'eux, touché par la grâce, renonce aussitôt à sa déplorable existence pour mourir quelques mois après, en odeur de sainteté. A l'Epiphanie suivante, un des deux survivants, harcelé par le doute et enclin au blasphème, succombe aux embûches du démon qui lui offre en échange de son âme un inépuisable tonneau de genièvre.

Enfin, la troisième Epiphanie conduit triomphalement le dernier des compères au Royaume de la Foi, non sans avoir arraché aux griffes du diable le maudit repentant.

De Hemelsche Salomé, due à la collaboration de M. Timmermans avec *La Légende Dorée,* se contente de transposer à la scène quelques épisodes de la vie de sainte Catherine de Sienne.

Pour qui ignorerait les romans de M. Timmermans, ces

deux pièces ont l'éloquence d'un témoignage. A coup sûr, elles cherchent, sinon à renouveler, du moins à dépasser l'inspiration habituelle de l'écrivain qui, à la manière du Zola du *Rêve*, recourt à une apologétique un peu primaire pour gagner les suffrages de ceux qui lui reprochaient sa brutalité.

Leur édifiante trame lui tient lieu d'alibi et le monde religieux qui se méfiait de l'auteur de Pallieter trouve assez d'onction dans ses œuvres récentes pour lui accorder son approbation.

Ce n'est pas que Pallieter n'y montre parfois le bout de l'oreille et ne laisse éclater sa faconde dans leurs parties profanes.

Comme lui les trois compagnons de *En waar de ster...* se livrent à d'oiseux propos, et les parents de *La Salomé céleste* à d'interminables et filandreuses plaisanteries.

Pour ce qui est de leur partie religieuse, elle oscille la plupart du temps entre des bavardages de sacristain et les sermons d'un curé de village quand, pour son malheur, elle ne tente pas de recourir à l'appui d'un prétendu « modernisme ». Est-il bien original, en effet, d'armer le confesseur de sainte Catherine d'un gigantesque cigare et de faire parler la même sainte de l'avion qui la mènera en Avignon?

Œuvres bâtardes donc, et d'un intérêt relatif si l'ingéniosité du poète que, malgré tout, demeure M. Timmermans ne s'affirmait par d'ingénieuses trouvailles, comme l'évasion des petites Notre-Dames dans *En waar de ster...* et la saisissante évocation du pape prisonnier de ses cardinaux, dans *de Hemelsche Salomé.*

Selon sa coutume, le *Vlaamsche Volkstooneel* a réservé aux deux pièces de M. Timmermans une interprétation de choix et de fort beaux décors.

MÉMENTO. — *Variétés* consacre son numéro de mars à la littérature de l'U. R. S. S. — *La Nervie* publie un numéro d'hommages à Louis Piérard. — Le pianiste Jean du Chastain, retour d'Irlande, où il remplit pendant un an les fonctions de Directeur du Conservatoire de Dublin, a donné le 23 mars, au Conservatoire de Bruxelles, un admirable concert qui le range parmi les maîtres du clavier.

GEORGES MARLOW.

LETTRES NEO-GRECQUES

La question de l'alphabet. — G. Katsimbalis : *O Palamas kai to Spiti; To Paidi stin Poïsi tou Palama;* Hestia, Athènes. — C. Palamas : *Le Tombeau*, trad. Pierre Baudry; Les Belles Lettres, Paris. — A. Karandonis : *Isagogi sto Palamiko Ergo;* Hestia, Athènes. — Kostis Palamas : *O Kyklos tôn Tetrastikhôn;* O Koraïs, Athènes. — K. Palamas : *Dili kai skliri Stikhi* (Verses mild and harsh) ; Neohellenic Mercury, Chicago. — Ath. Kyriakis : *Ta Roumeliotika; Ta Tragoudia tis Nyktas; Onomata gia tris stavrous;* Athènes. — I. E. Moskhonas : *Agapes; O khoros tôn Mousôn*, Athènes. — N. L. Zakharias : *Stikhi kai Peza;* Hestia, Athènes. — N. Kazantzakis : *Christos;* Stokhastis, Athènes. — Mémento.

La question de langue va-t-elle devenir une **Question d'alphabet?** On a pu croire un instant — et Psichari tout le premier dut se griser de cette espérance — que le démoticisme allait rapidement triompher de tous les obstacles accumulés sur sa route, et que la magnifique renaissance littéraire, dont il est l'artisan, lui vaudrait d'être reconnu officiellement comme investi de prérogatives souveraines. Mais les préjugés sont tenaces et, si un Palamas ou un Mistral peuvent se permettre de composer des chefs-d'œuvre dans un langage que l'on n'enseigne pas, quiconque aspire à la considération linguistique se gardera bien de vouloir faire entrer le langage populaire à l'école. Cette attitude de logique pure ferait l'effet d'un attentat aux bonnes manières. Le peuple grec, en majorité, ne veut pas de sa langue et n'en admire pas moins, je suppose, ses poètes et ses conteurs, lesquels ont écrit et chanté pour lui dans la langue parlée, — seule héritière légitime du grec ancien. Certes, l'immense héritage grec mérite bien quelques égards, et l'on ne s'étonne qu'à demi que les Hellènes aient hésité jusqu'ici à rétablir l'accord entre l'orthographe et la prononciation. Sans les modifications qu'un long usage a fini par introduire dans les phonèmes de l'idiome grec, il n'y aurait pas aujourd'hui de question de langue, ni de diglossie. L'italien, fils aîné du latin, s'est épargné cette crise en se créant une graphie propre. Sans doute serait-ce trop dire pourtant que de prétendre ramener la question linguistique en Grèce à un problème d'alphabet. C'est là, néanmoins, ce que semble avoir pensé M. Philindas, qui, avec M. Louis Roussel, est bien l'homme le mieux averti de tout ce qui regarde l'enseignement et la grammaire du grec moderne. Dans

un article de la *Protoporia* (L'Avant-Garde), qui vient de faire sensation, l'éminent glossologue, séduit par l'exemple des Turcs, propose de couper court à toutes discussions orthographiques, en remplaçant l'alphabet grec traditionnel par l'alphabet latin. Ainsi serait simplifié l'enseignement du grec, qui se répandrait plus aisément à travers le monde, et un notable progrès serait marqué dans tous les domaines intellectuels ou simplement économiques. M. Valsa, qui est aussi parfait écrivain que critique érudit, n'a pas de peine à réduire à néant cette dangereuse illusion (*Revue Méditerranéenne*, mai, juillet et décembre 1929; *Agôn*, 25 janvier 1930). Il montre que les Turcs ne possédaient avec l'alphabet arabe qu'un instrument difficilement déchiffrable, quand les caractères sont tracés à la main, à cause de l'absence de voyelles et que, de ce fait, ils avaient réel avantage à s'en défaire. Tout autre est le cas des Grecs. L'alphabet latin n'est qu'une variante du leur; il n'est pas mieux fait par conséquent pour s'adapter strictement aux sonorités du grec moderne que l'alphabet traditionnel des Hellènes. Son emploi varie, du reste, avec chacune des langues qui l'ont adopté. M. Valsa pense que l'on devrait d'abord songer à unifier cet emploi, encore qu'une orthographe absolument phonétique soit pratiquement impossible. Il rappelle en même temps que l'alphabet latin fut adopté autrefois dans la Crète vénitienne, sans avantage appréciable, il faut bien le reconnaître. La première conséquence de l'adoption de l'alphabet latin serait la perte de l'orthographe historique et le fossé creusé entre le présent et le passé, irrémédiablement. Mieux, les œuvres du passé deviendraient inaccessibles à d'autres qu'aux spécialistes. Cependant, il faudra choisir un jour, comme l'ont fait par exemple les Serbes, qui peuvent aujourd'hui, selon leur confession ou leurs préférences, se servir à leur gré de l'alphabet cyrillique, variante de l'alphabet grec, ou de l'alphabet latin, tous deux étant normalisés d'après ce principe : un signe, un son.

Naturellement, il a fallu, pour l'alphabet latin, munir certains caractères d'accents spéciaux, et ces lettres nouvelles n'auraient rien à faire en grec, je veux dire celles qui servent à traduire les sons : *Ch, j, Tch.* Par contre, le grec manque de signes simples pour signifier B, G, D. Le latin les possède

dans son matériel initial, mais il ignore les sons que le grec moderne affecte à ces mêmes signes. Pour les exprimer par des caractères simples, il conviendra donc que l'alphabet latin accepte certaines modifications correspondantes: il faudra barrer ou pointer chacune de ces trois lettres, comme font les Croates pour le D, quand il est appelé à signifier *Gy* des Magyars. On n'aura donc fait qu'inverser le problème, et il semble que la solution imaginée par les auteurs du *Dictionnaire encyclopédique Elefthéroudakis* soit encore, sur ce point précis, la meilleure. Quant à l'orthographe en elle-même, il faudrait sans doute en finir avec le déplorable iotacisme, en faisant de l'iota lui-même un *yod,* le *j* allemand, en remplaçant le groupe *ou* par l'*ypsilon,* les fausses diphtongues *oi* et *ei* par l'*Ita,* qui en arriverait ainsi à représenter le son I dans tous les cas. Suppression des esprits et des accents, excepté de l'accent aigu. Ni le *Xi* ni le *Psi* ne me paraissent gênants; mais la graphie préconisée par Psichari pour *Au* et *Eu* remplacés par *Af, Av* et *Ef-Ev* devrait prévaloir. Que de discussions oiseuses perdraient ainsi leur objet! Cependant, je ne puis espérer que les choses pourront trouver plus rapidement leur solution logique en Grèce qu'en France, et un peu pour les mêmes raisons. Grecs et Français, même d'instruction moyenne, ont dans la mémoire la forme visuelle des mots, et souffrent d'y voir porter atteinte. Chaque mot écrit devient ainsi une sorte d'idéogramme, dont la structure visuelle doit se perpétuer, alors même que l'expression sonore en a varié. Ce sont les écoliers qui en souffrent. En Grèce, c'est l'expansion normale de la langue populaire qui s'en trouve entravée. L'adoption de l'alphabet latin ne servirait point sa cause. Et nous nous retrouvons d'accord avec M. Valsa. Mais qu'importent, au point de vue intellectuel pur, les discussions d'orthographe et d'alphabet? Psichari, qui, suivant la judicieuse remarque de M. Louis Roussel, fut beaucoup plus qu'un homme de science un tempérament essentiellement artistique, n'entreprit guère de réformer l'alphabet; mais il a élevé au rang de langue littéraire — c'est M. Louis Roussel qui parle — la langue du foyer familial. Il a définitivement fondé la langue nationale : le roméique. Et c'est là sa gloire. C. Palamas, qui n'est pas — et c'est peut-être son tort

— un démoticiste intégral, et que préoccupent surtout les questions d'art littéraire, n'en est pas moins l'un des grands poètes de l'Europe contemporaine, l'un des plus complets de tous les temps. Peu à peu, la Critique apprend à mesurer sa stature; les traducteurs, en s'emparant de son œuvre, y font pénétrer une lumière plus vive. Ainsi, M. Georges Katsimbalis, à qui l'on doit un remarquable florilège anglais des poèmes de Palamas (en collaboration avec M. Th. Stéphanidès), nous montre de façon frappante, dans ses deux essays : **Palamas et la Maison, L'Enfant dans la poésie de Palamas**, que le chantre puissant de *La Vie immuable* n'est pas seulement un poète de l'intelligence, mais aussi et d'abord une vibrante sensibilité, que toutes les joies et toutes les douleurs du foyer familial ont fait frémir comme une harpe divine. Palamas est par excellence le poète de la Maison. Il la célèbre sous tous ses aspects, comme édifice dans son extériorité plus ou moins pittoresque, comme foyer de famille, comme refuge d'étude et de méditation, comme asile secret pour les jeux de l'amour, comme vision enfin à travers le dédale architectural de la grande cité contemporaine. M. Katsimbalis cueille ses preuves, sous forme de citations particulièrement émouvantes, à travers l'œuvre du poète, si imparfaitement étudiée encore, dit-il, et il en profite pour prendre à témoin au passage Rainer Maria Rilke. Souvenirs de Missolonghi, impressions d'Athènes, c'est dans les lieux aimés que l'âme du poète a trouvé ses fécondations les plus sûres. Il en fut de même pour Verhaeren. Par là même, Palamas ne pouvait laisser d'être également le chantre de l'Enfant. Les *Iambes et Anapestes, Le Dodécalogue du Tsigane,* maints poèmes épars à travers l'œuvre entier et surtout ce déchirant chef-d'œuvre : Le Tombeau, où s'expriment toute la tendresse et toute la douleur d'un père éploré, en fournissent l'éclatant témoignage. A ce propos, M. Katsimbalis compare Palamas à Wordsworth. La belle transposition en vers français du *Tombeau,* réalisée par M. Pierre Baudry, pourra inciter quelques lecteurs à chercher dans les *Œuvres choisies* de Palamas, traduites par M. le professeur Eug. Clément, d'autres points de comparaison. Car nul, mieux que M. Clément, n'a su jusqu'ici interpréter Palamas. Le génie du grand poète de la nouvelle

Grèce est un diamant aux mille facettes. Comme Constantin Balmont, son émule en virtuosité verbale et musicale, Palamas est le chantre du Soleil et de la Vie. De plus, il y a en lui quelque chose de prophétique et, dans son **Introduction à l'Œuvre de Palamas**, M. Karandonis démontre fort bien, en l'opposant à Solomos, qu'une large part de son inspiration dérive de son grand amour pour l'Hellénisme, encore qu'il ne se dissimule aucune des infériorités de la Grèce actuelle. M. Karandonis est un excellent critique; il sait discerner ce qui dure, ce qui est appelé à devenir classique. Palamas, malgré l'âge, ne cesse, par ailleurs, de nous donner les preuves de son inépuisable fécondité. Emule d'Omar Khayam, il vient de mettre au jour le **Cycle des Quatrains**. Ces comprimés savants du rêve et de la pensée enferment, en de brèves images symboliques, les frissons d'une sensibilité un peu repliée sur soi, mais qui s'est enrichie des expériences d'une existence entière vouée à la méditation. Rien de plus grec d'ailleurs; c'est-à-dire de plus lumineux. Peu à peu, la gloire du poète se répand à travers le monde. Grâce à la généreuse initiative de *The Plato Hellenic Collegiate Club* de Chicago, viennent d'être réunis en un magnifique volume de 280 pages, sous le titre de **Vers de douceur et de rudesse**, les poèmes, d'inspiration très diverse, que Palamas avait éparpillés ou simplement abandonnés dans ses cartons, faute d'avoir pu les utiliser dans ses recueils antérieurs, et qui marquent le développement de son merveilleux génie, à travers quarante années de labeur ininterrompu. Cette miscellanée est particulièrement instructive. Elle nous permet de saisir sur le vif le véritable caractère de l'œuvre de Palamas. Le volume est précédé d'une Introduction en cinq chapitres : *La Question de Langue,* par Carl Darling Buck, qui fait preuve de jugement impartial et clair; *Palamas et le Monde occidental,* où M. David Harrison Stevens montre combien Edgar Poe resta près du cœur de notre poète; *La Poésie grecque moderne et Costis Palamas,* où Sotiris Skipis rend un touchant hommage à Celui dont il est l'émule; *Le Manuscrit des Vers de douceur et de rudesse,* par Moody Erasmus Price; *La Poésie néo-hellénique depuis Digénis Akritas jusqu'à Kostis Palamas,* où M. Kostis Tamias Argoe résume avec autorité toute l'histoire des lettres néo-

grecques. Les éditeurs se sont donné pour but de continuer l'œuvre entreprise en Amérique par Aristide Phoutridis, le premier traducteur de Palamas en langue anglaise.

Remarquablement dense est la forêt des poètes, en Grèce; mais elle ne renferme pas que des chênes; le svelte peuplier, le gracieux sapin, le tendre bouleau y croissent égalemnt.

Les **Chants rouméliotes** de M. Ath. Kyriazis, inspirés tout entiers par la vie au village natal, comme les meilleurs de Krystallis, ont bien réellement le charme pensif et triste du bouleau au feuillage élégant et délicat. Disciple de Malakassis, M. Kyriazis module avec un art accompli, dans **Les Chants de la Nuit**, de délicieux nocturnes où l'Amour se mêle au clair de lune. **Des Noms pour trois Croix.** Et voici trois stèles funéraires finement sculptées en l'honneur de trois femmes. Il y a moins de grâce, mais plus de puissance chez M. Moskhonas, qui vient de nous donner tour à tour **Amours** et **Le Chœur des Muses** en deux volumes. M. Moskhonas excelle à traiter les thèmes de deuil qu'il développe en variations d'un pessimisme attendri. Au chœur des Neuf Inspiratrices, il en ajoute une dixième, qui chante pour la Mort. Car le souvenir d'une mère chérie plane sur toute l'œuvre de ce poète.

M. Nikos Zacharias de Samos a publié en 1900, sous le titre prometteur d'*Espoirs,* un recueil préfacé par Stéphanos Martzokis. Ce sont des vers d'une grâce toute ionienne, qu'imprègne un sentiment très personnel de tendresse délicate. La presse d'alors leur fit un accueil flatteur et mérité. M. Zacharias les réédite aujourd'hui et les fait suivre d'un certain nombre de proses artistement ouvrées, dédiées au grand démoticiste Argyris Eftaliotis. De là le titre du volume *Vers et Proses*. Quel que soit l'instrument dont il se serve, M. Zacharias ne cesse nulle part d'être poète, et les chrysanthèmes du pessimisme sont absents de son bouquet.

M. Kazantzakis s'était révélé, il y a trois ans, poète philosophique d'une étrange et magistrale envergure. Son *Nicéphore Phocas* abonde en traits puissants, et les caractères y sont dessinés de main de maître. Les figures savamment contrastées y évoluent dans une atmosphère authentiquement byzantine. La beauté des chœurs, l'allure des personnages font venir à la pensée le nom d'Eschyle. **Christos** et *Ulysse,* qui ne sont

pas de qualité moindre, constitueront avec *Nicéphore Phocas* une trilogie dont l'harmonie intérieure développe les péripéties de la lutte entre l'Homme et Dieu, pour prouver l'unité de l'Homme et de Dieu. Ulysse ne le sait pas encore; Nicéphore Phocas le sait; mais l'amour charnel et les passions humaines obscurcissent son âme et alourdissent son vol. Le Christ le sent profondément. Il attend que le mal en lui, Judas, devienne lumière, et c'est alors qu'il s'unit à l'Existence suprême, au Nirvâna, qui a toujours eu deux sens diamétralement opposés, deux sens qui sont les deux aspects de la même Réalité : Néant absolu, Etre absolu. Crétois d'origine, M. Kazantzakis se sent par là même quelque peu Africain. Comme tel, il aime les images ardentes et sensuelles. Pourquoi son *Christos* ne serait-il point joué un jour à Delphes, là où cette année encore, grâce à l'initiative de Sikélianos, on applaudira *Le Prométhée* et *Les Suppliantes*, pour la fondation de nouvelles amphictyonies!

Mémento. — Notre prochaine chronique sera réservée à la prose. Nous dirons l'âpreté savoureuse des derniers livres du maître D. Voutyras, le Dostoievsky grec, le charme des *Fleurs sauvages de Zante*, de Mme Minotou, les dons de pittoresque et d'analyse psychologique de Mme Dipla-Malamou (*Pour un peu d'amour*), les efforts d'originalité de M. Kastanakis dans ses récits parisiens, etc. Nous analyserons le drame étrange et puissant de M. Valsa : *Agonie*, les intéressants fascicules du *Noumas* ressuscité, *Ionios Anthologia*, *Alexandrini Techni*, *Libre*, *La Semaine égyptienne*, où paraissent notices et traductions de poètes néo-grecs, etc. Dès maintenant, signalons à l'attention de nos lecteurs *La Lyre Dodécanésienne* de MM. Mavris et Papadopoulos, dont le tome premier, fort remarquable, est consacré au folk-lore de Kasos (Ballades, chansons et musique, harmonisation du maître Kalomiris, dont on représente maintenant à Athènes le *Protomastoras*, drame lyrique inspiré de la légende du Pont d'Arta).

Que ceux vis-à-vis de qui nous sommes en retard veuillent bien nous pardonner.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Laporte : *Espions rouges*, A. Redier. — Mémento.

M. Maurice Laporte, dans **Espions rouges**, expose ce qu'en sa qualité de membre du Comité directeur du Parti communiste et de délégué à Moscou, il a appris des *dessous de l'espionnage soviétique en France.* M. Laporte, fondateur des Jeunesses communistes, ayant rompu avec le communisme, expose sans bienveillance, mais, semble-t-il, avec sincérité, ce qu'il a appris sur celui-ci, mais comme il mêle à ses souvenirs personnels ce qu'il a lu, ce qu'il écrit est autant une compilation qu'un témoignage. Son livre, d'ailleurs fort intéressant, mérite cependant d'être analysé.

Un des piliers du tsarisme avait été l'Okhrana (police secrète). Un des premiers soins de Lénine, après octobre 1917, fut de la reconstituer sous le nom de Commission extraordinaire (Tchéka), présidée par Djerzinski; une section de la Tchéka devint particulièrement redoutable, ce fut la Vé-Tchéka, dirigée par Unschlicht. La Tchéka, qui travailla avec un système de fiches imité de l'Okhrana, devint si odieuse, qu'on lui donna un nouveau nom, Guépéou, vers 1924, mais ce ne fut qu'un changement d'étiquette.

La Terreur, l'a proclamé Bieloborodoff, *est la base du pouvoir soviétique.* Le Guépéou est chargé de la faire régner. Staline, secrétaire du Bureau politique du Parti communiste, ne conserve le pouvoir que parce qu'il a la confiance du Guépéou et, par suite, l'appui des 300.000 hommes du Tchou et des corps spéciaux à qui celui-ci commande. En 1928, la famine menaça Moscou. Pour y remédier, Kalinine (le président de la République) et Rikov (le président du Conseil des Commissaires) proposèrent d'étendre le système des concessions et d'acheter à l'étranger. Staline combattit cette violation des doctrines communistes, mais n'obtint que la voix de Molotov; Kalinine, Rikov et Tomsky votèrent en sens inverse; Vorochilov, Boukharine et Roudzoutak s'abstinrent. La droite du parti communiste semblait devoir triompher. Le Guépéou intervint alors et décida Vorochilov et Roudzoutak à voter pour Staline.

Celui-ci, ayant retrouvé la majorité, fit peu après mettre Rikov, Tomsky et Boukharine en congé.

Le Guépéou compte dans son sein d'anciens agents de l'Okhrana et des gens de toutes races et de toutes nationalités. ...Les représentants de cette élite internationale du mal ont obligatoirement carte de membre du Parti communiste dans leur poche. Tout le pouvoir du Guépéou est centralisé entre les mains de son président, actuellement Menjinsky, qui est cependant secondé par une commission de Direction de douze membres.

Deux sections (C. R. O., contre-espionnage; I. N. O., relations étrangères) qualifiées de « Service spécial » prolongent le Guépéou au n° 2 de la Loubianka. Une centaine de techniciens y travaillent à l'établissement des fiches classées par les archivistes dans la chambre 161. M. Laporte « y a vu des fichiers bourrés de notes sur la France, son armée, sa fabrication industrielle, etc ». Il vit aussi la chambre 184, y ayant comparu devant une Commission enquêtant sur le cas d'Abraham Zalewsky, « l'Œil de Moscou » incarcéré à Nice en 1920 et qui s'était laissé voler quelques centaines de mille francs par des « camarades » indélicats auxquels il les avait confiés. Zalewsky avait été exilé, non pour cette faute vénielle, mais pour avoir trop parlé, et l'on désirait savoir de M. Laporte ce qu'il avait dit.

L'autre point d'appui du bolchevisme est l'armée rouge. Elle est forte de 1.700.000. Trotsky l'avait soumise à une discipline de fer. En février Vorochilov et Bournoff, ses deux successeurs, constatèrent qu'elle s'y était relâchée. Dénonçant alors « aux hommes et aux officiers de la vaillante armée internationale » d'imaginaires complots de la Pologne et de la France, ils interdirent aux soldats de se réunir sans l'autorisation de la délégation du Guépéou chargée dans chaque régiment du contrôle politique. Quand les communistes étrangers vinrent à Moscou en août 1928, au VI[e] Congrès international, on leur fit promettre d'organiser dans leur pays le Front rouge « pour poignarder dans le dos l'impérialisme capitaliste », s'il menaçait la Russie.

Ce Front rouge comprend en Allemagne 200.000 hommes à calotte grise et à tenue kaki, armés d'une grosse canne et de

solides pistolets. En France, ils ne sont encore que 5.000, élite de la jeunesse des centuries ouvrières, de la Fédération sportive du travail, des cercles de coopérateurs, etc. Ils vont chantant leur hymne : « Nous irons rendre visite aux bourgeois, nous leur briserons les os. » Le Parti communiste en France ne compte plus guère que 35.000 adhérents (il en avait compté 120.000 en 1921 et 80.000 en 1923), mais, dit M. Laporte, *la puissance des Bolcheviks n'est pas en fonction de leur importance numérique;* la diminution de leurs effectifs est due surtout à des épurations et n'a nullement entamé la force d'attraction qu'ils exercent sur les masses ouvrières, et les élections prouvent qu'ils progressent d'une façon continue. A Levallois, par exemple, où ils n'ont que 45 adhérents, ils ont réuni 5.000 voix à l'élection de 1929. De même à Tourcoing, ils n'en ont que 160, mais 14 cellules y assurent leur puissance. Toute la C. G. T. U. est dirigée par 200 permanents, richement entretenus par Moscou et qui ne possèdent plus aucune indépendance. « Vous êtes les maquereaux de l'Internationale », cria un jour Trotsky à une délégation conduite par Cachin. Les permanents recrutent pour leurs maîtres les espions, qualifiés de « correspondants ouvriers », grâce auxquels il n'y a plus de secrets, ni militaires, ni industriels, pour le « Service spécial ». Ce sont des fanatisés qui, au moins au commencement, ont cru « se dévouer dans l'intérêt du prolétariat ». A la fin de 1928, ils étaient 1.200 en France (830 ouvriers, 110 employés, 180 militaires, 35 coloniaux). Malheur à ceux d'entre eux qui, ayant pris une attitude critique, se laissent attirer en Russie : ils disparaissent comme Lefebvre, Vergeat, Lepetit et Gino de Marchi; Laporte sauva Emile Auclair de ce sort en le prévenant à temps de ce qu'il avait appris qu'on méditait contre lui. En ce qui concerne ses adhérents étrangers, Moscou est indulgent pour l'improbité, mais ne tolère pas le péché contre l'esprit.

EMILE LALOY.

§

MÉMENTO. — Maurice Grigaut : *Que faut-il savoir de la Société des Nations?* Delagrave (Excellent résumé des origines, de l'organisation et des travaux de « cette grande espérance », qui ne pourra

se réaliser que si « tous nous collaborons à l'œuvre de paix ».) — Albert Vilar : *Le Mensonge politique,* E. Figuière. (Flétrissure de certains mensonges que les différents partis auraient commis depuis quelques années; l'auteur est un communiste *quand même :* « les masses, écrit-il, éprouvent en général une sympathie plus forte que tous les raisonnements pour la Révolution russe, grande jusque dans son avortement, pour la Russie des Conseils, si difforme que soit encore en certaines parties cette colossale ébauche, et la sûreté de cet instinct leur fait deviner un ennemi chez ceux qui combattent la Russie actuelle ».) — Casimir Smogorzewski : *La Pologne, l'Allemagne et le « Corridor »,* Gebethner. (Réimpression très augmentée de l'article publié dans le *Mercure* du 15-III-29). — Docteur Jean Henry : « *Ils ont des droits sur nous* », E. Figuière. (« Cri d'alarme au nom de milliers de mutilés de guerre », pour démontrer : 1° que le remplacement, à la présidence des Commissions de Réforme en 1920, d'un officier des armes combattantes par un médecin militaire a aboli « tout sentiment d'impartialité (!!), le colonel-médecin couvrant toujours (!!) son subalterne médecin-chef du centre de réforme »; d'ailleurs, si l'expert a été un médecin civil, ceux-ci sont, en majorité, « des miséreux » (!!); il devrait y avoir deux experts arbitrés, quand ils seraient d'un avis différent, par un sur-expert; 2° les traitements sont insuffisants : sauf en cas de sur-pension, le maximum est 6.488 francs; encore viole-t-on la loi pour l'abaisser (!!); 3° donc, réalisons les idées de Wilson : plus de guerre; 4° les anciens combattants doivent sortir de leur passivité et s'unir). — Joseph Sisco : *Aristide Briand,* Marcel Rivière. (Biographie très intéressante, assez documentée et où les débuts de Briand sont racontés beaucoup plus longuement que sa carrière ultérieure). — Annette Kolb : *Versuch über Briand,* Berlin, E. Rowohlt. (Impressions d'une Bavaroise, fille d'une Française; venue à Paris pour faire la connaissance de l'homme d'Etat dont elle admire l'œuvre de réconciliation, elle put y causer avec lui et le revoir ensuite à Genève; elle a trouvé que, derrière son indolence apparente, il n'y a pas trace de bonhomie interne et de rondeur, et qu'il donne au plus haut degré l'impression d'un diplomate expérimenté et plein d'autorité; pas trace de « touchante ingénuité », de méchanceté en lui, mais plutôt de l'irritabilité; livre intéressant, élégamment imprimé et richement illustré). — Robert Cornilleau : *Pourquoi pas?* Valois. (Eloquent et habile plaidoyer en faveur de la formation d'un parti socialiste catholique qui collaborerait sur le terrain parlementaire et gouvernemental avec les autres socialistes comme les Démocrates chrétiens en Belgique et le Parti populaire en Italie. « Un des membres du gouvernement belge nous

disait que le Ministère du Travail ne saurait plus être occupé désormais aux yeux des travailleurs belges que par un socialiste ou un démocrate chrétien : la classe ouvrière a reconnu ses vrais défenseurs ».) — Gaston Riou : *S'unir ou mourir* (suite à *Europe, ma patrie*), Valois (Plaidoyer passionné et richement documenté en faveur des Etats-Unis d'Europe). - Maurice Pujo : *L'agression contre l'Esprit;; comment Rome est trompée*, A. Fayard. (Longue et adroite réponse au « Livre des Six, Pourquoi Rome a parlé »; c'est d'ailleurs purement un travail d'apologétique, où l'auteur ergote pour prouver que le Pape a été trompé. « Tous les catholiques de l'A. F. le proclament, un catholique doit obéir au Pape... Mais peut-il lui obéir si son ordre se présente motivé par des faits qu'il sait de toute certitude, de toute évidence, être faux... La loi de Dieu s'oppose ici à l'ordre du Pape trompé. Les dirigeants de l'A. F. ont dit : Nous ne pouvons pas obéir. » M. Pujo reconnaît que Maurras a été un incrédule autrefois, mais affirme qu'il n'est plus dans cette erreur!)

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Comte F. Pourtalès : *Mes dernières Négociations à Saint-Pétersbourg en juillet 1914*, Payot. — Charles Coste : *La Psychologie sociale de la guerre*, Berger-Levrault.

Le comte F. de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne à Pétersbourg en 1914, sentit, après l'issue malheureuse de la guerre, le besoin de se justifier de l'avoir laissée éclater. Il eût pu le faire en disant la vérité. Il a préféré consacrer sa brochure, intitulée **Mes dernières négociations à Saint-Pétersbourg**, à calomnier les adversaires de l'Allemagne. Comme d'ailleurs il ne nie pas toujours la vérité, son récit est un tissu d'affirmations assez contradictoires. C'est ainsi qu'il écrit qu'en 1912, lorsque Scutari fut attribué aux Albanais, « les vagues de l'agitation belliqueuse montèrent très haut à Pétersbourg et ce fut un mérite indéniable de Nicolas et de son gouvernement que de s'opposer énergiquement, bien qu'au dernier moment, à vrai dire, et alors qu'on manifestait déjà dans les rues, aux éléments qui poussaient à la guerre ». Mais ensuite, il prétend que « la tendance nationaliste » a écarté Kokovtsov et Makarov et les a remplacés par Goremykine et Maklakov, si bien que, quand l'Autriche « découvrit les preuves de la complicité du gouvernement serbe » dans l'attentat

de Sarajevo, Sazonov « laissa prévoir que la Russie s'opposerait à des mesures violentes contre la Serbie ». Quand Pourtalès a publié ce *mensonge* de la découverte de ces preuves, il savait que Wiesner avait écrit au gouvernement viennois qu'il n'y en avait pas et que leur existence était invraisemblable. En tout cas, Pourtalès reconnaît que Sazonov et Poincaré avaient pris position avant l'ultimatum. Celui-ci ayant été remis, Sazonov accueillit « avec un calme relatif » la communication de l'ultimatum par Szapary, mais était ensuite « dans la plus grande agitation » quand il parla à Pourtalès. Le 25, Pourtalès ne vit pas Sazonov, mais Chelius et Eggeling revinrent de Krasnoïé Sélo, où ils avaient été témoins de « l'agitation » des officiers et annoncèrent les préparatifs de mobilisation. A Vienne, on a su tout cela, on déclara cependant, le 28, la guerre à la Serbie. Néanmoins, la Russie continua à discuter, mais elle mobilisa pour obtenir que l'Autriche s'arrête. Comme preuve, le 30, Sazonov remit à Pourtalès l'engagement de la Russie « de cesser tous préparatifs militaires » si l'Autriche « éliminait de son ultimatum les points qui portaient atteinte aux droits souverains de la Serbie », et Pourtalès feignit de croire qu'un télégramme de Berchtold, où il disait « ne songer absolument pas à des gains territoriaux en Serbie et ne projeter qu'une occupation passagère » [comme en Bosnie!] « avait laissé naître en lui *quelque* espoir! »

Le lendemain 31, Pourtalès apprit la mobilisation générale russe. Il demanda à voir le Tsar, fut reçu immédiatement par lui et lui dit que la mobilisation « avait le sens d'une menace et d'un défi pour l'Allemagne ». Le Tsar, « sans que sa physionomie trahît le moins du monde ce qui se passait en lui », lui répondit : « Vous croyez, vraiment? » et finalement fit la même demande que Sazonov : « que l'Allemagne exerce une forte pression sur l'Autriche ». Feignant de ne pas comprendre, Pourtalès répondit « qu'on ne pouvait lui demander d'exercer sur elle une pression *violente* ». Il se rendait cependant bien compte que ce qu'on demandait à l'Allemagne, c'était de ne plus protéger l'Autriche et de laisser la contraindre à démobiliser! En sortant de chez le Tsar, Pourtalès fut arrêté par le comte Fredericks qui, « pouvant à peine retenir ses larmes... lui assura qu'il ferait jusqu'au dernier mo-

ment tout ce qui dépendrait de lui pour éviter cette guerre néfaste ». Pourtalès, lui, ne promit jamais rien. Il savait que ses maîtres voulaient que la Russie cède. A minuit, il présenta l'ultimatum exigeant la démobilisation russe. Il se plaignit alors de nouveau que la Russie « ait mobilisé contre l'Allemagne » quand il était si clair que la Russie ne mobilisait que pour obtenir la démobilisation autrichienne. Le lendemain, il demande à Fredericks et à Krivocheïne de faire céder le Tsar: « La Russie, écrit-il, doit déclarer avant midi positivement qu'elle arrête ses préparatifs de guerre contre l'Allemagne et l'Autriche, sinon l'ordre de mobilisation allemande sera donné aujourd'hui, et vous savez ce que chez nous cela veut dire. » La déclaration n'ayant pas été faite, à 17 h. 45, Pourtalès reçut l'ordre de déclarer la guerre et l'exécuta sans protester.

On a fait suivre la traduction du mémoire de Pourtalès de celle de tous les documents de la collection Kautsky qui y sont cités. Ils permettent de comprendre mieux toute l'hypocrisie du mémoire.

EMILE LALOY.

§

Sujet important et grave, celui que traite M. le commandant Charles Coste : **La Psychologie sociale de la guerre,** titre dont le sens est précisé par le sous-titre : *La Mobilisation des forces morales; leur maintien.* J'ai déjà rendu compte ici d'un autre livre sur le même sujet : *Comment on mobilise les consciences,* mais combien différent! écrit dans quel esprit défaitiste! et avec quelle violence perfide et haineuse! Celui de M. Charles Coste est, au contraire, rédigé en toute sérénité, et de la façon la plus docte, puisqu'il constitue, sauf erreur, une des deux thèses de doctorat ès lettres de l'auteur, l'autre étant une *Psychologie du combat* dont il sera rendu compte dans une autre chronique.

Tour à tour, M. Charles Coste étudie la mobilisation morale (éléments psychologiques), la mobilisation sociale (transformations politiques, juridiques, économiques, etc.), la propagande à la guerre; et des données qu'il rassemble, il tire de très intéressantes comparaisons sur la psychologie différentielle des nations, en ce qui touche tant le fait de la guerre

que sa justification. C'est là un sujet très considérable et qui devra être étudié plus à fond, au fur et à mesure qu'on disposera de plus de documents.

Par exemple, nous savons le nombre de nos déserteurs à nous en 1914, 509 exactement, chiffre infinitésimal sur plus de 5 millions de mobilisés cette année-là; il serait intéressant d'avoir, en face, le nombre des déserteurs allemands pendant la même période. Peut-être a-t-il été très faible, lui aussi, toute l'armée allemande s'étant ruée à la guerre « fraîche et joyeuse » avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle se croyait sûre de vaincre et de vaincre rapidement : combien d'Allemands doutaient-ils qu'ils fussent rentrés chez eux pour la Noël, à temps pour célébrer, de façon pantagruélique, l'écrasement de tous leurs ennemis? Dans tous les cas, notre chiffre à nous de réfractaires a été très au-dessous de ce qu'on prévoyait, et de ce qui avait été d'ailleurs pendant la Révolution; en 1798, sur 200.000 hommes appelés en septembre, 24.000 seulement avaient rejoint, et cependant c'était en pleine période glorieuse, après Campo-Formio et avant la perte de l'Italie. Quel a été, de même, le pourcentage de manquements à l'appel prévu chez les Allemands, et a-t-il été atteint?

Même plus tard, quand le découragement s'est emparé de tant de combattants, avons-nous eu plus de déserteurs que les Allemands? En 1917, nous en avons eu 21.714 et en 1918, 13.302 (chiffres faibles, malgré tout; nous avions mobilisé plus de 7 millions d'hommes!) et eux combien en ont-ils eu ces deux années-là, avant la déroute finale, bien entendu?

Le chiffre des engagements volontaires chez nous a été de 45.775, quantité très honorable, car ces volontaires étaient des hommes non atteints par la conscription; combien y a-t-il eu d'Allemands dans le même cas, sinon en 1914 où il a dû s'en trouver pas mal (toujours la guerre fraîche et joyeuse!), du moins les années suivantes?

M. Coste n'a pas pu avoir le chiffre des Français résidant à l'étranger et revenus spontanément pour se battre. Il serait pourtant intéressant à connaître et à comparer à celui des Allemands (ceux-ci, il est vrai, étaient obligés, pour revenir d'outre-mer, de prendre des paquebots neutres, ce qui compliquait un peu la chose).

Le chiffre des volontaires étrangers s'engageant dès le début
our la France a été très considérable : de 3 à 400.000; quel
été celui des étrangers s'engageant parallèlement pour l'Al-
emagne? Bien moindre assurément.

Et les abandons de poste? Nous en avons eu 1.635 en 1914;
.337, chiffre maximum, en 1916; 2.617 en 1918; il serait bien
urieux de savoir le chiffre correspondant chez les Allemands.
'our les désertions à l'ennemi, on voudrait également pouvoir
omparer les deux chiffres.

Les rapprochements de nature plus psychologique sont peut-
tre plus caractéristiques encore. La propagande française
endant la guerre a cherché seulement à convaincre les neu-
res de la justice de notre résistance; l'allemande a prétendu
es persuader de sa puissance; pour nos ennemis, la guerre
le conquête était un devoir et une mission, tandis que pour
ous la guerre de défense seule était légitime.

Non moins instructive est la comparaison des lettres écrites
ar les soldats des deux armées. M. Albert Pingaud a publié
in livre : *La guerre vue par les combattants allemands,* mon-
rant que leurs lettres sont très inférieures à celles de nos poi-
us. Certaines mêmes sont abominables (et c'est parce que, en
1914, nous avons publié certains carnets de soldats allemands
rouvés sur leurs morts pendant les premiers jours que le
gouvernement allemand a défendu de tenir de ces carnets,
lors qu'avant la guerre il y poussait), tandis que beaucoup de
ettres de nos soldats à nous, celles notamment que l'éditeur
Chapelot a publiées dans un recueil spécial : *La dernière
lettre de nos soldats,* sont tout à fait magnanimes.

Oui, il y aurait de bien instructives comparaisons à faire
sur la mentalité des deux armées; qui sait si même les actes
d'héroïsme guerrier (il y en a eu chez nos adversaires comme
chez nous) ne décèleraient pas des différences profondes?
M. Charles Coste met en lumière des faits de camaraderie dé-
vouée, d'amitié chevaleresque de nos poilus; les Allemands en
pourraient-ils montrer beaucoup du même genre?

Et pour la moralité générale? Pendant la guerre, je sou-
haitais dans une de ces chroniques que les Allemands pu-
bliassent tous les documents, même privés, qu'ils pourraient
réunir (sans les truquer, bien entendu!) et attestant leur vo-

lonté de paix avant la guerre, leur désapprobation de l'attitude provocatrice du kaiser, leur doute sur la légitimité de leur détention de l'Alsace-Lorraine. Ce souhait n'a jamais été exaucé. Et je crois bien qu'avant la bataille de la Marne aucun Allemand ne voulait la paix : tout au plus quelques-uns, comme le fameux Maximilien Harden (qui depuis... mais alors!...), ont-ils consenti dans la note humanitaire à verser un pleur sur notre prochain écrasement, tel le chasseur qui s'attendrit un peu sur la jolie biche qu'il tue, c'est l'image même dont il se sert, mais aucun n'a eu l'idée que cette guerre était en elle-même odieuse et justifiait par trop notre vieille expression de « querelle d'Allemand ».

Semblablement, comme il serait à désirer que les Allemands réunissent, même aujourd'hui, les témoignages attestant leur nouvelle âme, paraît-il pacifique et respectueuse du droit! Combien d'entre eux admettent sincèrement, dans le fond de leur conscience, le droit des Polonais, des Danois, des Alsaciens de s'être libérés de leur domination? Combien d'étrangers constatent-ils chez eux ce bon vouloir de paix et parlent-ils d'eux comme l'Américain Barret Wendel, bien avant la guerre, a parlé de nous? (M. Coste a raison de rappeler à notre attention ce livre, *La France d'aujourd'hui,* librairie Nelson, que tout Français devrait avoir lu). Combien d'Allemands ont-ils réfléchi sur tel livre de Jules Verne: *Les cinq cents millions de la Begum,* une des plus étonnantes prévisions de cet imaginatif, qui fut un grand auteur, non seulement pour enfants, mais pour adultes? et combien s'uniraient-ils d'esprit à leur Gœthe, parlant à des ouvriers mineurs allemands et les invitant « à se rendre avec lui à l'église et à y prier pour que ce métal extrait par eux du sein de la terre ne fût jamais employé qu'à des œuvres honorant Dieu et servant les hommes?»

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Paul Fierens : *Permeke.* Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »

Charles Léger : *Claude Monet.* Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »

Pierre Viguié : *L'essor pathétique de Bourdelle.* Avec des illustr.; Libr. de France. 12 »

Criminologie

Général A. de Kochko : *Souvenirs d'un détective russe,* traduit du russe par Hippolyte de Witte; Payot. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Choisnard : *La méthode statistique et le bon sens en astrologie scientifique.* Origine et exposés successifs de la question. Discussions diverses et appréciations; Alcan. 15 »

Maurice Magre : *Magiciens et illuminés;* Fasquelle. 12 »

Histoire

Henri Courteault : *La Fronde à Paris,* premières et dernières journées. (Coll. *Histoires de France*). Avec 12 pl. h.-t.; Firmin-Didot. 25 »

Fustel de Coulanges : *Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française;* Hachette. » »

Emile Gabory : *L'Angleterre et la Vendée,* d'après des documents inédits. I : *Granville. Quiberon. L'Ile d'Yeu;* Perrin. 20 »

G. Lacour-Gayet : *Talleyrand, 1754-1838,* tome II. Avec 8 pl. h.-t.; Payot. 40 »

Jean-B. Teran : *La naissance de l'Amérique espagnole,* traduction par Xavier de Cardaillac; Le Livre libre. 15 »

Littérature

Antoine Albalat : *L'art poétique de Boileau.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Emmanuel Berl : *La mort de la morale bourgeoise;* Nouv. Revue franç. 13,50

J.-J. Bouchard : *Les Confessions de J.-J. Bouchard.* (Coll. *Mémoires révélateurs*); Nouv. Revue franç. 12 »

Henry Carrington Lancaster : *Alcionée, tragédie de Pierre du Ryer, 1637,* édition critique; Presses Universitaires. » »

R. P. Didon : *Lettres à Madame Caroline Commanville.* Tome I : *1874-1883.* Tome II : *1884-1895;* Plon. 36 »

Jeanne Landre : *Les Soliloques du pauvre de Jehan Rictus.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Gustave Lanson : *Etudes d'histoire littéraire,* réunies et publiées par ses collègues, ses élèves et ses amis; Champion. 35 »

Henriette Lasbordes : *La création poétique;* Champion. » »

Henriette Lasbordes : *La poésie des souvenirs d'enfance chez Lamartine;* Champion. » »

Georges Lote : *En préface à « Hernani » cent ans après;* Gamber. » »

Robert Loup : *Un conteur gruyérien: Pierre Sciobéret, 1830-1876;* Fragnière frères, Fribourg. » »

Maurice Magendie : *L'Astrée d'Honoré d'Urfé.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Jean Paulhan : *Le guerrier appliqué.* Avec une eau-forte par Laboureur; Nouv. Revue Franç. 12 »

Pierre Richard : *La vie de Vauvenargues.* (Coll. *Vies des hommes illustres*, n° 43); Nouv. Revue franç. 13,50

Mme Saint-René-Taillandier : *Le grand Roi et sa cour;* Hachette. » »

Albert-Emile Sorel : *Charlotte de Corday, une arrière-petite-fille de Corneille.* (Coll. *Figures du passé*); Hachette. » »

René Taupin : *L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920;* Champion. » »

Arthur Young : *Voyages en France en 1787, 88, 89, 90.* Avec 8 photogravures h.-t. et une carte; Les Œuvres représentatives. 12 »

Z.-L. Zaleski : *Venceslas Sieroszewski, l'homme et l'écrivain;* Gebethner et Wolff. » »

Bossuet : *De la monarchie héréditaire.* Livres I et II : *De la politique.* Introduction d'Amédée d'Yvignac; Edit. La Gazette française. 10 »

Musique

Philippe Bertault : *Balzac et la musique religieuse.* Avec documents inédits; Naert. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Jean de Castelar : *Des demi-dieux aux géants;* Imp. Subervie, Rodez. » »

Albert Cerisier : *Nous progressons vers Gallipoli;* Figuière. 12 »

James Donnadieu : *La liquidation de la Victoire.* I : *La Sarre;* Tallandier. 12 »

S. Fedortchenko : *Le peuple à la guerre*, propos de soldats russes recueillis par une infirmière, adaptés du russe par Lydia Bach et Charles Reber; Libr. Valois. 12 »

Colonel House : *Papiers intimes*, publiés par Charles Seymour, traduction de B. Mayra et lieut.-col. de Fonlongue. Tome III : *Dans la Guerre mondiale;* Payot. 25 »

A.-A. Kuhnert : *Front de guerre des femmes*, traduit de l'allemand par Mme Altdorf et Maurice Roya; Libr. Valois. 13,50

Paolo Monelli : *Les pieds devant ou chronique de joyeuses et tristes aventures d'alpins, de mulets et de vin.* Traduction de l'italien par Juliette Bertrand; Libr. Valois. 13,50

Philosophie

L. Barbedette : *Face à l'éternité. La fraternité universitaire;* Imp. Pattegay, Luxeuil. » »

Albert Bayet : *Histoire de la morale en France.* 1 : *La morale des Gaulois;* Alcan. 35 »

André Joussain : *Les sentiments et l'intelligence;* Flammarion. 12 »

Alexandre Koyré : *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle;* Champion. » »

Poésie

Maria Pia Berio : *Naveris.* Avec 4 compositions orig. de Jean Marambert; Sagesse. » »

Jean Boucherat : *Poèmes et poésies.* Préface de Raoul Follereau; La Jeune Académie. » »

Boud'nor : *Les pantins du destin. Ma lyre;* Libr. Liot. 12 »

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les automnes complémentaires (Anamorphoses);* Perrin. » »

Maurice Delavelle : *Musiques.* Illust. de François Rohmer; Libr. Istra. » »

Armand Godoy : *Le brasier mystique;* Emile Paul. 15 »

Jean Noël : *Symphonie verbale;* L'Envolée, Bruxelles. 5 »

Politique

Etienne Dennery : *Foules d'Asie. Surpopulation japonaise. Expansion chinoise. Emigration indienne*; Colin. 15 »
Divers : *Les accords de Latran.* Introduction de Mgr Baudrillart; Bloud et Gay. 12 »
Charles Loiseau : *Saint-Siège et Fascisme. Les accords de Latran devant l'histoire et la politique*; Gamber. 18 »
Georges Suarez : *La vie orgueilleuse de Clemenceau*; Edit. de France. 25 »
Alfred Zimmern : *Empire britannique et Société des Nations.* Avant-propos par Bernard Lavergne; Gamber. 18 »

Roman

George André-Cuel : *El Guelmouna, marchand de sable*; Plon. » »
Binet-Valmer : *La foire d'empoigne*, roman d'une autre république; Flammarion. 12 »
J.-O. Curwood : *Nomades du Nord*, traduction de Louis Postif. Préface de M. Constantin Weyer; Nelson. 7 »
Max Daireaux : *Le poète et l'infidèle*; Nouv. Soc. d'Edition. 12 »
Charles Derennes : *Le pauvre et son chien*; Renaissance du Livre. 12 »
Pierre Frondaie : *Béatrice devant le désir*; Emile Paul. 12 »
Jean Gaument et Camille Cé : *Marrons sculptés*; Edit. Spès. 12 »
Etienne Gril : *Beloar*; Nouv. Soc. d'Edition. 12 »
M.-C. Guzman : *L'aigle et le serpent*, traduction de Mathilde Pomès. Préface de Blaise Cendrars; Fourcade. 12 »
Marcel Hamon : *Les fantômes*; Malfère. 12 »
Andréas Haukland : *Mers du Nord*, traduit du norvégien par Marguerite Gay. Introduction de Josef Petersen; Rieder. 18 »
Renée Lacascade et André Pérye : *L'île qui meurt*; Calmann-Lévy. 12 »
D.-H. Lawrence : *Ile, mon île*, traduit de l'anglais par Denyse Clairouin; Kra. 12 »
Pierre Louys : *Aphrodite.* Avec 12 gravures imprimées en couleurs de Firmin Maglin; Kra. » »
Thomas Mann : *Tristan*, traduction de Gabrielle Valère-Gille. Avec une introduction de Geneviève Bianquis; Kra. 13,50
Jean Maurienne : *Les roulants*, vie du moderne Gaudissart; Soc. Franç. d'Imprimerie et de Librairie. 15 »
André Maurois : *Les discours du Docteur O'Grady.* Illust. en couleurs de R. Moritz; Kra. » »
Prosper Mérimée : *Carmen.* Illust. en couleurs de A. Dubout; Kra. » »
Dr Albert Nast : *Le livre de l'homme.* Préface du Dr Henri Roger; Les Œuvres représentatives. 10 »
Navac : *Divorce, divorce, quand tu nous tiens...*; Figuière. 12 »
Germaine Ramos : *Rien que ton corps*; Edit. Montaigne. 12 »
Cécile Ricau : *Pauvre adolescent!* Figuière. 12 »
Rochat-Cenise : *Les saisons montagnardes*; Malfère. 12 »
Solange Rosenmark : *L'homme à la patte d'oie*; Flammarion. 12 »
J.-H. Rosny aîné : *Le fauve et sa proie*; Flammarion. 12 »
Saint-Floris : *M'Bala.* Préface de Francis Jammes; Berger-Levrault. 12 »
J. Sansterre : *Rafales*; Renaissance du Livre. 12 »
Mario Sobrero : *Amours de Jeunesse*; Flammarion. 12 »
Jakob Wassermann : *L'affaire Maurizius*, traduit de l'allemand par Jean-Gabriel Guidau; Plon. 2 vol. 30 »

Sciences

Biquart et Joliot : *Deux heures de physique.* (Coll. *Fontenelle*, dirigée par Salomon Reinach et Georges Urbain); Kra. 15 »
Louis de Broglie : *Introduction à l'étude de la mécanique ondulatoire*; Hermann. 85 »
Louis de Broglie : *Recueil d'exposés*

sur les ondes et corpuscules; Hermann. 20 »

Divers : *Conférences d'actualités scientifiques et industrielles, année 1929;* Hermann. 35 »

P. Thirrion : *Ce qu'il faut savoir de l'électricité.* Préface de A. Mauduit. 1er livre : Lois générales de l'électricité, avec 96 applications pratiques résolues et 100 questions à résoudre; Poncelet et Hentz, Metz. » »

Henshaw Ward : *Exploration de l'Univers*, traduit de l'anglais par Maurice Bec; Nouv. Revue Franç. 13,50

Sociologie

Georges Dovime : *Le fisc contre la patrie;* Edit. Bossard. 15 »

Jean Grave : *Le mouvement libertaire sous la IIIe République.* Avec 16 photogravures h.-t. et fac-similés de lettres de Kropotkine; Les Œuvres représentatives. 12 »

Urbanisme

Marguerite Coleman : *Les Jardins de Paris;* Figuière. 12 »

Varia

Commémoration de Stuart Merrill à Versailles, 23 juin 1929. Discours prononcés. Trois portraits de Stuart Merrill. Divers documents concernant la cérémonie. La maison où est mort le poète et la plaque commémorative reproduits en phototypie; Mercure de France. 5 »

Voyages

Victor Forbin : *Mes aventures sous les tropiques;* Malfère. 12 »

Paul Perrin : *La Mecque rouge 1929;* Delpeuch. 12 »

Noëlle Roger : *En Asie-Mineure. La Turquie du Ghazi.* Préface de Gabriel Hanotaux. Avec des illust.; Fasquelle. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — L'énigme de Mayerling. — Dieu, Paul Souday et les 300.000 francs de livres. — De Paul Souday à André Thérive et l'affaire du « Retour d'Amazan ». — Une lettre du général Cartier. — Le pont du Carrousel et la « guerre des deux rives ». — Fustenberg ou Furstemberg? — Sur « La Rouille ». — Errata. — Le Sottisier universel.
universel.

Prix littéraires. — Le prix littéraire des Français d'Asie, doté d'une somme de 25.000 francs par le gouverneur général de l'Indo-Chine a été attribué à M. Henry Daguerches pour son livre *Le kilomètre 83.*

Le prix de l'Aide aux Femmes de professions libérales a été décerné à Mlle Brocey, pour son manuscrit intitulé *Divin,* et le prix Minerva à Mlle Simonne Ratel, pour son roman, *Trois parmi les autres.*

§

L'énigme de Mayerling.

Mon cher directeur,

Voulez-vous me permettre d'ajouter un post-scriptum à ma note publiée ici-même, le 1er février, sur *L'énigme de Mayerling*? Il m'est suggéré par une page curieuse d'un livre récemment paru (et non mis dans le commerce) que vient obligeamment de me communiquer un lecteur du *Mercure* : *Sœur Catherine, notes biographiques sur la mystique lorraine Catherine Filljung, religieuse dominicaine, fondatrice de l'orphelinat de Biding, 1848-1915,* par Eugène Ebel.

Cette religieuse, morte en odeur de sainteté, était une extatique douée du don de prophétie et, au cours d'un voyage qu'elle avait fait à Vienne en 1886 en vue de recueillir des ressources pour l'orphelinat qu'elle avait fondé, avait eu la prescience, et même la vision, de la mort violente de l'archiduc Rodolphe trois ans plus tard, avec des détails assez précis pour pouvoir affirmer qu' « il ne s'était pas tué », mais « avait été assassiné ». Je laisse la parole à son biographe :

...Elle partit pour Vienne [en 1886]. Elle était recommandée spécialement à l'archiduchesse Marie-Thérèse. Cette princesse accueillit avec une grande simplicité l'adoptée de la Vierge et durant tout son séjour lui témoigna un affectueux intérêt, prenant plaisir à la recevoir dans l'intimité et à s'entretenir avec elle... Le seul fait notable que je connaisse de ce séjour à Vienne est l'avertissement prophétique qui concerne l'archiduc Rodolphe, fils de l'empereur François-Joseph.

Un jour que devait se faire en ville une procession solennelle, très probablement celle de la Fête-Dieu, l'archiduchesse Marie-Thérèse convia sœur Catherine à y assister avec elle et lui dit : « Vous allez voir le prince héritier; il suivra le Saint-Sacrement; veuillez prier pour lui. » Au passage de la procession, elle lui désigna l'archiduc. Sœur Catherine pria, et, en extase, il lui fut représenté enveloppé d'un filet et couché sur le bord d'un précipice où il était en grand péril de tomber; et ce filet, où il était pris, figurait ses passions, qui allaient causer sa perte.

Au récit de cette vision inquiétante, l'archiduchesse demanda à sa sainte protégée de prier encore. Celle-ci vit alors le jeune prince dans un pavillon tout vitré, au milieu des bois. Il était étendu inanimé sur un lit et couvert de sang. Et elle eut la révélation formelle que, s'il persistait dans sa vie désordonnée, il périrait de mort violente.

L'archiduchesse Marie-Thérèse, qui croyait fermement à l'inspiration de Catherine, fut très émue de cet avertissement. Elle en fit confidence à Mgr Marschall, ancien précepteur du prince héritier. Le prélat fut d'avis qu'il y aurait lieu d'en instruire l'empereur et se chargea de la délicate communication. L'empereur désira voir l'extatique. L'archiduchesse lui donna une belle robe de mérinos noir et au jour marqué la fit conduire au Palais.

La paysanne inspirée fut introduite seule auprès du souverain. François-

Joseph la mit à l'aise par un accueil doux et simple, s'assit à son bureau et la fit asseoir en face de lui. Il l'engagea à lui dire en toute franchise ce qu'elle avait vu de son fils. Elle le raconta sans en rien celer. L'empereur écouta attentivement, devint plus pâle et ne répondit rien. Après un instant de silence, il lui adressa quelques paroles bienveillantes, lui remit une offrande pour son œuvre et la reconduisit.

Et voici, maintenant, les précisions que, trois ans plus tard, devait fournir sœur Catherine :

Dans le courant de février [1889], peu après la mort tragique de l'archiduc Rodolphe à Mayerling, j'eus occasion de venir la voir. Elle avait dû sortir pour une course dans le voisinage et deux ou trois personnes, arrivées avant moi, l'attendaient dans la loge de la concierge. Je me joignis à elles et la conversation ne tarda pas à s'engager. Il y avait là, entre autres, un prêtre. Il me fit part de ce qui l'amenait. L'ancien précepteur de l'archiduc, Mgr Marschall, avec qui il était en relations d'amitié, l'avait prié de rechercher à Paris cette petite religieuse lorraine qui, trois années d'avance, avait prédit l'affreux événement. On lui avait écrit de Vienne à Biding, et les sœurs avaient donné son adresse, mais une nouvelle lettre expédiée à Paris était restée sans réponse. Il avait mission de vérifier l'adresse et de joindre la personne.

Sœur Catherine rentrée, et mon tour venu, elle me parla de cette visite et me montra une lettre dans laquelle l'archiduchesse Marie-Thérèse, soit elle-même, soit par la main d'une de ses dames d'honneur, je ne le sais pas exactement, lui exprimait l'angoisse où était la famille impériale touchant le sort éternel du défunt. Elle la pressait de se rendre à Vienne, promettant qu'on lui en témoignerait une reconnaissance dont son œuvre se trouverait bien. La sœur avait reçu des révélations précises, et voici ce qu'elle m'affirma : l'archiduc ne s'était pas tué, il avait été assassiné; il serait facile de découvrir le coupable pour peu que l'on cherchât; et pour cette raison même elle n'irait pas à Vienne, où elle serait exposée à des questions auxquelles elle ne voulait pas répondre. Mais, tout en déclinant l'invitation et sans rien dire de la manière dont l'archiduc avait péri, elle allait dissiper les inquiétudes en donnant l'assurance qu'on pouvait prier pour lui.

Voilà, pour ceux qui croient aux révélations surnaturelles, une nouvelle raison, en plus de celles que j'ai données ici, d'être convaincus de l'assassinat, et non du suicide, du malheureux archiduc.

Sera-ce aussi la conclusion du roman de M. Claude Anet, *Mayerling*, que publie en ce moment *Candide*? Il faut le souhaiter dans l'intérêt de la vérité.

Veuillez agréer, etc... AUGUSTE MARGUILLIER.

P. S. — Je viens de lire dans le *Mercure* du 15 mars la note de M. Camille Pitollet signalant comme document « décisif » destiné à lever tous les doutes concernant le drame de Mayerling un ouvrage du baron Oskar von Mitis, paru en 1928, à Leipzig, sur l'archiduc Rodolphe.

Je n'ignorais pas cet ouvrage : le *Temps* en a donné un résumé

détaillé dans son n° du 4 octobre 1928. Mais je ne crois pas qu'on puisse lui faire l'honneur de le considérer comme l'expression complète et définitive de la vérité. L'auteur, ancien directeur des Archives impériales de Vienne, y a retracé, comme l'indiquent les titres des chapitres de son livre, cités par M. Pitollet, tous les traits de la physionomie de l'archiduc, principalement au point de vue politique, et il se peut (les lumières me font défaut pour en juger) que ce portrait soit fidèle. Mais, en ce qui concerne la fin tragique du malheureux prince, seul point qui nous intéresse ici, il se contente du mémoire rédigé, à la demande de l'empereur François-Joseph, par le comte Hoyos, qui accompagnait Rodolphe à Mayerling et fut, le matin du 30 janvier 1889, le premier témoin du sinistre spectacle qu'offrait la chambre à coucher de l'archiduc, — mémoire de rédaction assez prudente, se bornant aux simples constatations faites alors, et laissant croire à un double suicide, sans toutefois l'affirmer. Les confidences orales faites depuis à certains de ses amis par le comte Hoyos et que j'ai relatées; la dépêche du Vatican, rappelée dans ma dernière note; la lettre troublante, publiée par notre confrère Jules Rateau en 1896 et transcrite dans mon premier article (*Mercure* du 16 avril 1916, p. 695-696) que le roi Léopold de Belgique, beau-père de l'archiduc, écrivit à son frère le comte de Flandre dès son arrivée à Vienne au lendemain du drame (« Il importe souverainement que la version du suicide soit affirmée et soutenue. Il peut paraître difficile aux yeux de nos populations catholiques de voir une maison de sentiments tels que la maison de Habsbourg affirmer la version du suicide. Le suicide et la folie étaient les seuls moyens d'éviter un scandale inoubliable dont je ne puis confier les détails à ma lettre, mais que je vous narrerai en tous détails »), enfin le récit du comte Nigra à un rédacteur du *Corriere della Sera* de Milan (voir le *Temps* du 5 juillet 1907) sont venus depuis projeter une lumière de plus en plus vive sur ce mystère et transformer la thèse du suicide en la version du meurtre. Et l'on n'est nullement étonné que la sœur Catherine Filljung, dans une de ses extases, ait eu, comme il est relaté plus haut, la vision nette que « l'archiduc ne s'était pas tué, mais avait été assassiné ». — A. M.

§

Dieu, Paul Souday et les 300.000 francs de livres. — La vente des livres de Paul Souday a, un moment, défrayé la curiosité publique et elle inspire, dans le *Mercure* du 1er avril, de très pertinentes remarques de M. G. Batault. « *Mais quel bénéfice Souday tirera-t-il de ces 300.000 francs dans l'autre monde?* » A cette ques-

tion que posait, les derniers jours de mars, un collaborateur de la *Dépêche de Toulouse*, il serait peut-être permis de poser d'abord cette autre, préjudicielle : « *Mais dans quel « autre monde » peut bien être Paul Souday?* » Pour y répondre, il faut se souvenir des imposantes obsèques catholiques du critique du *Temps*, le mercredi 10 juillet dernier, dans la vieille basilique de Saint-Germain-des-Prés. Nous y avons assisté et, dans l'article : *Reflexiones sobre Paul Souday* que nous publiâmes dans la *Gaceta Literaria* de Madrid, le 15 août 1929, y faisions, *versus finem*, une discrète allusion qui, cependant, a été supprimée, pour, à la place, nous attribuer diverses hérésies : comme celles-ci, que Souday aurait été enterré au cimetière Montparnasse et qu'il habitait 11, rue Guénégaud, etc. Et, entre parenthèses, nous eussions préféré que M. Jean de Joannis — qui, dans *Chantecler* du 5 octobre 1929, nous reproche d'être, à ce sujet, « orfèvre » — se fût aperçu de ces errata... Mais passons. L'autre monde se compose, si nous n'errons, pour les catholiques, d'un paradis et d'un enfer, avec, aussi, un purgatoire. Pour aller en paradis, même après un séjour au purgatoire, la condition *sine qua non* est d'avoir la foi, ce qui suppose, tout au moins, la croyance en un Dieu personnel. Or Souday n'y croyait pas du tout. Voici, en effet, ce qu'à la date du dimanche 18 octobre 1925, il rédigeait pour le recueil, paru aux Editions Montaigne : *Ce que je sais de Dieu* :

L'existence de Dieu est une question sur laquelle il est facile de dire des bêtises — on le prouve depuis combien de siècles ! — mais à peu près impossible aujourd'hui d'être original. Voltaire était encore déiste, d'ailleurs sans préciser beaucoup l'idée qu'il se faisait de Dieu. Celle d'un Dieu personnel, distinct du monde, créateur, rémunérateur et vengeur, a toujours été malaisée à soutenir, quoique soutenue par des milliers de philosophes, ou de théologiens, et crue par des millions d'hommes. Elle avait été fort entamée par Epicure et Lucrèce (sans compter que des théistes comme Platon et Aristote n'admettaient pas la création et croyaient la matière éternelle). Kant a définitivement détruit, dans la *Critique de la Raison pure*, des preuves traditionnelles de l'existence de Dieu et n'a conservé, dans la *Critique de la Raison pratique*, que la preuve morale, laquelle n'est pas rationnelle, mais sentimentale ou pragmatique et par conséquent ne prouve rien. (Le mysticisme est encore plus incapable de rien prouver.) Le débat demeure actuellement circonscrit entre l'athéisme radical (Stendhal, Anatole France) et le panthéisme ou idéalisme (Spinoza, Renan) qui maintient Dieu, ou le divin, dans le vocabulaire, mais est considéré par tous les croyants, non sans quelque apparence de raison, comme un synonyme poétique du simple athéisme. J'avoue, d'ailleurs, que je suis extrêmement sensible à cette poésie, qui a une signification précieuse et l'avantage de maintenir une tradition et une communion. Dieu a existé, et existe encore, dans d'innombrables esprits. On peut bien, comme disait Mallarmé,

donner un sens plus pur aux mots de la Tribu.

Mais j'avoue aussi qu'à d'autres égards et d'autres moments, l'ironie me paraît avoir son prix, comme défense contre certaines sottises et intolérances trop épaisses. Excusez-moi de ne pouvoir vous en dire plus. Je ne suis qu'amateur de philosophie, non métaphysicien professionnel et créateur de système. Il était peut-être inutile de vous faire cette petite confession sommaire, qui me compromettra auprès de quelques bonnes âmes et ne me vaudra aucune compensation. Peut-être ne devrait-on parler de l'existence de Dieu que *sub rosa*, en cabinet particulier et au fumoir. A quoi bon scandaliser de braves gens? Mais, entre amis sans préjugés, Dieu reste un sujet d'excellentes plaisanteries, dont une des meilleures me semble celle du candidat au doctorat ès lettres (sciences historiques) qui voulait prendre ce sujet de thèse : « *Dieu et son temps.* » Si je ne vous dis pas de qui est ce trait — vous le savez probablement, — c'est que cet homme d'esprit pourrait être candidat à l'Académie et m'accuser de le trahir.

C. P.

§

De Paul Souday à André Thérive ou l'affaire du « Retour d'Amazan ». — On pouvait lire à la page 130 du catalogue de la vente de la *Bibliothèque de feu M. Paul Souday*, sous le numéro 697, les lignes suivantes :

THERIVE (André) : *Le Retour d'Amazan ou une Histoire des Lettres françaises.* — Avec un frontispice et des vignettes gravées sur bois par Alfred Latour, Paris, « *Le Livre* », 1925; in-8° broché.

Edition originale, sur papier vergé. Exemplaire hors commerce. Envoi autographe :

A. M. Paul Souday
hommage de respect
reconnaissant.

ANDRÉ THÉRIVE.

Cet ouvrage est parmi ceux qui ont le plus attiré l'attention de Paul Souday; et c'est dire qu'il n'a pas ménagé la controverse à son auteur.

Cette critique sévère et impitoyable par Souday de la profession de foi littéraire de celui qui fut appelé à lui succéder aux *Livres* du *Temps*, présente donc un exceptionnel intérêt. Notons ici la méthode de Paul Souday pour la préparation de son feuilleton littéraire. Il marque de petits traits au crayon dans les marges, les passages qu'il approuve, note sur des feuilles volantes (ici deux feuillets joints) les points qui deviendront la charpente de son travail critique, et enfin, dans les marges, pour lui-même, c'est sa critique sans fard, toute nue, la critique de Sainte-Beuve dans *Mes Poisons*, qu'il note en exclamations, en coups rudes, en violentes invectives...

On s'attendait à de belles enchères et beaucoup se réjouissaient de voir publier quelque jour cette exécution posthume du successeur par le prédécesseur. Paul Souday, paraît-il, n'y allait pas de main morte.

Mais, hélas!... Aux rires ironiques de l'assistance, l'expert annonça

que le numéro 697 du catalogue était retiré de la vente, après entente et sur les instance de M. Louis-Mill, directeur du *Temps*.

Ayant en sa possession l'exemplaire annoté du *Retour d'Amazan* le directeur du *Temps* est assuré désormais du parfait dévouement et de la reconnaissance éternelle de son critique littéraire... Et c'est bien quelque chose. — G. B.

§

Une lettre du général Cartier.

Paris, 29 mars 1930.

Mon cher Directeur,

Dans le numéro 762 du *Mercure de France* (page 660), M. Marcel Boll veut bien me consacrer quelques lignes, auxquelles je vous demande la permission de répondre très brièvement :

1° Il me qualifie gratuitement de « *grand savant* » *des périodiques de* « *radio pour tous* » : on ne saurait manier l'ironie avec plus d'esprit !

2° Il prétend « *que j'exagère quand je m'imagine que la vitesse du son dans l'air ne dépend pas du mouvement de la source sonore* ». M. Boll se trompe : *je ne m'imagine pas, j'affirme* que la vitesse du son dans l'air ne dépend que de la vitesse moyenne de la molécule d'air. M. Boll pourrait-il démontrer que je me trompe? Pourrait-il invoquer quelque autorité plus qualifiée que la sienne?

3° Il assure « *que je crois que Davisson et Germer ont diffracté de la lumière* » : je n'ai rien écrit de pareil.

M. Marcel Boll ne serait-il donc pas le critique consciencieux et averti dont j'ai souvent recommandé les ouvrages?

Je ne dirai rien du dernier alinéa de son article, qui n'ajoutera pas à sa réputation de critique et de savant !

Veuillez croire, mon cher Directeur, à mes sentiments respectueux et dévoués.

CARTIER.

§

Le pont du Carrousel et la « guerre des deux rives ». — La dénomination fautive de « pont des Saints-Pères » serait une conséquence de cette guerre, bien antérieure au roman de M. Fernand Vandérem, *Les Deux Rives*, qui date de 1897. J'ai déjà établi, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, que, dès 1838, la dénomination seule de *pont du Carrousel* figurait dans l'appendice de la sixième édition de l'*Histoire physique et morale de Paris* par J.-A. Dulaure et que, document quasi-officiel, le *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*, par Félix et Louis Lazare, mentionnait uniquement le « pont du Carrousel,

situé entre les quais du Louvre et de Voltaire (*sic*) », dont une ordonnance royale du 11 octobre 1831 avait autorisé la construction.

Un aimable et érudit collaborateur de l'*Intermédiaire* a bien voulu m'objecter que la dénomination de « pont du Carrousel » datait de 1852. Voilà qui peut paraître fort surprenant, après les deux exemples que je viens de citer et qui le paraîtra plus encore, si l'on se reporte au début de l'article consacré par l'*Illustration* du 15 mai 1847 à la *Décoration du pont du Carrousel*. A côté du nom véritable, la dénomination fautive de pont des Saints-Pères, conséquence de l'antagonisme des deux rives, y est mentionnée, et aussi celle, plus oubliée, de « pont Polonceau ».

Le pont du Carrousel, qui vient d'être récemment décoré de quatre statues placées à ses extrémités et reproduites ici, est aussi appelé concurremment pont des Saints-Pères. Cette double dénomination représentant l'antagonisme des deux rives devrait disparaître pour laisser prévaloir le nom de pont du Carrousel, qui est celui du projet primitif, et a de la clarté comme indication topographique; tandis que l'autre est inexact, puisque le pont n'aboutit pas à la rue des Saints-Pères, et il est inintelligible pour les étrangers qui ne savent pas où sont ces saints pères à Paris, et qui seraient d'autant plus embarrassés de les trouver, qu'il n'y en a jamais eu, même dans la rue de ce nom. Appelée d'abord Chemin-aux-Vaches, elle prit, en 1643, son nom actuel à cause d'une chapelle de saint Pierre, qui devint successivement un saint père, puis plusieurs saints pères, pendant qu'on était en train de mal prononcer et de ne pas savoir ce qu'on disait. Tâchons, en 1847, de nous entendre et de ne pas donner deux noms où un seul suffit. Il y a eu pendant quelque temps une troisième désignation, celle de pont Polonceau, du nom de l'ingénieur qui l'avait construit; mais ce nom a disparu; suivant une loi fatale, les monuments qui servent à embellir la ville doivent rester pour la foule des œuvres anonymes, et tandis qu'elle désigne un roman, une chansonnette, une image par les noms de leurs auteurs ,elle ignore ceux des artistes à qui elle doit ses temples et ses palais.

Loi fatale, si l'on veut, — encore que les noms de Gabriel, de Bouchardon ou de Coustou ne soient pas tout à fait ignorés de la foule, — mais qu'il faut déplorer. Le nom de l'artiste, architecte ou sculpteur importe autant, sinon plus, que celui de l'auteur d'un roman ou d'une chansonnette. A part cette légère réserve, l'*Illustration* se montrait, ce jour-là, parfaite, à son habitude. Outre une petite leçon de topographie parisienne, pas inutile pour la plupart de ses lecteurs, les raisons qu'elle donne pour protester contre la dénomination fautive de « pont des Saints-Pères » sont excellentes. Puis, n'était-il pas curieux de voir ce pont, au lieu de relier les deux rives, accentuer, verbalement, leur antagonisme, je veux le croire, plus apparent que réel? — PIERRE DUFAY.

§

Furstenberg ou Furstemberg? — Les plaques bleues qui sont apposées, par les soins de la Ville de Paris, dans la rue qui commence rue Jacob et finit rue de l'Abbaye, laissent le passant assez perplexe sur l'orthographe du nom de Furstenberg.

A l'angle, du côté droit en venant de la rue Jacob, on lit : rue Furstemberg; en face, à l'autre coin : rue Furstenberg; à l'angle de la rue Cardinale : rue Furstemberg et, en face, au-dessus du numéro 4 : rue Furstenberg. Enfin aux deux coins de la rue de l'Abbaye le mot est orthographié avec un *m*.

Les *m* l'emportent sur les *n*. Et c'est pourtant avec un *n* que tous les dictionnaires que nous avons vus écrivent ce nom. — L. DX.

§

Sur « La Rouille ».

3 avril 1930.

Mon cher directeur,

Il y a un mot que M. J.-W. Bienstock ne devrait jamais prononcer. C'est le mot : nègre.

Je vous prie d'agréer, etc... ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Errata. — Dans l'article *L'Astrologie et l'Œuvre de Paul Choisnard* (*Mercure* du 1er avril), lire, page 107, ligne 28, *enchaînement* au lieu d' « enchantement », page 110, ligne 28, *divination* au lieu de « division » et page 114, dernière ligne, *devin* au lieu de *divin*.

§

Le Sottisier universel.

Lord Balfour... fut le chef du vieux parti conservateur, après Beaconsfield. — *New York Herald* (édition de Paris), 20 mars.

Chamonix. — Quatre jeunes alpinistes berlinois avaient été enlevés par une avalanche... Deux d'entre eux seulement, Rodolph Rolfer et Albert Palloupanz, de Stuttgart, ont pu se sauver... Des secours s'organisent pour rechercher les deux autres : Robert Goebel, de Stuttgart, et Edgar Defranc, d'Insbruck. — *Le Journal*, 22 mars.

A Mycènes, visite des tombeaux royaux à coupoles (Trésors d'Astrée), dits aussi d'Agamemnon — Programme de la croisière de la *Revue Générale des Sciences*.

UN CINÉMA EN FEU A QUIMPER. — Quimper, 24 mars. Un incendie... s'est déclaré hier soir, vers 23 heures, dans un cinéma de Douarnenez. — *Paris-Soir*, 25 mars.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1930.

A PROPOS DU CENT

HORTENSE ALLART DE MERITENS

Lettres inédites à Sainte-Beuve (1841-1848), avec une introduction et des not LÉON SÉCHÉ. Portrait d'Hortense Allart de Méritens, d'après le médaillon de d'Anger, et autographe. Vol. in-8.. 20

Le même ouvrage, sans le portrait et l'autographe. Vol. in-18.................. 12

ALBERT DE BERSAUCOURT

Les Pamphlets contre Victor Hugo. Vol. in-18.................................. 12

Etudes et Recherches. (*Balzac et sa « Revue Parisienne ». Samain et Maeterlinc ennemis de Voltaire. La Bibliothèque d'un homme de goût au XVIIIe siècle, etc.* Vol. in-18 12

PIERRE DUFAY

Victor Hugo à vingt ans. *Glanes romantiques*. Vol. in-18...................... 12

PAUL LAFOND

L'Aube Romantique. *Jules de Rességuier et ses amis* (Chateaubriand, Emile Desch Sophie Gay, Mme de Girardin, Victor Hugo, Lamartine, H.-L. de Latouche, Beuve, A. Soumet, Eugène Sue, Alfred de Vigny, etc.), avec un portrait à l'eau Vol. in-18.. 12

ALFRED DE MUSSET

Correspondance 1827-1857, recueillie et annotée par LÉON SÉCHÉ. Portrait de M en héliogravure, d'après la miniature de Mlle MARIE MOULIN (Salon de 1848), et repr tion de dessins à la plume inédits et d'autographes de Musset. Vol. in-8...... 20

Le même ouvrage, sans le portrait. Vol. in-18................................ 12

Les plus belles pages d'Alfred de Musset avec une Notice. Portrait inédi CLÉSINGER, gravé sur bois (*Premières Poésies. Poésies nouvelles. Contes et Comédi prose. Appendice : Documents biographiques et bibliographiques*). Vol. in-16. 12

Œuvres complémentaires, réunies et annotées par MAURICE ALLEM. Vol. in-18. 12

SAINTE-BEUVE

Correspondance inédite avec M. et Mme Juste Olivier, publiée par Mme BER avec un portrait de Juste Olivier. Introduction et Notes de LÉON SÉCHÉ. in-18.. 12

LÉON SÉCHÉ

Sainte-Beuve. Tome I. SON ESPRIT, SES IDÉES (*I, les Origines de Sainte-Beuve. II, premier maître : Dubois, du « Globe ». III. Sainte-Beuve et l'école romantique. IV, S Beuve et Port-Royal. V, Sainte-Beuve et son cours sur Chateaubriand. VI. Les L VII, La Bibliothèque de Sainte-Beuve. Appendice : Guttinguer et ses correspond* avec les portraits de : Sainte-Beuve enfant, son père, Daunou, Dubois, Victor-H Guttinguer, Lamennais, Vinet, Chateaubriand. — Tome II : SES MŒURS (*I, Sainte- et les femmes. II, Mme Victor-Hugo. III, George Sand. IV, Mme Juste Olivier. V, Mme bouville. VI, Mme Desbordes-Valmore et sa fille Ondine. VII. La princesse Mathilde pendice : Juliette Drouet*), avec les portraits de : Sainte-Beuve, d'après David d'An Mme Victor Hugo, George Sand, Mme Juste Olivier, Mme d'Arbouville, Mme Desbo Valmore et Ondine Valmore, la princesse Mathilde, Juliette Drouet. 2 Vol. à 20 fr.. 40

Lamartine de 1816 à 1830. ELVIRE ET LES MÉDITATIONS (*I, La mère de Lamartin Julie Bouchaud des Hérettes. III, Elvire. IV, Les Sources littéraires des « Méditati V, Les manuscrits de Lamartine. VI, Lamartine et l'école romantique. VII, La d'Elvire. VIII, Appendice*), avec le portrait d'Elvire en héliogravure. Vol. in-18. 12

26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

eine 80.493

RE DU ROMANTISME

romantiques : Hortense Allart de Méritens *dans ses rapports avec Chateau-and, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Mme d'Agoult.* Documents inédits. Por-its d'Hortense Allart de Méritens d'après le tableau de Ducis. Portraits d'Antoine nauld, de Chateaubriand, de Béranger, de Mme Agoult, d'après des tableaux ou gra-es du temps. Autographes de Talma, Marie-Joseph Chénier, Chataubriand, Béran- et Mme d'Agoult. Vol. in-8 .... **20** fr. »

ême ouvrage, sans les gravures et les autographes. Vol. in-18 .... **12** fr. »

nacle de la Muse française (1823-1827), Documents inédits. Illustrés de la vure-frontispice de la *Muse française*, du fac-simile de la couverture de la *Muse nçaise* tiré sur papier azur, de la reproduction du tableau de Heim : *La Distribution Récompenses du Salon de* 1824, et des portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, lier, le baron Taylor, Pichald et Talma dans le rôle de *Léonidas*. Vol. in-8.. **20** fr. »

me ouvrage, sans les gravures. Vol. in-18 .... **12** fr. »

romantiques : Madame d'Arbouville, *d'après sa correspondance inédite c Sainte-Beuve.* Avec deux Portraits inédits et un autographe de Madame d'Arbou-e, un portraits de Sainte-Beuve et deux vues des châteaux de Champlâtreux et des rais. Vol. in-8 .... **20** fr. »

ême ouvrage, avec les vues et l'autographe, sans les portraits. Vol. in-18. **12** fr. »

romantiques : Delphine Gay (Mme Emile de Girardin) *dans ses rapports avec nartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Alexandre Dumas, Eugène et George Sand.* Portrait de Delphine Gay d'après le dessin original de Hersent, trait de Mme de Girardin, d'après le tableau de Chassériau, portrait de Sophie et cinq lettres autographes. Vol. in-18 .... **20** fr. »

me ouvrage, sans les gravures. Vol. in-18 .... **12** fr. »

unesse dorée sous Louis-Philippe. (*Alfred de Musset. De Musard à la Reine naré. La Présidente*). Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. uments inédits. Portraits inédits de Tattet, Musset, Guttinguer, Arvers, la Reine naré, la Présidente. Vol. in-8 .... **20** fr. »

me ouvrage, sans les gravures. Vol. in-18 .... **12** fr. »

mitiés de Lamartine. Première série : (*Louis de Vignet. Éléonore de Canonge. rianne Elisa Birch. Caroline Angebert*). Documents inédits. Portraits et Autographes. in-8 .... **20** fr. »

me ouvrage, sans les gravures. Vol. in-18 .... **12** fr. »

nacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : *Victor Hugo et les Poètes. Cromwel à Hernani.)* Tome II : *Victor Hugo et les Artistes* (*David d'Angers. Les éria. Louis Boulanger. Charles Robelin. Paul Huet. Eugène Delacroix. Les Johannot. stin Nanteuil. Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. 2 vol. in-8. fr. .... **40** fr. »

me ouvrage, sans les gravures. 2 vol. in-18 à 12 fr. .... **24** fr. »

de Vigny. Tome I : *La vie littéraire, politique et religieuse : Emile Deschamps. tor Hugo, Sainte-Beuve, Brizeux, Auguste Barbier et Lamennais.* Tome II. *La vie oureuse : Delphine Gay. Marie Dorval. Camilla Maunoir. Marie de Clérambault. Del-ne Bernard. Clotilde Busoni. Henriette Horkran. Augusta Holmès. Louise Ancelot.* uments inédits, avec dessins, portraits et autographes. 2 Vol. in-8 à 20 fr.. **40** fr. »

me ouvrage, sans les portraits. 2 vol. in-18 à 12 fr. .... **24** fr. »

ALFRED DE VIGNY

us belles pages d'Alfred de Vigny. Notice de Jean de Gourmont. Avec un rait. (*Livre mystique. Livre antique. Livre moderne. Les Destinées. Cinq-Mars. Stello. itude et Grandeur militaires. Daphné. Quitte pour la peur. Chatterton. Journal d'un e, Correpondance. Appendice*). Vol. in-18 .... **12** fr. »

Les Châteaux du Blésois et de Tourai
en automobile

du 1er Avril au 19 Octobre 1930

Pendant la belle saison, la Compagnie d'Orléans organise des circuits pour la rapide et pratique des plus intéressants châteaux de la Loire dont ci-après la no clature :

AU DÉPART DE BLOIS (3 circuits)

Chambord, Cheverny, Chaumont, Fougères, Le Moulin, Villesavin.
Prix de transport : **20 fr., 30 fr.,** ou **35 fr.**

AU DÉPART DE TOURS (7 circuits)

Loches, Chenonceaux, Amboise, Villandry, Azay-le-Rideau, La Ro nière, Chinon,Champigny-sur-Veude, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luy Montrésor, Valençay, St-Aignan, Montrichard, Blois, Chambord, Cheve Chaumont.

Prix de transport : **25 fr.; 30 fr.; 40 fr.; 42 fr.; 48 fr.; ou 60 fr.**

Pour tous renseignements, la location des places (un franc par personne) et l'indic des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Paris-Quai d'Orsay, Blois et T aux Bureaux Spéciaux du service automobile, 8, Boulevard Béranger, Tours et 2, Victor-Hugo, Blois; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capuci au Bureau de Renseignements, 126, Boulevard Raspail; à la Maison du Tourisme Avenue Georges V, à Paris; aux principales Agences de Voyages.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivi

Vente au Palais, à Paris, le 7 mai 1930, 2 heures.

En 2 lots 1° **IMMEUBLE A BOULOGNE-BILLANCOURT** (Seine), r. d'Aguesseau, 187. Cce 279 m. env. **Lib. de loc. M. à pr.: 40.000 fr.** 2° **IMMEUBLE** même commune r. Fern.-Poulletier, 9. Cce 220 m. **Lib. de loc. M. à pr. : 40.000 fr.** S'ad. à Me PLAIGNAUD, av., 14 r. des Pyramides; Me de Forges et J. Basille, av. et Me Vitry, not. à Boulogne-Billancourt.

Vente au Palais, à Paris, le 7 Mai 1930, 2 l

En deux lots. 1° **PAVILLON A CHATIL S.-BAGNEUX** (Seine), avenue Félix-Fau Cce 378 m. env. Revenu 6.000 fr. **Mise à prix : 70.000 fr.** 2° **DIVERSES P DE TERRE ET BOIS SISES** à **JOUZIERS,** EPAGNY et CHE (Haute-Savoie). Cce totale 2 ha 53 a. 90 c brut 640 frs. **M. à pr. : 7.000 frs.** S'a Me PLAIGNAUD, 14, r. des Pyramides, de F av. et Vitry, not. Boulogne-Billancourt.

Vente 14 avril 1930, 2 h. étude BAUDUIN, notaire à Vanves (Seine) **TERRAIN** de 74 m. c. environ sis à **MALAKOFF** (Seine), rue d'Arcueil, 73 *bis* et 6 *bis*, Villa des Iris, avec construction y édifiée. **Lib. de loc. M. à pr. : 15.000 frs.** S'adresser à Me Bauduin, notaire. Me PLAIGNAUD, de Forges, av. Paris.

BULLETIN FINANCIER

Le fait saillant de cette dernière quinzaine est une accentuation de la détente monétaire dans le monde. Elle a été particulièrement sensible en Angleterre où la conversion d'emprunts de guerre a été envisagée.

Aux Etats-Unis, l'abaissement du loyer de l'argent a eu pour conséquence de provoquer une réapparition de l'esprit de spéculation. Wall Street a enregistré un accroissement important du volume des négociations, en même temps qu'une hausse appréciable dans divers compartiments. Par voie de conséquence, Londres s'est également montré mieux disposé.

A Paris, bien que le taux de l'intérêt reste faible, — le taux des reports vient de tomber à 1 1/4 %, — et quoique les résultats publiés par certaines grandes Compagnies pour l'exercice 1929 soient très favorables, la Bourse se montre toujours hésitante. Des tentatives de reprise sont bien esquissées par la spéculation professionnelle, mais elles n'aboutissent point, parce que le grand public fait toujours défaut. En sympathie avec Londres et New-York, le marché parisien s'est sans doute raffermi, mais une accentuation durable de la hausse ne saurait être raisonnablement prévue tant que ne sera pas close la période des grands emprunts obligataires.

Or, cette période sera longue. D'ores et déjà, la rente 4 % 1925 est convertible. Son remboursement anticipé, qu'il faut envisager, ouvrira l'ère des grandes conversions, qui seront particulièrement importantes en 1931 et 1932. Il faut prévoir, en outre, que nombre de Sociétés, qui ont emprunté à des taux onéreux au moment de la baisse du franc, useront largement de la faculté de remboursement anticipé qu'elles se sont réservée.

Dans ces conditions, les capitalistes ne reviendront délibérément à la Bourse que s'il est véritablement évident que les valeurs à revenu variable présentent de sérieux avantages sur les valeurs à revenu fixe. Déjà, un certain nombre de titres peuvent retenir l'attention à ce point de vue ; mais, en raison de la crise mondiale, ils ne sont pas suivis ni prisés comme ils devraient l'être.

Nos Banques sont parmi les titres les plus recherchés parce qu'elles peuvent être considérées comme des valeurs présentant un revenu certain, susceptible d'augmentation régulière. Elles s'apparentent ainsi aux valeurs à revenu fixe.

En revanche, les Charbonnages — qui peuvent être considérés aussi sous le même angle — sont complètement délaissés, bien qu'on puisse être assuré de l'excellence de leurs résultats en 1929. Les comptes que viennent de publier les sociétés charbonnières belges font ressortir, pour l'exercice écoulé, des bénéfices en augmentation considérable sur ceux de 1928.

S'il en est ainsi, c'est que, l'an dernier a eté très favorable à l'activité sidérurgique. Par suite, les valeurs métallurgiques devraient être bien autrement suivies qu'elles le sont présentement.

Les valeurs pétrolières ont progressé à Londres et surtout à New-York, où l'on considère comme close la période de surproduction. A Paris, elles restent délaissées ; les affaires roumaines sont affectées par la baisse des prix du pétrole et les affaires galiciennes se ressentent de l'épuisement des gisements polonais.

Plus d'attention est portée aux valeurs de caoutchouc, maintenant que la majorité des exploitations néerlandaises et malaises ont accepté de suspendre, en mai prochain, toute saignée des arbres, ce qui permet d'entrevoir une reprise des cours du « crêpe ».

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.